



JOËL SAGET/AFP

LUCIE CASTETS, CANDIDATE DE LA GAUCHE AU POSTE DE PREMIÈRE MINISTRE

« Je ferai des compromis »

P.10



LEA CRESPI/PASCOCO

RENCONTRE P.21-22

Jean-Paul Gaultier fait son cinéma

Dimanche 28 juillet 2024

Numéro 43 • 2,40 €

LA TRIBUNE

DIMANCHE



PARIS 2024


La France qui brille



■ DÉJÀ DES MÉDAILLES

Antoine Dupont récolte l'or avec l'équipe de France de rugby à 7

Auriane Mallo-Breton décroche l'argent en escrime



GOLF

Céline Boutier prête à frapper un grand coup

P.7

P. MILLEREAU/KMS/PTFGOLF



NATATION

L'heure de Léon Marchand, star annoncée des Jeux P.3

OLIVIER CHASSIGNOLE/AFP

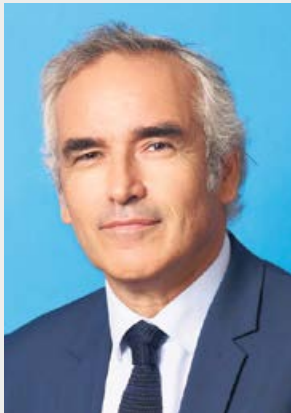


Deux podiums pour le judo tricolore

P.2-3

L'argent pour Luka Mkheidze et le bronze pour Shirine Boukli

KIM KYUNG-HOON/REUTERS; JACK GUEZ/AFP



Bruno Jeudy
Directeur délégué
de la rédaction

L'ÉDITO

Ça c'est la France !

Paris, tu m'as pris dans tes bras. Il est de rares événements dans notre pays qui permettent aux citoyens de se sentir compatriotes, de partager la fierté d'être français, de devenir cette foule sentimentale assoiffée d'idéal. La cérémonie d'ouverture des JO a rendu possible ce que les élections législatives et leurs conséquences – le désolant spectacle des divisions – semblaient interdire : fédérer les Français et, surtout, leur redonner le sourire et l'enthousiasme. L'expression si souvent galvaudée « faire nation » prend alors tout son sens et, dans cette unité retrouvée (22 millions de téléspectateurs), il n'est plus question de faire barrage, d'établir des cordons sanitaires ou de s'autoproclamer incarnation des aspirations populaires ou des valeurs républicaines. N'en déplaise aux pisse-froid et aux esprits chagrins, cette fête lumineuse nous a réappris la joie de vivre en commun, le bonheur de nous ouvrir à la diversité, à toutes les formes d'expression artistique, d'enfourcher le cheval d'argent des rêves et des espoirs. Comme le disait Victor Hugo, « respirer Paris, cela conserve l'âme ». Après avoir frôlé le pire au début du mois avec les 10 millions de voix du RN, la France a épaté le monde vendredi soir.

Pour faire écho à la devise olympique, nos cœurs ont battu plus vite, nos yeux ont regardé plus haut et nos mains se sont serrées plus fort. Exprimons notre reconnaissance à Tony Estanguet et à Thomas Jolly, tous les deux méritent la médaille de l'audace. En effet, les tableaux proposés ont été une ode à l'imagination, à la transfiguration du réel, à la tradition, à la diversité. Cela a pu choquer. Et alors ? C'est bien le propre du spectacle vivant de montrer ce qu'on ne veut pas voir mais qui est bien réel. Comment rester insensible à l'audace de Philippe Katerine qui adore regarder danser les gens, à celle d'Aya Nakamura revisitant formidablement le répertoire de Charles Aznavour et faisant swinguer la Garde républicaine ?

Les talentueux artistes qui ont participé à ce show ont rendu Gaga ceux qui l'ont vu en direct ou par écran interposé. Qu'il était bon d'être mené en bateau et d'accompagner dans une mise en Seine aussi inspirée que puissante les grands athlètes Serena Williams, Nadia Comaneci, Carl Lewis, Nadal et Zidane, ces femmes et ces hommes-monde réunis dans une accolade fraternelle ! En d'autres circonstances, la pluie aurait suscité un caustique « Que d'eau, que d'eau ! » mais elle a donné cette note épique. Quand l'art et le sport s'unissent à ce niveau d'excellence, ils nous rappellent la beauté du geste pur, généreux, gratuit et réveillent notre âme d'enfant, d'en France. Sans compter ce vibrant Hymne à l'amour interprété par Céline Dion, comme habitée par une force olympique, après quatre ans loin du public. Oui, les Jeux sont bien une extraordinaire histoire d'amour et d'amitié.

LA TRIBUNE
DIMANCHE

Ne manquez aucun
numéro pendant l'été !

ABONNEZ-VOUS
à partir de 9€/mois



PARIS 2024



28 juillet 2024 - LA TRIBUNE DIMANCHE



DYLAN MARTINEZ/REUTERS

L'entrée des artistes

Dans une ambiance survoltée, Paris a vécu une première vraie journée olympique. Les Bleus récoltent déjà quatre médailles, dont celle en or pour Antoine Dupont et le rugby à 7.

COMPÉTITION

MICKAËL CARON ET SOLEN CHERRIER

ON Y EST. Les Jeux olympiques ont commencé pour de vrai, laissant dans leur sillage la cérémonie d'ouverture et les polémiques civilisationnelles qui démarrent toujours plus vite, plus haut, plus fort, faisant place aux émotions venues du terrain et remontant dans les gradins. Avec, au climax, cet *Hymne à l'amour* puissamment entonné par le Stade de France pour célébrer la première médaille d'or française, décrochée par l'équipe masculine de rugby à 7 moins de vingt-quatre heures après l'apparition spectrale de Céline Dion au premier étage de la tour Eiffel. Meilleur rugbyman du monde, Antoine Dupont a réussi son pari : remporter l'or olympique en se formant à une discipline connexe en moins de sept mois.

L'ovation, du public et de ses équipiers, quand il a reçu sa médaille d'or, les murmures qui accompagnent ses prises de balle et son humilité non feinte rappellent l'icône du sport français qui inaugurerait la cérémonie la veille au même endroit. Zinédine Zidane, donc. Remplaçant pour mieux être décisif dans ce tournoi, le capitaine du XV de France a tout atomisé à son entrée en finale contre les Fidji, qui avaient remporté les deux premières éditions olympiques. Antoine Dupont a même été dans le tempo quand son « crew » en or s'est offert une choré façon boys band.

Ambiance électro bodega

Difficile de tricoter un meilleur scénario pour lancer Paris 2024. « On s'est bien rendu compte qu'on représentait tout le sport français, admet Antoine Dupont. Quand on entre dans ce village, ça vous imprègne de l'esprit olympique et de ce patriotisme. On avait envie de lancer les Jeux de la meilleure des manières. Ça a été bien fait avec la cérémonie et nous [hier]. On savait qu'on avait un rôle à jouer et ça nous a portés. »

Pour ces premiers JO en France depuis cent ans, mais aussi ceux du retour à la normale après la crise sanitaire qui

avait plombé Tokyo en 2020 puis en 2021, les quelque 700 000 spectateurs présents pour assister aux vingt-trois sports en lice et aux premières médailles ont fait résonner leur envie de célébrer et de pousser. À l'image de l'ambiance électro bodega qui a régné toute la semaine au Stade de France. Venus d'ailleurs mais surtout d'ici. Hier, les supporters tricolores ont réchauffé l'ambiance parfois réfrigérée due à une climatisation un peu trop préventive. Sous la nef majestueuse du Grand Palais pour les escrimeurs, avec la finale d'Auriane Mallo-Breton. Ou à l'Arena Champ-de-Mars pour le judo, récompensé des deux premières médailles.



On savait qu'on
avait un rôle à jouer
et ça nous a portés

Antoine Dupont

Paris n'est pas encore une fête olympique, la faute à ce temps de « juilletbre », mais devrait vite le devenir. Hier, les pieds dans la gadoue, de nombreux touristes se pressaient vers les tribunes pour admirer le ballon-vasque. L'organisation Extinction Rebellion annonçait renoncer à occuper le pont des Arcs, après que les forces de l'ordre ont procédé à 45 interpellations. Sur la route, les glissades ont émaillé les contre-la-montre cyclistes. Et le parc urbain de la Concorde, lieu iconique de cette édition, était tristounet privé de sa compétition de skateboard (street), reportée à demain. Voici le moment du point météo, puisque cela a été le fil conducteur de vendredi, quatre heures de spectacle sous le déluge, et d'hier : ça y est, il fait beau et chaud.

Les controverses reviendront vite à la surface avec le niveau et la baignabilité de la Seine à l'approche des épreuves de triathlon (mardi et mercredi). Il faudra au moins le soleil et l'or, encore plus d'or, pour embarquer les Français. Deux jours avant la cérémonie, près de la moitié d'entre eux, de manière plus prononcée hors de la

capitale, restaient indifférents et un quart seulement se montraient enthousiastes, selon un sondage Elabe pour BFMTV. Mais cela va venir. Hier, ce n'est pas venu du judo qui était pourtant doublement attendu sur la plus haute marche.

Reste que, en devenant la première médaillée française au cours d'une soirée « magique », Shirine Boukli a « écrit quelques lignes d'histoire ». La Gardoise, 25 ans, qui fêtait depuis plusieurs minutes son premier podium olympique, ne touchait déjà plus terre lorsque David Douillet l'a soulevée d'un seul bras. D'un champion à un autre. Il y a eu, enfin, quelques mots de Zinédine Zidane, encore lui, qu'elle avait croisé une première fois il y a quelques mois, « une rencontre exceptionnelle ». Qu'elle passe autour de son cou la première breloque de la délégation française est une double récompense : pour n'avoir pas flanché après une défaite en quart qui l'a fait passer par le repêchage, mais surtout pour avoir résisté, pendant trois ans, au statut de seule judoka rentrée bredouille de Tokyo.

Montagnes russes émotionnelles

L'Arena Champ-de-Mars était toujours en surchauffe lorsque Luka Mkheidze s'est présenté sur le tapis. C'est lui qui, en 2021, avait ouvert le compte tricolore. Et s'il a terminé par une défaite amère, il a surtout confirmé sa meilleure performance de l'année, non loin de là, au Grand Slam de Paris en février. « C'est avec cette médaille que je remercie tous ceux qui m'ont aidé », positive le réfugié politique de 28 ans, qui a trouvé la paix au Havre, a progressé d'un rang, du bronze à l'argent. En un jour, le judo a rempli 20 % de l'objectif de médailles fixé par la fédération. Au tour d'Amandine Buchard et de Walide Khyar d'enchaîner, avant l'entrée en lice des ultra-favoris Clarisse Agbégénou, mardi, et Teddy Riner, vendredi.

Sous la verrière du Grand Palais, l'épéiste Auriane Mallo-Breton a, elle, vécu des montagnes russes émotionnelles. Celle qu'on n'attendait pas à commencé sa compétition par une remontée en sa faveur mais a terminé par une remontée contre elle, qui l'a privée de vivre son conte de fées jusqu'au bout. Emmanuel Macron s'était glissé parmi la foule en folie, comme



Jordan Sepho, médaillé d'or au rugby à 7, avec le public du Stade de France. En haut à droite, Luka Mkheidze, médaille d'argent des -60 kg en judo, et Shirine Boukli, médaille de bronze des -48 kg.



JACK GUEZARF



PHIL NOBLE/REUTERS

L'heure de Léon Marchand

À 22 ans, le quintuple champion du monde est la star française attendue des Jeux.

MICKAËL CARON

À LUI SEUL, LÉON MARCHAND vise potentiellement quatre médailles d'or plus une en relais, alors que la natation française en a remporté huit dans l'histoire des Jeux olympiques. L'attente est grande pour un garçon de 22 ans. Son entraîneur Bob Bowman l'a bien senti lors de l'entrée au village olympique, mercredi : « C'est très spécial pour lui. » L'Américain sait de quoi il parle : il a coaché Michael Phelps tout au long de sa longue domination – 23 titres olympiques entre 2004 et 2016, 28 médailles au total. La comparaison entre le Toulousain et la légende de Baltimore est d'ailleurs permanente. Elle est déjà valable sur au moins un point : ni l'un ni l'autre n'est monté sur un podium lors de sa première participation.

De Sydney en 2000, à seulement 15 ans, Michael Phelps était rentré bredouille – cinquième sur 200 mètres papillon – avant de rafler huit médailles quatre ans plus tard, dont six en or. À Tokyo en 2021, Léon Marchand avait participé à quatre épreuves et obtenu pour meilleur résultat une sixième place (400 mètres quatre nages). Un an avant, il avait annoncé qu'il rejoindrait Bob Bowman à l'issue des Jeux. Entre eux, l'histoire a commencé par un mail adressé par le médaillé de bronze mondial et européen juniors à l'université d'Arizona. « C'est Bob Bowman qui m'a répondu, ça m'a fait bizarre mais c'était sympa », a-t-il raconté dans *L'Équipe*. Un échange via Skype plus

tard, leurs destins étaient liés. Rien que sur trois distances de prédilection de Léon Marchand (200 mètres papillon, 200 mètres quatre nages, 400 mètres quatre nages), le couple légendaire de la natation US, Phelps-Bowman, a remporté neuf titres olympiques.

Malgré la bulle sanitaire étanche, les Jeux de Tokyo ont été un souvenir heureux. Près de trente ans après la participation de sa mère, Céline Bonnet, aux épreuves de natation à Barcelone (1992), Léon Marchand a goûté à son tour à la « vie de rêve » du village olympique, où l'on croise des stars « tous les jours ». Cette fois,

c'est lui que d'autres athlètes arrêtent dans les allées pour des selfies. Sa nature timide doit s'en accommoder. Ainsi va la vie d'un « phénomène », comme le désigne le double champion olympique Alain Bernard. Le statut n'est

pas usurpé, tant Léon Marchand a tiré le meilleur profit d'une olympiade ratée : deux titres aux Mondiaux en grand bassin à Budapest (2022) puis trois à Fukuoka (2023). En cumulant ses victoires aux championnats de France et universitaires américains, 24 médailles d'or pendent à son cou, façon Mister T.

Le détenteur du record du monde du 400 mètres quatre nages jure que les honneurs ne l'ont pas changé. Il contrôle tout ce qu'il peut, soutenu par un premier cercle fermé, auquel appartient toujours son entraîneur aux Dauphins du TOEC, Nicolas Castel. Tout est en place pour que la vague Marchand déferle sur les Jeux. ■

“
C'est très spécial pour lui

Son entraîneur Bob Bowman

Toucher coulée

La nage sous l'eau est l'atout maître de Léon Marchand. Explications par la science.



MATTHIEU MIRVILLE/LEZUMA PRESS WIKISIPA

le phénomène : « Dans une ondulation, le nageur repousse l'eau, et les tourbillons qu'il crée derrière lui le repoussent. » Or, celle du Français se révèle plus efficace sur la longueur. Question de morphologie (1,83 mètre, 66 kilos) et de souplesse, qui donnent une forme très arrondie à son ondulation. « Ça lui permet de ramener la vague sous le bas de son corps et de le propulser, poursuit la scientifique. Cette capacité à être suffisamment incurvé pour renvoyer une partie de la vague vers soi est très difficile à réaliser et, chez lui, elle est supérieure aux autres. » Et cela lui procure de « bonnes sensations », admet l'intéressé.

2,5 fois moins de résistance qu'en surface

Lors de son record du monde à Fukuoka, Léon Marchand avait nagé un peu plus de 100 mètres sous l'eau. « On y rencontre environ 2,5 fois moins de résistance qu'en surface », éclaire Amandine Aftalion, qui décompose la force s'opposant au mouvement dans l'eau en trois parties : la résistance due aux vagues, celle due à la forme du corps et celle sur le corps. Cette « cinquième nage » est encore plus efficace à environ deux fois l'épaisseur du corps sous l'eau.

S'il n'est pas forcément plus puissant, Léon Marchand a cette capacité à reproduire l'effort. Sans avoir de données sur sa VO2, sa capacité à transformer l'oxygène en énergie, Amandine Aftalion note que Léon Marchand « ne démarre pas trop fort pour ne pas trop puiser dans son anaérobie » mais que celui-ci se met vite en route et se maintient. Alain Bernard décrit ainsi sa coulée finale du 400 mètres quatre nages : « Trois minutes trente d'effort intense suivies d'une apnée d'une douzaine de secondes. » Les poumons brûlent, les jambes aussi. « Mais quand on voit qu'on gagne de l'avance grâce à ça, c'est sympa », avait commenté Léon Marchand au soir de son exploit. M.C.



DANIEL DERAJINSKIKON SPORT

Antoine Dupont (en bas à gauche) et l'équipe de rugby à 7, médaillée d'or.

Auriane Mallo-Breton, médaillée d'argent à l'épée.

il l'avait fait au Grand Palais éphémère pour le judo puis au Stade de France pour le rugby à 7. Pas de victoire sous les yeux présidentiels, cette fois. Battue en mort subite par la Hongkongaise Vivian Kong Man Wai (13-12), la trentenaire lyonnaise n'en décroche pas moins une médaille d'argent savoureuse.

Jour de moisson

Il y a trois ans, lorsque les Jeux de Tokyo démarraient, elle venait de donner naissance à un fils. Pour sa deuxième participation après Rio, elle a apporté la lueur d'espoir dans une journée ternie par les éliminations précoces de Marie-Florence Candassamy et Coraline Vitalis. Jusque-là, Auriane Mallo-Breton avait surtout garni son palmarès dans les compétitions par équipes. C'est avec ses compagnonnes d'arme qu'on la retrouvera dès mardi, en quart de finale contre la Corée du Sud. Plus grand pourvoyeur de médailles du sport français (124), l'escrime comptera aujourd'hui sur ses trois têtes d'affiche – le tenant du titre Romain Cannone, le champion d'Europe Luidgi Midelton et le premier tricolore au classement mondial (4^e) Yannick Borel – pour s'incruster sur le podium. La fleuretiste Ysaora Thibus créerait, elle, une jolie surprise si elle y parvenait, après son début d'année galère (contrôle anormal à un agent anabolisant, blessure).

Ce dimanche est annoncé comme un jour de moisson. Avec une valeur sûre en première ligne : Léon Marchand (voir ci-contre), qui vise un quadruplé cette semaine ; sans compter le relais. Puis avec le cross-country féminin pour lequel Pauline Ferrand-Prévo et Loana Lecomte figurent parmi les favorites. On y est. ■

Les handballeurs surpris, les footballeurs qualifiés

Dans un remake de la finale des JO de Tokyo, les Bleus du handball n'ont pas connu la même réussite face au Danemark de Mikkel Hansen. Malgré cinq buts d'avance en première période, la défaite est nette (37-29), même si elle n'hypothèque rien. Entrée en matière réussie, en revanche, pour les basketteurs. Les vice-champions olympiques ont dompté le Brésil (78-66), sur les ailes de Victor Wembanyama (19 points). L'équipe de France de football de Thierry Henry a de son côté validé son ticket pour les quarts en dominant la Guinée (1-0, but

de Sildillia). On ouvrirait aussi le bal à Roland-Garros. L'inédite et clinquante paire composée de Carlos Alcaraz et Rafael Nadal a maîtrisé les spécialistes argentins Molteni-González (7-6, 6-4). Alcaraz s'était échauffé en simple face au 275^e mondial, le Libanais Hady Habib (6-3, 6-1). Sifflements aussi pour Novak Djokovic, un seul jeu cédé à l'Australien Matthew Ebden. Le Serbe est censé retrouver Nadal au 2^e tour, sauf que le roi de la porte d'Auteuil, gêné à la cuisine, « ne sait pas » s'il s'alignera en simple aujourd'hui.

La « cérémonie du siècle » a dansé sous la pluie

En composant au mieux avec les conditions climatiques, l'organisation a délivré un show qui a ébloui. Malgré quelques réserves venues de l'étranger.

REPORTAGE

MICKAËL CARON, SOLEN CHERRIER,
STÉPHANE COLINEAU, MARIN PAULAY
ET NICOLAS PRISSETTE

AU MOMENT où le message de fin de la cérémonie s'affichait sur les écrans du Parc des Champions au Trocadéro, là où étaient réunis officiels, invités, médias et athlètes jusqu'au-boutistes, les regards se sont tournés vers le ciel, d'où la pluie se déversait sans retenue depuis plus de trois heures. Elle avait cessé de tomber, et cette cruelle ironie n'échappait à personne. Une pensée émue pour Thomas Jolly.

Le cerveau artistique de cette furieuse mécanique, qui a bien mérité son titre de « spectacle du siècle », devait sans doute être mortifié vendredi matin quand l'étau météorologique se resserrait sur son bébé et que la France se réveillait avec un réseau ferroviaire saboté. « J'ai alors pensé à cette citation de Sénèque: "La vie, ce n'est pas d'attendre que l'orage passe, c'est d'apprendre à danser sous la pluie" », a-t-il expliqué hier. Alors le génial metteur en scène a dansé. Et les 22 millions de téléspectateurs français, 1,5 milliard estimés dans le monde, ont assisté à une prestation préenregistrée de Lady Gaga en Zizi Jeanmaire, plutôt que de risquer de la voir glisser dans des escaliers détrempés. Quant aux champions de BMX, ils ont été priés de renoncer aux acrobaties prévues.

Malgré ces conditions « apocalyptiques », pour reprendre le mot d'un Tony Estanguet soulagé et heureux hier matin, le pari a été tenu: la France a réalisé et réussi la première cérémonie des Jeux olympiques hors stade de l'Histoire. Une prouesse technique et créative. Une fête iconique qui, dans les mémoires, concurrencera le délire *so British* de Londres 2012. Une superproduction pour tous les goûts et les couleurs de l'Hexagone. Tous? Dix millions de Français ont récemment voté pour des valeurs moins progressistes que celles mises en avant. Parfois de façon provocante, au point de pousser la chaîne américaine NBC ou la chaîne publique marocaine à censurer les images de Philippe Katerine presque nu.

Elle aura peut-être déçu au militants écologistes qui auront vu du plastique au Trocadéro comme ailleurs: dans les bâches de protection des caméras, dans les vestes distribuées aux spectateurs, même aux dignitaires dont certains ont longuement déserté la tribune officielle. Dans les rangs des journalistes, les ponchos ont été si lourds d'eau que l'on a repensé à Léon Marchand qui, jeudi, confiait que le bassin de la Paris La Défense Arena n'était pas très profond.



La vie, ce n'est pas d'attendre que l'orage passe, c'est d'apprendre à danser sous la pluie

Thomas Jolly
citant Sénèque

Le nageur toulousain n'a pas eu l'occasion de comparer. Sa fédération n'a pas laissé le choix à ses athlètes: puisque les premiers en lice samedi matin ne pouvaient pas y participer, décision a été prise de n'envoyer personne. Seul Florent Manaudou, porte-drapeau, a participé à la majestueuse croisière tricolore sur le paquebot qui a eu l'air de beaucoup s'amuser. Et a provoqué une vague d'hystérie tout au long des 6 kilomètres. « Une cérémonie pluvieuse mais heureuse », a résumé le quadruple médaillé olympique, qui en a « pris plein les yeux » et a été « ému aux larmes devant Céline Dion » et son *Hymne à l'amour*.



En chiffres

22 millions
de téléspectateurs
français

1,5 milliard
de téléspectateurs
dans le monde

Si, au pied du podium en forme de tour Eiffel, beaucoup d'athlètes semblaient manquer à l'appel, c'est aussi que certains avaient pris la première navette pour se mettre au sec au village olympique. En amont, sur les quais hauts en face du Grand Palais, la pluie est vite devenue un élément d'ambiance, le marqueur d'une cérémonie qui fera date. La déception de ne rien voir de ce qui se passait sur la Seine – les places étaient gratuites – aurait en temps normal été réhibitoire; certains sont tout de même partis avant.

Félicité républicaine

Mais une fois le spectacle lancé, elle a été largement compensée par l'envie de participer. La prestation d'Aya Nakamura accompagnée de la Garde républicaine a mis tout le monde d'accord. Les spectateurs étaient d'accord aussi pour s'ambiancer sur le tube de Gala. Ovationner l'Ukraine. Les États-Unis. Le discours de Tony Estanguet. Et huer Emmanuel Macron. Des ondes positives pourtant, partout. Même pour entrer dans le périmètre de sécurité, où la minutie des fouilles a pu paraître longue – beaucoup moins que les trois heures annoncées – mais a rassuré. L'attitude des forces de l'ordre, cordiale, a été appréciée et a joué un rôle clé dans le bon déroulement de la soirée, y compris dans l'écoulement des foules. Au pied du musée d'Orsay, sur le chemin du retour, la foule leur envoyait des cœurs, des « merci » des « bon courage ». Félicité républicaine. Un moment d'unité, rêvé par Paris 2024, enluminé un peu plus tôt par l'allumage de la vasque géante au milieu des Tuileries.

Au parc de Belleville, un des plus beaux points de vue de Paris, Stéphanie aurait aimé savourer le show. Armée de son impressionnant objectif 600 mm, la photographe amateur est déçue: « La visibilité est trop mauvaise. » Jorge est plus enjoué. Ce Chilien de 52 ans n'a pu s'empêcher de



Ayaya Nakamura, accompagnée par la Garde républicaine,

L'artiste américaine Lady Gaga.

lâcher un « *qué bonito* » au moment où les Alpha Jet ont fait leur irruption dans le ciel gris. Il a déboursé aux alentours de 10 000 dollars pour emmener sa femme et ses deux enfants suivre les deux semaines de compétition. La cérémonie d'ouverture? « Trop chère, j'ai préféré prendre des places pour les finales d'athlétisme. »

Au parc Monceau, l'atmosphère est festive. Plus de 300 personnes se sont réunies dans l'une des fan zones de la Ville de Paris. Malgré le manque d'abris, l'expérience n'a pas déçu Pierre-Antoine et Justine: « C'était vraiment incroyable, pourtant nous sommes là depuis 21 heures sous la pluie; mais l'ambiance est vraiment bonne, tout

La prestation d'Aya Nakamura avec la Garde républicaine a mis tout le monde d'accord

RANCK FIE/JAPP

CAPTURE TV FRANCE 2 VIA BESTIMAGE



Le porte-drapeau tricolore Florent Manaudou sur le bateau de la délégation française.

L'animation du pont d'Austerlitz.



ANN WANG VIA AFP



Le retour de la diva Céline Dion.

OBS/AFP

Le « Washington Post » a salué « un renouveau triomphal du spectacle des Jeux »

Le monde danse, hurle dès que son pays passe à l'écran. »

La foule a un temps perdu patience, mais il aura suffi d'une apparition de Zinédine Zidane, puis de Rafael Nadal, pour relancer l'euphorie générale. À deux pas, avenue Hoche, plusieurs centaines de Belges se régalaient de leur soirée, à l'abri de la cossue « Belgium House » du comité olympique local. Conquis d'avance, tous ne demandent qu'à communier, à fêter le début des JO. L'équipe olympique des réfugiés s'attire des applaudissements nourris. La délégation belge, bien sûr, triomphe lors de son apparition. Puis l'attention descend, les bières avec. Aya Nakamura réussit ici aussi le carton de la soirée, jusqu'à l'apparition de Céline Dion, qui la supplante. Certains convives quittent les lieux pour se masser devant le Royal Monceau, 200 mètres plus loin, pour apercevoir la star canadienne. À l'heure du bilan, le triomphe n'est pourtant pas total. « C'était trop long malgré quelques grands moments », jugent plusieurs convives, dont Samantha, une Bruxelloise exilée à New York.

Cela n'a pas empêché le quotidien belge *Le Soir* de barrer sa une d'un « Paris est magique », et la presse étrangère de se montrer souvent élogieuse, sans être unanime. Le *Washington Post* a salué un « renouveau triomphal du spectacle des Jeux, un mélange dynamique de patriotisme ardent et d'internationalisme clinquant ». CNN a parlé de « génie » et le quotidien espagnol *Marca* a salué la « meilleure cérémonie de l'Histoire ». En Italie, *La Repubblica* a critiqué un « défilé d'autocélébration qui a laissé les athlètes dans l'ombre ». En Angleterre, le *Guardian* s'est plaint d'un « rendu inégal » et d'un « manque de classe ». La BBC a peut-être résumé le sentiment général : « Parfois, c'était bizarre – à un moment Lady Gaga est entourée de plumes roses et noires en chantant en français, le moment d'après les athlètes du Bangladesh étaient présentés sur le bateau. Mais la plupart du temps, c'était frénétiquement brillant et même parfois émouvant. » Et au bout, une communion entre Français, deux mots qui s'accordent mal depuis trop longtemps. Cette impression simple et puissante de vivre ensemble un moment hors du temps, au milieu d'une séquence nationale pénible. « Depuis la cérémonie, j'ai trop envie de rigoler, ça m'a mis la pêche », lançait une ado à une autre dans le métro parisien. ■



Zinédine Zidane portant la flamme olympique.

OLUSCARFF/AFP

CLAUDE LELOUCH, RÉALISATEUR

« Mes copains qui avaient décidé de fuir Paris ont bien eu tort »

En coulisses, le grand cinéaste tournait vendredi soir une scène de son nouveau film. Dans les gradins, le citoyen s'est laissé emporter par le spectacle.

PROPOS RECUEILLIS PAR JOSÉPHINE SIMON-MICHEL

AU LENDEMAIN de l'ouverture des Jeux olympiques de Paris, celui qui est l'un des plus grands réalisateurs français nous fait partager ses émotions en tant que citoyen et homme de spectacle. Son 51^e long-métrage, intitulé *Finale*, sera présenté à la Mostra de Venise fin août et sortira en salles le 13 novembre.

Vous le cinéaste, quel regard portez-vous sur cette cérémonie d'ouverture ? J'ai vécu un rêve. Il n'y a jamais d'overdose de bonheur. Je suis très fier et très heureux de ce que j'ai vu, de cette mise en scène, de cette synchronicité. C'est



“ Arriver à faire autant rêver les gens, c'est la magie de notre métier, celui de la mise en scène ”

un véritable travail d'orfèvre, une œuvre admirable, magnifique. Et puis l'émotion a toujours été plus forte que la technique. Bravo à tous ceux qui ont fabriqué ce spectacle magique et merveilleux. Mais la pluie a-t-elle, selon vous, gâché en partie la fête ?

Tout tenait à très peu de choses. Il y avait tellement de technologie, d'effets spéciaux que la cérémonie aurait pu être gâchée par un grain de sable. Ce grain de sable, c'était la pluie, et à mon avis elle a davantage ajouté de l'émotion. C'était bouleversant de regarder les porteurs de la flamme, tous ces champions, actuels et anciens, trempés mais heureux. Comme une sorte d'exploit, de métaphore de l'olympisme. Nous étions tous sous des trombes d'eau mais personne n'a bougé tant nous étions subjugués par le spectacle. Les miracles ont eu lieu, se sont ajoutés les uns aux autres. Arriver à faire autant rêver les gens, c'est la magie de notre métier, celui de la mise en scène. Vous étiez présent en coulisses pour une raison particulière ? J'étais présent d'abord comme spectateur. Je ne voulais pas rater ce moment.

Mais j'ai également tourné, avec mon téléphone portable, une scène avec Raphaël Mezrahi pour mon prochain film, qui débutera avec les Jeux olympiques de Paris. Quelle image retenez-vous ? Celle de Céline Dion, pour mille et une raisons. Sa présence après quatre ans d'absence et de souffrance est un cadeau inoubliable pour elle et pour nous tous. On sait qu'elle sort d'un moment personnel difficile. La voir en clou de cette incroyable soirée a rendu le moment encore plus inoubliable. J'ai particulièrement été bouleversé en l'écoutant chanter *L'Hymne à l'amour* de Piaf en haut de la tour Eiffel, car c'est au même endroit que j'avais fait chanter Gerdine Chaplin en 1981 dans mon film *Les Uns et les Autres*. J'étais très heureux de voir que cette tour Eiffel ne cessera jamais de faire briller la France.

Êtes-vous surpris que les critiques négatives viennent essentiellement de l'extrême droite, qui reproche une cérémonie faisant l'éloge du wokisme et des LGBTQ+ ? J'ai grandi avec les grincheux et, malheureusement, ils seront là pour l'éternité. Ce sont les gens les plus malheureux de la Terre parce qu'ils ne voient que ce qui les gêne. Moi, j'ai passé ma vie à apprécier ce qui marche, ce qui fonctionne, ce qui est beau. Hier soir, à côté de moi, place du Trocadéro, je peux vous garantir qu'il n'y avait pas de grincheux ! Nous étions tous trempés, certes, mais éblouis par le spectacle. Je suis ravi d'avoir été témoin de ce moment de grâce. Quand je pense à tous mes copains qui avaient décidé de fuir Paris, ils ont bien eu tort ! Quand on est parisien et qu'on aime Paris... Pour rien au monde je n'aurais voulu rater ça. ■

NATATION

STÉPHANE COLINEAU

QUAND IL EMPRUNTERA le périphérique à bord du bus des athlètes, Maxime Grousset ne sera pas dépaycé. C'est en habitué qu'il se fera déposer à la Paris la Défense Arena de Nanterre (Hauts-de-Seine), transformée en piscine olympique. Mardi matin, le sprinteur de 25 ans se présentera aux séries du 100 mètres nage libre presque en voisin, même si sa banlieue à lui se situe 30 kilomètres plus à l'est, à Nogent-sur-Marne (Val-de-Marne). « *Je connais le site et j'adore, se délecte-t-il. J'y suis venu pour assister à des matchs de rugby du Racing 92. J'ai pu commencer à me projeter, à sentir le potentiel de l'endroit. C'est une arène avec des gradins très proches des nageurs, on va avoir une ambiance de folie, beaucoup mieux que dans les piscines en plein air.* »

Cette familiarité avec l'environnement est un ingrédient du *home advantage* dont bénéficient les champions du pays hôte. Maxime Grousset en profite à plein. Paris et sa région, il connaît. Depuis 2021, il est banlieusard. Pour ce natif de Nouméa (Nouvelle-Calédonie), ce n'était pas écrit. Pas même une envie. Pour vivre son rêve olympique, celui qui porte des espoirs de médaille sur 100 mètres nage libre (finale mercredi), 100 mètres papillon (finale samedi) et sur les relais (finale dimanche) a suivi son entraîneur Michel Chrétien à l'Insep, l'usine à champions tricolores nichée au cœur du bois de Vincennes.

Un palmier sur sa terrasse

La transition avec l'Océanie a été amortie par un passage par Amiens (Somme), où officiait son coach, quand le surdoué a débarqué en métropole, à 17 ans. Elle n'a pas été simple pour autant. « *Amiens est une petite ville, ça m'allait, confie-t-il. À Paris, je craignais d'être étouffé par quelque chose de trop grand. J'avais découvert la capitale à 14 ans, à l'occasion d'une compétition. J'étais allé directement sur les Champs-Élysées, où j'avais été marqué par la grandeur des bâtiments, de l'avenue, par tout ce monde. Ça me mettait mal à l'aise. Moi, je venais d'une île tranquille, avec un horizon et des plages tout près de chez moi, à Nouméa.* »

Trois ans plus tard, après quelques hésitations, ce fils de deux passionnés de natation a finalement posé planche et maillots dans un 40 mètres carrés du Perreux-sur-Marne, près de la station de RER Neuilly-Plaisance (Seine-Saint-Denis). « *Je n'étais pas malheureux, rembobine-t-il, mais l'environnement ne m'a pas plu. Trop de passage. Heureusement que la Marne était à une minute à pied.* »

Cet éternel décontracté découvre alors les transports en commun et ses voyageurs crispés: « *Je viens d'une île où on se dit tous bonjour, même quand on ne se connaît pas. Alors, au début, je saluais tout le monde. On me prenait pour un fou.* » Le



CHRISTOPHE GEYRES/ABACA

Au Giant Open de Saint-Germain-en-Laye, en mars 2023.

MAXIME GROUSSET

Le banlieusard des îles

Le triple champion du monde vit depuis 2021 en Île-de-France, loin de la Nouvelle-Calédonie où il a grandi. Récit d'une adaptation forcée.

futur champion du monde comprend vite les ressorts de cette vie de stress. « *Il y a une pression constante, parce que tout va très vite. Tu es pressé pour avoir tes transports et tu répercutes ça sur toute la journée. Tout ça donne l'impression qu'à Paris les gens s'évitent tout le temps, que tout le monde se fout de son voisin. Alors qu'en fait le Parisien est plutôt cool. Mais les énergies sont comme ça.* » Celles des autres, pas les siennes. « *Je m'en sors bien, je ne suis pas rattrapé par ce rythme. Je suis resté un ilien.* »

Rapidement, « *l'Îlien-de-France* » s'est reconstruit un monde. Sa banlieue à lui, protégée par le cocon d'une maison à Nogent-sur-Marne, où il passe le plus clair de son temps. Un palmier sur sa terrasse lui rappelle même le pays. « *J'ai bien galéré pour le rempoter, il pesait un âne mort,*

assure le colosse de 92 kilos et de 1,92 mètre. *Je me suis défoncé les mains, mais je suis très fier, j'ai mis un palmier chez moi.* » Le cliché l'amuse.

À deux pas de chez lui se trouve le bois de Vincennes, où il cultive ses rituels. Il y promène chaque matin Luffy, son cocker anglais de 2 ans, et retrouve des retraitées du quartier: « *Elles s'appellent Béatrice, Laëtitia ou Ève, elles sont devenues mes amies. Elles suivent mes performances et me font des commentaires, du genre "ça a été dur pour toi ce week-end", ou "c'est bien, tu as gagné, bravo". On échange sur tous les sujets. L'une me parle de ses projets immobiliers, l'autre me conseille des commerces sympas dans le centre-ville. Ce sont de petites discussions tranquilles.* » À la néo-calédonienne. Comme les activités de ces

“

Au début, je saluais tout le monde. On me prenait pour un fou

autres voisins, « *des gens sympas qui font beaucoup de sports de plein air* ». Un mode de vie dans lequel il se retrouve: « *En Nouvelle-Calédonie, quand on sort du travail, on va courir, faire du vélo, nager en mer. À Nogent, quand je vois mes voisins revenir de ces activités, ils ont retrouvé le sourire. Comme par hasard...* »

En manque de surf

D'autres divertissements remplissent les week-ends du nageur: les sorties cinéma au multiplexe d'Ivry-sur-Seine, le golf dans les Hauts-de-Seine et le Val-de-Marne, les sorties au Louvre, « *l'endroit préféré de [sa] copine* ». Le couple apprécie les grands magasins, ou le Marais, en raison de « *son ambiance sympa et multiculturelle* ». « *C'est ce que j'aime dans cette vie francilienne, savoure Maxime Grousset, l'accès à tout, partout, tout le temps. Toutes les marques de vêtements, toutes les activités... sauf une vague artificielle pour surfer – c'est la seule chose qui me manque.* » Tel un bon Parisien, il file aussi régulièrement le samedi en Normandie, où vit sa compagne ostéopathe.

Après sa vie de champion, Maxime Grousset n'envisage pourtant pas plus de s'installer en province qu'à Paris. Il se projette plutôt chez lui, en Nouvelle-Calédonie, parce qu'il « *n'envisage pas d'élever des enfants ici, dans ces espaces clos* ». « *Quand je terminais les cours à Nouméa, poursuivait-il, j'avais une voiture sans permis, et avec un copain on allait voir le coucher de soleil. C'est ce genre d'expérience qui me manque.* » Celle qui l'attend cette semaine à la Paris la Défense Arena, devant 15 000 spectateurs survoltés, valait bien quelques sacrifices. ■

Ce qui se passe sous l'eau

Le ballet aquatique des poloïstes cache quelques coups de vice. Mais, désormais, la VAR les surveille.

WATER-POLO

MICKAËL CARON

LES COUPS FOURRÉS auxquels se livrent les joueurs de water-polo n'ont pas de secret pour Florian Bruzzo. « *Ça tient en quatre propositions: je te tiens, je te tire, je te pousse, je te tape* », énumère le sélectionneur de l'équipe de France masculine, qui démarre son tournoi olympique ce soir contre la Hongrie (19 h 30). En surface, les contacts rappellent ceux des rugby-men dans une mêlée; sous l'eau, « *ça se rapproche des mouvements au sol de la lutte gréco-romaine* ». Le patron des Bleus depuis douze ans défend l'idée que les joueurs sont, en majorité, moins brutaux qu'en apparence. « *À des moments, ils se dégagent de l'étreinte adverse, et cela peut être impressionnant pour les spectateurs* », nuance-t-il.

Les adversaires de Thomas Vernoux n'usent pas que de moyens légaux pour le stopper. Étiqueté malgré lui « Mbappé du water-polo », le Marseillais de 22 ans a parfois perdu sa concentration quand un défenseur tactile essayait de lui « *attraper les couilles* ». « *C'est très vicieux et désagréable, surtout si tu penses avoir des*

enfants plus tard », s'amuse-t-il en évoquant ces mains baladeuses.

À la pointe des Bleus, Thomas Vernoux (1,92 mètre) fait attention à ne pas mettre la tête sous l'eau là où un adversaire pourrait lui donner un coup sans être vu des arbitres. « *Certains n'attendent que ça* », grimace-t-il. Des partenaires lui ont conseillé de se méfier d'un joueur réputé pour flatter les cages thoraciques en montant son genou sous l'eau. Ni vu ni connu. Les petites frappes des bassins, « *qui passent tout le match à te taper dessus* », sont bien identifiées. N'empêche, les côtes cassées ne sont pas rares. Vernoux, lui, n'a eu qu'un pouce fracturé à déplorer.

Le « bain de sang de Melbourne »

Rien à voir avec les débuts d'un sport « *initialement très violent* » et émaillé de « *nombreuses bagarres* », comme l'écrit le très sérieux Comité international olympique (CIO). Peut-être en référence au match de water-polo le plus célèbre, surnommé le « bain de sang de Melbourne ». Aux Jeux olympiques de 1956, un pugilat avait opposé joueurs soviétiques et hongrois, quelques semaines après la répression sanglante par l'Armée rouge de l'insurrection de Budapest. Les images en noir et blanc ne permettent pas de confir-



Thomas Vernoux en finale du championnat de France, le 8 mai.

FIRAS ABDULLAH/ABACA

“

Tu peux encore mettre une patate à un joueur qui fait trop le mec

Thomas Vernoux

mer la légende de l'eau de piscine rouge par le sang qui s'écoulait des plaies béantes des joueurs molestés.

Bannir les brutalités

Le water-polo a chassé la violence et continue de traquer le vice: doigts tordus, griffures, coups de coude ou de paume... Les compétitions internationales bénéficient désormais de l'assistance vidéo à

l'arbitrage (VAR). Aux JO de Tokyo il y a trois ans, 27 décisions ont été prises depuis la régie dédiée (en 74 matchs). « *Il s'agit non seulement de valider les buts, mais aussi de bannir les brutalités* », explique Mark Koganov, ancien vice-président du comité technique de la Fédération internationale de natation (FINA). Résultat: l'instance n'a relevé aucune violence manifeste au Japon, alors que des « *scandales* » s'étaient produits aux Jeux olympiques de Londres en 2012 ou plus récemment aux championnats d'Europe 2018.

Aux joueurs de s'adapter par rapport aux compétitions nationales qui n'ont pas intégré la VAR, à l'image du championnat de France, où « *tu peux encore mettre une patate à un joueur qui fait trop le mec* », assure Thomas Vernoux, solide comme un arbre; mais en Coupe d'Europe ou aux JO, « *la VAR risque de s'occuper de toi* ». Ugo Crousillat, l'expérimenté capitaine des Bleus, a mis en garde ses équipiers contre des gestes « *risqués, voire stupides* » qui pourraient valoir jusqu'à trois matchs de suspension à leurs auteurs. Favorable à un water-polo plus technique et spectaculaire, Florian Bruzzo n'en regrette pas moins que la captation des images sous l'eau enlève « *une part de fantasme* ». ■

CÉLINE BOUTIER ET MATTHIEU PAVON, NUMÉROS 1 FRANÇAIS

« Les Jeux, ça rapproche! »

Même génération mais parcours distincts, la Francilienne et le Girondin font vivre un âge d'or à la France. Entretien croisé.

GOLF

PROPOS RECUEILLIS PAR
DAMIEN BURNIER

UNE MÉDAILLE pour le golf français? L'hypothèse n'est plus saugrenue. Depuis que Céline Boutier et Matthieu Pavon hissent les couleurs, l'herbe est devenue plus verte alentour. Elle a montré la voie en brillant sur le PGA Tour, circuit de référence, un Majeur à la clé (Évian Championship 2023). Lui a débarqué en trombe sur le PGA Tour cette année, premier *Frenchie* à s'imposer (Torrey Pines, fin janvier). Début juillet, on a retrouvé ces deux nouvelles têtes d'affiche du sport français, respectivement 7^e et 23^e mondiaux, en tenue olympique. Avec en toile de fond le parcours hôte de l'Albatros, à Saint-Quentin-en-Yvelines. Matthieu Pavon y débutera jeudi, Céline Boutier l'imitera une semaine plus tard.

Vous êtes de la même génération, mais est-ce que vous vous connaissez bien?

MATTHIEU PAVON. Très peu. Tu as quel âge toi, Céline? 30 ans. Donc plus jeune que moi [d'un an]. En fait, mon cursus n'a pas du tout été fédéral. Je n'ai jamais figuré dans les équipes de France. Quand je suis passé pro, j'étais 30^e français

amateur, 800^e mondial, je ne jouais quasiment pas à l'international. Plus jeune, Céline était donc bien meilleure. Je l'ai découverte petit à petit à travers ses victoires. Jusqu'à Évian l'an dernier, où je n'ai pas manqué un seul coup de son dimanche. Mais toujours à distance. On n'a jamais vraiment partagé du temps ensemble.

CÉLINE BOUTIER. Et puis on n'est pas du même coin en France non plus [elle est des Hauts-de-Seine; il est né à Toulouse et a grandi en Gironde]. D'autant que j'ai très vite déménagé aux États-Unis.

M.P. Les Jeux, ça rapproche!

La dimension collective propre aux JO vous manque-t-elle dans votre sport si individuel?

C.B. Il y a bien la Ryder Cup et la Solheim Cup. C'est sympa, on fait partie de quelque chose de plus grand que soi, mais on n'y représente pas vraiment son pays [il s'agit de matches Europe-USA]. En amateurs, quand j'avais de 16 à 18 ans, j'ai joué en équipe de France, et ces semaines restent gravées comme mes meilleurs souvenirs. J'y ai noué des liens avec des personnes qui seront des amis pour la vie.

Vous qui êtes établis aux États-Unis, vous y sentez-vous plus reconnus qu'en France?

M.P. Je n'étais pas rentré depuis le 3 janvier. Quand tu es là-bas, dans ta bulle, il y a une forme de normalité. Mais quand tu retournes dans ton club ou quand on vient te féliciter au restaurant, tu mesures l'impact. Pour moi, c'est tout nouveau.

C.B. Quand tu as gagné, beaucoup aux États-Unis m'ont envoyé des messages pour me féliciter, moi. « Bravo pour la victoire de Matthieu, vive la France! »

C'était très drôle d'observer les réactions de ces gens constatant l'arrivée du golf français au plus haut niveau.

M.P. Il se passe quelque chose. Pour les Américains, la France n'existait pas en tant que pays de golf. Un peu plus grâce à Céline, mais ils ignoraient totalement que les Français étaient capables de bien jouer chez les hommes.

Avez-vous conscience de faire vivre au golf français sa plus belle période?

C.B. On espère que ce n'est que le début.

M.P. Si on pouvait aider à lancer quelque chose, ce serait génial. Je pense que l'on n'a pas à se cacher. En matière de vivre, on a en France énormément de très bons éléments et personne à craindre.

Entre un titre en Majeur et l'or olympique, où va votre préférence?

M.P. Tu es la mieux placée pour répondre.

C.B. Je mets les Jeux au même niveau, même si je n'ai pas grandi en rêvant de les gagner. Je ne savais même pas que ce serait une option [Le golf est redevenu sport olympique en 2016, après cent douze ans d'absence].

M.P. Gamin, je ne ratais jamais une édition des Masters d'Augusta, avec toutes ses coutumes, les victoires de Tiger Woods... Donc j'aurais tendance à le mettre encore un peu au-dessus. Mais, maintenant que je suis athlète olympique, je me dis qu'une médaille

d'or et une *Marseillaise* en France ça vaudrait autant.

À l'instar du tennis, boudé par les meilleurs après sa réintroduction en 1988 mais désormais très couru, le golf peut-il devenir un rendez-vous olympique incontournable?

M.P. On le voit avec le champ de joueurs qui va se présenter ici: les meilleurs s'y intéressent de plus en plus. Des Majeurs, on en a quatre par an. Les Jeux, c'est le rapport inverse. C'est rare, et ça compte dans un palmarès.

C.B. Chez les femmes, c'est un peu différent. Dès 2016, tout le monde était déjà là.

Vous souvenez-vous de vos débuts sur ce parcours de l'Albatros?

M.P. Vers 14 ans, aux championnats de France minimes. J'y ai perdu beaucoup de balles, beaucoup trop de balles!

C.B. Et encore, il était moins difficile que maintenant.

M.P. C'est vrai. À l'époque, je devais être 7 de handicap. À ce niveau et à cet âge, tu es attiré par l'eau. Et sur les trous numéro 1, 15, 16, 18 il y en a partout.

C.B. J'ai fait le pôle France ici, donc je m'y suis entraînée pendant toute une année. C'est un parcours qui est très dépendant du vent. Si tu l'as dans le dos ou non, ça change tout.

Êtes-vous superstitieux, ou avez-vous un rituel pendant la compétition?

C.B. Outre le fait que j'utilise toujours la même marque de balle, j'y ajoute une ligne noire, en repère.

M.P. Le chiffre 7 est très présent autour de moi. Mon papa [l'ancien joueur de football Michel Pavon] est né le 7 novembre, il jouait avec le 7 aux Girondins. Quand j'ai gagné l'Open d'Espagne [en octobre 2023], j'étais à la place de parking n° 7. À Torrey Pines, le fils de mon kiné fêtait ses 7 ans, et on était à la table 7 au restaurant italien avant de jouer le dernier tour. Alors, je mets sept balles dans mon sac. En fait, c'est mon caducé qui le fait depuis que je lui ai raconté ces histoires.

C.B. Tu devrais jouer avec les balles n° 7, aussi...

M.P. Je devrais, oui. Ce chiffre me poursuit. Lors du dîner d'intégration sur le PGA Tour à Hawaii, avec tous les rookies, j'étais placé à la table 7. Quand j'ai vu ça, j'ai appelé mon père: « Papa, t'inquiète, l'année va se passer nickel! »

Il paraît qu'en décembre en Floride vous serez associés lors d'un tournoi mixte, le Grant Thornton Invitational...

C.B. Apparemment, mais je n'ai pas encore eu la confirmation officielle.

M.P. En début d'année, j'ai envoyé un message à Céline pour savoir si ça la tentait. La demande a été faite, on attend désormais le feu vert. D'ailleurs, pour les Jeux de 2028, je pense qu'une formule avec des matchs entre équipes nationales ou en double, ça pourrait être sympa. ■



Marine Montesinos avec Lucie Schoonheere, benjamine des Bleus, à Biarritz en 2022.

Profession: chaperonne

ENCADREMENT

SUR LES CENTAINES DE PERSONNES qui composent la délégation tricolore, Marine Montesinos est la seule à exercer l'activité de chaperonne d'athlète. Un poste créé récemment par la Fédération française de roller et skateboard pour accompagner ses deux qualifiées de moins de 16 ans: Louise-Aïna Taboulet, en lice mardi 6 août dans l'épreuve du park, prendra le relais de Lucie Schoonheere, engagée aujourd'hui dans la compétition de street.

La benjamine de l'équipe de France, tous sports confondus, âgée de 14 ans, a traversé les derniers jours « avec beaucoup de maturité », alors qu'elle se retrouve pour la première fois « seule dans un monde d'adultes », observe la surveillante de 26 ans. Par sécurité et pour qu'elle bénéficie d'« un petit cocon », Lucie Schoonheere occupe une chambre individuelle au village olympique – mais l'appartement d'à côté héberge d'autres skateurs français. Marine Montesinos, elle, loge à l'extérieur. « À quelques minutes en skate », mais bénéficie d'un accès vingt-quatre heures sur vingt-quatre et reste auprès de sa protégée « du petit déjeuner au coucher ».

Le même langage

Quoique responsable légale et relais entre les parents et leurs enfants, elle ne passe pas ses journées à faire la police. Les filles et les garçons de 12 ans et plus qu'encadre la professeure de sport « testent toujours les limites » et font « les conneries de leur âge ». Elle sévit s'il le faut, mais s'efforce de les soutenir, car « ils restent des petits à qui il faut changer les idées et offrir un accompagnement mental ». La vice-championne de France 2017 de skateboard parle le même langage que les ados, avec qui s'est tissé « un lien particulier ».

Repérée en 2022 alors qu'elle rédigeait une étude sur la féminisation de la discipline, Marine Montesinos est devenue chaperonne par opportunité professionnelle. Mais ce qu'elle souhaite, c'est basculer vers l'entraînement. Un objectif qui passe par l'obtention du diplôme d'État de la jeunesse, de l'éducation populaire et du sport (Dejeps). Les Jeux sont une formation complémentaire sur le tas: elle se rend disponible pour le staff et, chanceuse d'avoir « le plus haut niveau du monde sous les yeux », noircit de notes et d'idées un petit carnet qu'elle emporte partout.

Les épreuves de skateboard se terminent le 7 août, mais Marine Montesinos prolongera son séjour de quarante-huit heures: la fédération organise une session dans le parc urbain de la Concorde pour les jeunes amateurs de skateboard qu'elle sera chargée, forcément, d'encadrer. M.C.

“
Quand tu as gagné, beaucoup aux États-Unis m'ont envoyé des messages pour me féliciter

Céline Boutier

“
Mon papa jouait avec le 7 aux Girondins. [...] Ce chiffre me poursuit
Matthieu Pavon

STEVEN BISSEIRA/USA/ICON SPORT

LE 6/9
DU WEEK-END



AMÉLIE PERRIER
CHRISTELLE REBIÈRE
CÉLINE ASSELOT
MARION L' HOUR

Chaque dimanche à 6h45 retrouvez la rédaction de

france
inter
LA TRIBUNE
DIMANCHE

Comment Simone Biles a libéré la parole

En ayant exposé à la lumière olympique sa fragilité psychologique, la gymnaste la plus médaillée de l'Histoire a fait bouger les lignes. Trois ans plus tard, la revoilà.

SANTÉ MENTALE

SOLEN CHERRIER (AVEC M.C.)

LE TOURNANT s'est produit il y a trois ans, quasiment jour pour jour, et la suite s'écrit aujourd'hui à Bercy. Le 27 juillet 2021, Simone Biles bloquait sa rotation sur son habituel saut Yourchenko, escamotait sa réception, puis mettait ses JO entre parenthèses : un problème de perte de repères dans l'espace. Que la mégastar des Jeux olympiques, quatre fois titrée lors de la précédente édition à Rio, étale ainsi la difficulté à assumer son statut et la problématique de la santé mentale dans le sport de haut niveau a marqué un tournant. Quelques mois après Naomi Osaka, qui avait zappé les conférences de presse à Roland-Garros pour des raisons similaires, le mythe biaisé de l'athlète invulnérable et égal à lui-même dans le tumulte de sa vie hors norme volait en éclats.

Depuis, le sujet n'est plus tabou. La parole se libère. Les exemples se multiplient. En France notamment. Quelques mois après Tokyo, la judokate Madeleine Malonga s'est rendu compte qu'elle avait besoin d'aide. « *J'ai osé en demander et j'en suis fière*, raconte-t-elle. *Ce n'est pas facile, car dans les sports de combat nous sommes conditionnés à ne pas montrer nos faiblesses.* » Le nécessaire avait été fait au sein de la structure nationale. La Fédération française de volley avait aussi intégré un spécialiste après que Jean Patry a tiré la sonnette d'alarme sur le burn-out qui le guettait. Étudiante en psychologie, la lutteuse Koumba Larroque a « *mis volontiers en avant la question de la santé mentale* » dans ses interviews avant Paris 2024, confessant avoir eu elle-même des difficultés.

Un tiers des athlètes concernés

Des exemples qui se déclinent au niveau planétaire depuis Simone Biles. « *Il y a eu un avant et un après*, admet la boxeuse Estelle Mossely, titrée à Rio. *Mais ce n'est pas encore*



Simone Biles trébuche lors de sa réception aux JO de Tokyo, le 27 juillet 2021.

ça. » Selon des études internationales, un tiers des athlètes souffrent de troubles anxiodépressifs et près de la moitié de problèmes de sommeil. Tous ne le disent pas, mais, désormais, on le sait. Au village olympique, durant la quinzaine, quatre personnes seront ainsi chargées du bien-être psychologique des athlètes français. Certains, comme Léon Marchand, Amandine Buchard, Pauline Ranvier ou Ysaora Thibus, ont même leur propre psychologue ou préparateur mental non loin d'eux.

Cette semaine, Estelle Mossely a regardé le documentaire *Marie-JO*, revenant notamment sur le départ précipité de Marie-José Pérec des JO de Sydney en 2000. « *On se rend compte que ça a toujours existé* », note-t-elle. Début mai, Marie-José Pérec nous confiait d'ailleurs avoir refusé de voir un psy malgré les injonctions de sa grand-mère et avoir été mal dans sa peau pendant très longtemps. « *En discutant avec d'anciens sportifs, prolongeait-elle, je me suis rendu compte que très peu n'ont pas été déprimés pendant leur carrière, puis une fois qu'ils ont arrêté.* » Alors, quand elle compare avec son époque, l'ex-reine du 400 mètres voit une révolution. Parce que Thierry Henry vient du football, ses confidences sur sa dépression dans un podcast en Angleterre en début d'année ont marqué. « *Est-ce que je le savais ?* s'interrogeait le champion du monde 1998. *Non. Est-ce que j'ai fait quelque chose à ce sujet ? Pas du tout. Mais je me suis adapté.* »

Deux ans pour revenir

Le nageur multimédaillé Michael Phelps avait raconté ses épisodes dépressifs deux ans après sa retraite des bassins ; il mène depuis un combat pour le bien-être mental des athlètes. Mais Simone Biles, elle, l'a fait en activité. Au vrai, en 2018, un an après avoir évoqué à la télé américaine un pan sordide de sa vie (sa mère junkie), elle avait déjà confessé souffrir d'anxiété et suivre une thérapie : elle venait de révéler être une des victimes du pédocriminel Larry Nassar, ancien médecin de l'équipe de gymnastique condamné à la prison à vie. Mais cela avait eu moins d'écho qu'à Tokyo. « *Vu son influence sur la jeunesse et le sport, ça a ouvert la voie* », souligne Mélanie de Jesus dos Santos, qui s'entraîne depuis deux ans avec la Texane et a été invitée à son mariage.

Deux ans, c'est aussi le temps qu'il a fallu à Simone Biles avant de revenir à la compétition. En grande pompe aux Mondiaux 2023, et avec l'étiquette d'icône à Paris 2024. Mais, désormais, elle s'en fiche, jure-t-elle. Les images de ses spectaculaires entraînements de la semaine semblent l'attester. ■

Steve Kerr veut rendre l'Amérique meilleure

Épris de justice sociale, le coach des basketteurs américains est vent debout contre les violences policières et la prolifération des armes à feu.

BASKET

MICKAËL CARON

STEVE KERR avait le visage grave de circonstance lorsque les médias américains lui ont demandé de réagir à la tentative d'assassinat contre l'ancien président Donald Trump, le 13 juillet. « *C'est un nouvel exemple de notre division politique, mais aussi de la culture des armes à feu* », a déploré le coach de Team USA, l'équipe masculine de basket, opposée à la Serbie (à 17h15 aujourd'hui) pour son entrée dans le tournoi olympique à Villeneuve-d'Ascq (Nord). Songer au tireur armé d'un fusil semi-automatique AR-15 âgé de 20 ans est pour lui « *démoralisant* » et « *effrayant* ».

Si l'Amérique n'était pas décimée par une épidémie de crimes par armes à feu, Steve Kerr parlerait plus souvent le langage du basket. La passion d'une vie. Trente années à enfler les paniers à l'université d'Arizona puis dans six franchises de la NBA, avec cinq titres de champion à la clé. Dix autres à faire des Warriors de Golden State l'équipe la plus dominante de la dernière décennie (quatre bagues de 2015 à 2022). Mais l'Amérique étant ce qu'elle est, ses prises de parole suivent aussi la chronologie macabre des tueries de masse à travers le pays.

En mai 2022, l'équipe californienne préparait un match au Texas quand un assassin de 18 ans a ôté la vie à 21 innocents dans une école primaire de l'État, à Uvalde. Les mots déchirants qu'il a prononcés ce jour-là sont restés dans bien des mémoires. « *Je suis tellement fatigué de me tenir là à offrir mes condoléances aux familles dévastées, a-t-il commencé, des larmes plein les yeux. Je suis épuisé des minutes de silence. Quand allons-nous faire quelque chose ?* » Infatigable opposant au lobby des armes à feu, la puissante NRA, il a accusé ceux qu'il juge coupables : « *Cinquante sénateurs [républicains] qui retiennent en otage les 90 % de la population, de tous bords, qui réclament une nouvelle réglementation.* »



Steve Kerr et Kevin Durant lors d'un match NBA entre Phoenix et Golden State, en novembre 2023.

Steve Kerr, 58 ans, est une figure du sport américain. Alors, quand il a invité chacun à penser « *à ses enfants, ses petits-enfants, son père et sa mère, ses sœurs et ses frères* » et à se mettre à la place des familles endeuillées en se demandant « *Comment me sentirais-je si cela venait de m'arriver ?* », ceux qui le connaissent se sont souvenus à quel point il était concerné. Car à cette question, l'ancienne gâchette à trois points connaît trop bien la réponse.

Un père assassiné par des fanatiques du djihad en 1984

Dans la nuit du 18 janvier 1984, un appel téléphonique d'un ami de son père l'avait réveillé dans sa résidence étudiante. Deux coups de feu tirés dans le dos par des fanatiques du djihad islamique avaient atteint mortellement Malcolm Kerr, en route pour son bureau de président de l'université américaine de Beyrouth (Liban). « *Comme*

toutes les personnes à qui rien de tragique n'arrive, nous pensions qu'aucun drame ne nous toucherait jamais », a-t-il raconté dans le podcast de David Axelrod, ancien conseiller de Barack Obama.

Sa renommée pour les années passées chez les Chicago Bulls de Michael Jordan (1993-1998) a offert une tribune médiatique à Steve Kerr. « *On me pose des questions, pourquoi ne devrais-je pas y répondre ?* » L'état de son pays lui a donné de nombreuses occasions de partager ses convictions. L'élection à la présidence de Donald Trump également. Invités à la Maison-Blanche après leurs titres de champions en 2017 et 2018, comme c'est la tradition, ses Warriors ont décliné. Le leader de l'équipe, Stephen Curry, avait battu froid au dirigeant républicain, coupable à ses yeux d'attaques répétées contre les sportifs qui s'agenouillent pendant l'hymne américain en protestation contre les violences



En NBA, nous dirigeons des hommes dont la plupart sont africains-américains, et nous voyons, entendons et partageons leur sentiment de colère

Steve Kerr

raciales. Steve Kerr a soutenu sans réserve. En 2016, les Warriors au complet avaient rendu visite à Barack Obama, un grand fan des Bulls, dans le Bureau ovale.

Comité de lutte contre l'injustice raciale

Sur le réseau social X, Steve Kerr n'a rien publié depuis le 18 novembre 2021, mais sa photo de profil vaut bien des mots : deux maillots floqués du prénom et du nom de George Floyd – cet Américain noir asphyxié après avoir été maintenu sous le genou d'un policier blanc à Minneapolis en 2020 – et des chiffres 8 et 46, soit la durée de son ignoble agonie sur le bitume. Peu après, l'actuel entraîneur de Team USA s'est rendu auprès de jeunes activistes du mouvement Black Organizing Project, à Oakland, pour écouter et échanger. « *Il se battra toujours pour ce qui est juste* », a constaté l'ancien Warrior Damion Lee. Dans une Amérique tellement divisée, ce père de trois enfants n'a pas eu peur d'applaudir la condamnation à vingt et un ans de prison du meurtrier en uniforme.

Avec son ami Gregg Popovich, l'entraîneur de Victor Wembanyama chez les Spurs de San Antonio et le précédent sélectionneur américain, Steve Kerr a contribué à la création d'un comité de lutte contre l'injustice raciale. « *En NBA, nous dirigeons des groupes d'hommes dont la plupart sont africains-américains, et nous voyons, entendons et partageons leur sentiment de dégoût, de frustration, d'impuissance et de colère* », avaient-ils expliqué quelques jours après le meurtre de George Floyd. Ils avaient réuni tous leurs collègues afin de trouver des moyens d'agir dans les villes où sont implantées les trente franchises NBA. « *Nous avons le pouvoir d'influer sur le changement, et nous allons l'utiliser* », avaient-ils encore assuré. À leurs yeux, qui en ont vu tellement, « *les voix et les actions comptent* ».

Avant les Jeux olympiques, Steve Kerr s'est dit « *fier* » de travailler avec Stephen Curry ou LeBron James, des sportifs engagés et des citoyens « *indignés* » qui ont « *fait connaître leurs pensées* ». Des ambassadeurs dignes de rendre sa grandeur à l'Amérique. ■

À contre-courant

TRIATHLON

Emma Lombardi performe jeune dans un sport à maturité tardive. Bien que numéro 1 mondiale, elle avance dans l'ombre de Cassandra Beaugrand. Mais la Seine pourrait l'aider...

L'HEURE DE PLONGER dans la Seine approche à grands flots (mardi pour les hommes, mercredi pour les femmes), et la lecture du classement mondial de triathlon féminin a de quoi dessiner des sourires sur les visages français. La locomotive Cassandra Beaugrand occupe le troisième rang. Au premier campe la benjamine des équipes de France, Emma Lombardi. À 22 ans, la native de Chambéry (Savoie) est performante depuis deux ans, dans un sport où la maturité survient souvent à l'approche de la trentaine. Elle n'a été éjectée qu'une fois du top 10 d'un World Series lors de ces trois dernières saisons, un cas unique. Depuis 2022, elle évolue au sein du relais mixte tricolore, qu'elle devrait disputer à Paris avec une autre chance de chanter *La Marseillaise*.

Sa coéquipière de 27 ans reste favorite en individuel, du haut de ses succès aux deux dernières compétitions d'avant les Jeux et de sa double expérience olympique, récompensée par le bronze en relais mixte à Tokyo (2021). Mais le nom de Lombardi est sur toutes les lèvres, même s'il n'est que chuchoté par l'encadrement tricolore, afin de la préserver. Lors du Test Event d'août 2023, sur le parcours des JQ, elle avait terminé quatrième, à vingt secondes de la Britannique Beth Potter et quatorze secondes de Cassandra Beaugrand. « *J'ai pu prendre mes marques, se réjouit-elle, voir où me positionner sur le ponton, me familiariser avec les pavés des Champs-Élysées.* »

Elle excelle en natation

Depuis, elle n'a fait que progresser, rendant plus excitants ces Jeux à la maison, ce « *rêve devenu réalité* ». Et l'agitation de la Seine a rehaussé sa cote, comme celle de ses compatriotes. Dans la pure tradition française, Lombardi excelle en natation. Elle pourrait gratter de précieuses secondes en remontant un courant de deux à trois fois plus puissant qu'habituellement en été.

Nageuse depuis l'âge de 5 ans, inscrite en sport-études, la titulaire d'un bac scientifique a participé aux championnats de France Elite, sur 800 et 1500 mètres nage libre, de ses 17 à ses 20 ans. « *Je n'avais pas d'ambitions mondiales, alors qu'en triathlon le peu de courses auxquelles je participais depuis mes 15 ans me faisait comprendre que je pourrais réussir et m'amuser* », expose-t-elle. Son frère Baptiste, compagnon d'entraînement, déroule ses atouts : « *Emma est très complète, court bien et roule vite, ce qui lui permet de s'adapter à tous les scénarios de course.* »

Elle a toujours été ultra-déterminée et imperturbable, résiliente si une épreuve se passe mal. » Le portrait-robot d'une championne? S.CO.

Emma Lombardi lors du Test Event de relais mixte à Paris en août 2023.

Du rugby à la politique, Pierre Rabadan s'est pris aux Jeux

L'ancien troisième ligne du Stade français est le « Monsieur JOP » de la Ville de Paris. Sa carrière continue de l'inspirer.

RECONVERSION

STÉPHANE COLINEAU

SUR UN TERRAIN DE RUGBY, Pierre Rabadan n'y allait pas par quatre chemins. Quand un obstacle se présentait, ce combattant phénoménal accélérât dans sa direction. En politique, son nouveau champ de bataille, il ne se dérobe pas davantage. Des attaques subies depuis quatre ans qu'il est le « Monsieur Jeux olympiques et paralympiques (JOP) » d'Anne Hidalgo, l'élu parisien fait des fiches. Qu'il consulte pour se remémorer les polémiques surmontées. « *Le pire, ça a été les punaises de lit* », expose-t-il incrédule depuis son bureau de l'Hôtel de Ville décoré avec ses souvenirs de joueur. Il rembobine.

Un jour, un journaliste lui demande : « *Peut-on vous voir accueillir le monde avec une ville envahie par les punaises de lit ?* » Lui n'en avait jamais entendu parler. Il s'étonne. Les services lui remontent deux cas, circonscrits. « *On apprend que c'est l'Azerbaïdjan, soutenue par la Russie, qui est derrière. Je me suis dit "OK"...* » Pierre Rabadan est resté calme. Sage, lorsqu'on dirige 2600 agents du service des sports, l'office de tourisme, et qu'on est donc chargé de la Seine et des JOP – fonction la plus chronophage avec visites des sites, rencontres des délégations étrangères, animations. Il dort six heures par nuit, mais « *beaucoup mieux qu'il y a six mois* », quand les infrastructures restaient à livrer.

Pendant un an, 80 personnes se réunissaient chaque semaine « *pour étudier la faisabilité de la cérémonie* ». Alors il a eu du mal à avaler les reproches sur l'inconséquence supposée des décisions prises « *sur un coin de table* ». Il plaque à tour de bras le criminologue Alain Bauer



Le Conseil de Paris, ça peut être le cirque

Pierre Rabadan

« *qui a parlé de suicide* » sécuritaire. Et Guy Drut « *qui ne voulait ni de la Seine ni du surf à Tahiti...* » Tahiti : une fiche bien noircie par le voyage polémique d'Anne Hidalgo, entre visite officielle et vacances privées. Il l'a évidemment défendue. « *La théâtralisation* » de la politique le choque. « *Le Conseil de Paris, ça peut être le cirque*, constate-t-il. J'ai vu des élus d'une violence verbale et comportementale maximale venir me parler cinq minutes après comme des copains. Ça fait beaucoup de mal à la politique. »

À 44 ans, l'élus a pourtant le cuir tanné. Porter le maillot du Stade français sans trêve de 1998 à 2015 a eu un prix. « *Le sport de haut niveau est violent, souffle Pierre Rabadan. Le plus dur, c'est quand 40 rugbyemen vivent ensemble, et que seuls 15 jouent.* » Son ami et coéquipier Raphaël Poulain s'y est perdu. Alcool, dépression. « *On a vécu ensemble*, reprend-il. Son livre m'a fasciné : j'avais vécu les mêmes choses au même moment, mais je ne les ai pas du tout ressenties comme lui. Une leçon. » L'ailier Christophe Dominici, tragiquement disparu en 2020, était un autre intime : « *Il a eu une grande influence sur moi. Il vivait à 200 à l'heure et était excessif. Pas comme moi. Mais on s'enrichit des gens différents.* »

Pierre Rabadan s'est toujours montré solide. « *Quand tu ne le connais pas, il est un peu ténébreux, réfléchit beaucoup, ne rigole pas facilement*, observe Éric Lemaire, cadre dirigeant d'AXA, partenaire du Stade français de 2005 à 2016. *Quand il parle, tu l'écoutes. Et il y a sa voix, assez particulière. Ce garçon dégage quelque chose.* » Un temps en couple avec la James Bond girl Caterina Murino, il a fondé une famille avec la journaliste Laurie Delhostal, mère de leur fillette de 8 ans, Anna-Rose.

Cinq fois champion de France avec le Stade français, il reste un symbole de



Pierre Rabadan à l'Hôtel de Ville, le 26 juin 2024.

ALBERT FACELLIVDIVERGENCE

fidélité à un club et une ville. « *J'y ai vécu partout, j'y ai déménagé 15 fois.* » Il s'y est formé au journalisme et à l'entreprise. A bénéficié de l'entregent de ce sport prisé par les élites, et de ce club rendu flamboyant par son ancien président Max Guazzini. Pour son dernier match en 2015, le troisième ligne avait couché 500 noms sur sa liste d'invités. Anne Hidalgo s'était excusée. Mais elle lui a proposé un poste dans son cabinet, en partie pour la candidature aux JOP. Cœur à gauche, l'ancien benévole aux Restos du cœur a accepté, avant de devenir élu en 2020.

Trajectoire improbable pour ce fils de garagiste d'Aix-en-Provence, petit-fils d'un des conducteurs de la navette vers Marseille. « *Quand j'ai rejoint Paris et le Stade français après mon bac, je voulais représenter mes copains de rugby d'Aix*, indique-t-il. *Je n'aime pas faire les choses seul, pour moi. Le collectif me fait avancer, sans doute parce qu'il a meublé des carences personnelles, un schéma familial compliqué. Je m'y suis beaucoup investi, mais il faut trouver des équilibres.* »

Pour Éric Lemaire, « *il aurait dû jouer davantage en équipe de France* ». Deux sélections avec de telles qualités, c'est peu. « *J'ai surjoué le côté collectif, je suis tombé dans l'excès*, convient Pierre Rabadan. *Quand j'ai été pris avec les Bleus, j'aurais dû me concentrer sur mon intérêt personnel.* » Une nécessité pour survivre en politique. « *Il devrait avoir plus d'ego dans un monde qui est guidé par cela* », acquiesce Laurie Delhostal. L'issue des législatives lui a pourtant « *donné envie de continuer* ». Le début des Jeux olympiques aussi? ■

UN ÉVÉNEMENT
LA TRIBUNE
PARTAGEONS L'ÉCONOMIE

SPACE
FORUM

MARDI 10 SEPTEMBRE 2024
Cité de l'Espace de Toulouse

À PARTIR DE 9h00

INSCRIPTION ET INFORMATIONS

#LTSF2024

PARTENAIRES OFFICIELS

LUCIE CASTETS, CANDIDATE AU POSTE DE PREMIÈRE MINISTRE

« Je ferai des compromis sauf avec le RN »

La haute fonctionnaire choisie par le Nouveau Front populaire promet 150 milliards d'euros de prélèvements supplémentaires pour financer son programme et réduire le déficit public.

GAUCHE

PROPOS RECUEILLIS PAR
NICOLAS PRISSETTE

Emmanuel Macron considère que vous n'avez pas la capacité de gouverner, faute de majorité suffisamment solide. Vous répondez que si. C'est un dialogue de sourds. Comment en sortir ?

Le président de la République doit mettre un terme à la paralysie inédite que nous vivons. Il doit prendre au sérieux le résultat des élections législatives et mettre au gouvernement la formation politique qui est arrivée en tête, le Nouveau Front populaire. Nous faisons l'hypothèse qu'il respectera la logique des institutions de la République.

S'il ne vous a toujours pas nommée après les JO, que ferez-vous ?

Il est souhaitable que le gouvernement soit nommé au plus tôt. D'ici là, nous sommes au travail, nous préparons la mise en œuvre de notre programme.

Dans votre scénario, vous forgeriez des majorités au cas par cas. Mais ni les droites ni le centre n'entendent travailler avec LFI...

Nous irons chercher des compromis avec les autres groupes, à l'exception du Rassemblement national. Avec eux, jamais. Néanmoins, je ne serai pas responsable de leurs votes. S'ils veulent abroger la réforme des retraites ou améliorer les services publics, je ne peux pas les en empêcher. Mais je note que le RN n'a jamais proposé de texte allant dans le sens de la justice sociale ou de l'égalité. Quant au NFP, il ne votera jamais de texte venant du RN.

La gauche rejettera-t-elle toute proposition venant du bloc central ?

Je veux redonner sa légitimité au travail parlementaire. Les propositions de lois d'autres groupes et les bonnes volontés seront bienvenues si elles sont conformes à ce que porte le NFP. Dans ce cadre, je ferai des compromis et je discuterai des amendements.

Sur le vote du budget de l'État, est-il possible d'éviter un 49.3, une censure et donc votre chute ?

J'appelle de mes vœux un changement de méthode. Les deux chambres du Parlement ont été brutalisées par le gouvernement lors



Chez elle, à Paris, le 24 juillet, au lendemain l'annonce de sa candidature par le NFP.

“

« Je suis une femme de gauche, avec des convictions féministes et écologistes. Mais je n'appartiens à aucun courant »

des précédentes législatures. J'essaierai d'éviter le 49.3 sur le budget mais je ne peux pas promettre de ne pas l'utiliser. Ensuite, pour qu'une censure soit votée, il faudrait qu'elle ait une majorité.

La France est sous le coup d'une procédure de la Commission européenne pour déficit excessif, un plan de redressement est attendu le 20 septembre. Que feriez-vous ?

Cette procédure sanctionne la gestion irresponsable du gouvernement sortant. On a coutume de dire que la gauche rase gratis et que la droite est rigoureuse. Mais je constate que la majorité précédente a réduit les recettes annuelles de 40 à 50 milliards d'euros depuis 2017 et que des dépenses importantes ont été engagées sans condition de résultat. La Commission européenne demande qu'on rétablisse les comptes, elle ne dit pas comment. Nous irons chercher des recettes fiscales et sociales à hauteur de 150 milliards d'euros à l'horizon 2027, afin de financer notre programme et de réduire le déficit, sachant que le NFP n'a pas pour objectif premier de respecter le pacte de stabilité et de croissance [PSC]. Celui-ci a été

mal renégocié. La France proposera une nouvelle discussion.

Vous augmenteriez les impôts...

Nous voulons une grande réforme fiscale. La progressivité de l'impôt sur le revenu sera renforcée, il passera à 14 tranches, c'est davantage de justice. Pour une grande partie des ménages, cela correspondra à une baisse d'impôts. Il faut aussi que les expatriés fiscaux payent leurs impôts au fisc français, comme le font les Américains expatriés vis-à-vis du fisc des États-Unis. J'y vois une question de souveraineté. S'agissant des milliardaires, le débat est mondial : le G20 en discute ce week-end. La France doit être un moteur. Par ailleurs, nous élargirons la taxation du patrimoine et recréerons un ISF. Il n'est pas juste que les revenus du capital soient moins taxés que ceux du travail. S'agissant des entreprises, il faut commencer par arrêter les dispositifs les plus coûteux, par exemple les baisses de cotisations, qui sont surdimensionnées. Même le CAE, un organisme rattaché à Matignon, le dit.

Vous êtes engagée en faveur des services publics. Quelle serait votre priorité ?

Je veux faire comprendre une idée majeure : ce que nous n'investissons pas aujourd'hui dans l'éducation ou la santé va nous coûter beaucoup plus cher demain. Cette année, 3200 postes sont non pourvus dans l'enseignement primaire et secondaire, comme l'an dernier. Des enfants seront donc sans enseignant. C'est dramatique. Cela met en danger les qualifications futures, donc la qualité des emplois et de toute l'économie. Il faut d'urgence rendre les métiers de l'éducation plus attractifs en les revalorisant. En 1980, un enseignant gagnait en moyenne 2,3 fois le smic. Aujourd'hui, c'est 1,2 fois le smic. Même logique en matière de santé. Il est temps d'en finir avec les déserts médicaux. Moins de soins et de prévention aujourd'hui, c'est davantage de pathologies demain, et cela sera plus onéreux pour le pays.

Si vous étiez nommée à Matignon.

Qui dresserait la liste des ministres ?

Jean-Luc Mélenchon avec Olivier Faure, Marine Tondelier et Fabien Roussel ?

C'est le Premier ministre qui compose le gouvernement. Cette composition tiendra compte de toutes les sensibilités du NFP. Le paysage gouvernemental doit être à l'image de nos ambitions. Il faut réfléchir à la taille des ministères et à leurs missions en fonction du programme.

Vous n'avez pas condamné les propos du député LFI Thomas Portes sur les athlètes israéliens. Ce n'est pas antisémite ? Ils ne sont pas les bienvenus en France ?

Ses propos sont maladroits mais je ne veux pas passer mon temps à commenter les choses. Je suis alignée avec les positions du NFP, dont j'embrasse tout l'équilibre. Je qualifie sans ambiguïté les attaques du 7 octobre de terrorisme, je veux la libération des otages, un cessez-le-feu et la fin des massacres à Gaza. Aux Jeux olympiques, il faut s'assurer de la sécurité des athlètes israéliens, il n'est pas question de les mettre en danger.

Comment définissez-vous votre personnalité politique ?

Je suis une femme de gauche, avec de fortes convictions féministes et écologistes. Mais je n'appartiens à aucun courant. Je suis au barycentre du Nouveau Front populaire.

Qu'est-ce qui vous a poussé à accepter ?

L'union de la gauche me réjouit, elle a remobilisé les électeurs. J'ai compris qu'il n'y avait pas d'accord sur un nom pour Matignon. J'ai accepté la proposition en responsabilité. ■

Quand Macron rassure des PDG étrangers

Jeudi, devant des chefs d'entreprises du monde entier, le président s'est porté garant du maintien de sa politique d'attractivité, malgré sa défaite aux législatives.

EXÉCUTIF

IL LES A REÇUS À DÉJEUNER jeudi pendant deux heures. Une grande table dressée en carré, afin qu'ils puissent tous s'entendre et discuter. À la veille de la cérémonie d'ouverture des JO, Emmanuel Macron a offert un menu de la mer à une quarantaine de dirigeants de multinationales étrangères venus célébrer l'olympisme, ainsi qu'aux sponsors français de Paris 2024, mis à l'honneur. Un rendez-vous prévu de longue date, sans micros ni caméras. La liste des invités était digne des grands sommets économiques mondiaux. À l'Élysée, Elon

Musk a croisé Bernard Arnault et les dirigeants de Coca-Cola, Samsung, Carrefour, Toyota, Accor, Airbnb...

Il ne s'agissait pas seulement de parler de sport. D'après un témoin, le président a tenu, dans son propos liminaire, à expliquer aux convives la situation politique du pays, toujours sans gouvernement de plein exercice ni majorité. Emmanuel Macron a rappelé ce qu'il avait dit aux Français deux jours plus tôt à la télévision : la balle est dans le camp des partis, il attend qu'ils s'entendent pour constituer une majorité solide.

Sur le fond, anticipant les inquiétudes, « il a promis en substance que la politique d'attractivité ne serait pas négociable », indique-t-on à l'Élysée. Il

Le chef de l'État a tenu à expliquer aux convives la situation politique du pays, toujours sans gouvernement de plein exercice ni majorité

s'est porté garant du maintien des efforts en faveur de l'investissement des entreprises étrangères, des créations d'emploi, de la compétitivité et de la souveraineté, malgré l'incertitude qui pèse sur la constitution du prochain gouvernement et sur ses orientations. Emmanuel Macron a vanté les acquis de la politique menée depuis 2017 en matière de simplification, de fiscalité, d'accompagnement des projets...

De quoi préserver les relations entretenues depuis sept ans ? Dans l'entourage du chef de l'État, on souligne la répétition des efforts : la création du sommet annuel Choose France en 2017, le dernier déplacement présidentiel à Davos, les entretiens menés avec les

entreprises américaines lors des commémorations du D-Day...

En anglais et sans traduction, les participants et le président ont ensuite échangé sur de nombreux sujets. Un débat s'est noué en présence des patrons de X, de TikTok et de YouTube sur l'influence des réseaux sociaux dans la montée des extrêmes. Une autre discussion a porté sur l'IA, la France devant accueillir en février un sommet consacré aux opportunités ouvertes par cette technologie. De leur côté, les dirigeants d'entreprises indiennes ont sollicité l'appui de Paris pour que leur pays obtienne les Jeux en 2036. Mais la concurrence s'annonce rude. Ils ne seront sans doute pas les seuls à formuler cette demande. **N.P.**



SÉBASTIEN SORIANO/ICAROPHOTO

Le haut fonctionnaire est chargé des questions de sécurité auprès de Valérie Pécresse. Ici, en 2021.

FRÉDÉRIC PÉCHENARD,
EX-DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA POLICE NATIONALE

« Cela ressemble à un acte de l'ultragauche »

Aujourd'hui vice-président LR de la Région Île-de-France, l'ancien grand flic revient sur le sabotage subi par la SNCF et les menaces qui pèsent sur les Jeux.

SÉCURITÉ

PROPOS RECUEILLIS PAR **JULES PECNARD**

L'ATTAQUE D'AMPLEUR perpétrée contre notre réseau ferré dans la nuit de jeudi à vendredi, et dans quatre départements de façon simultanée, a temporairement paralysé une partie du pays le jour de la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques à Paris. La résilience de la SNCF a permis au trafic de reprendre progressivement mais rapidement : hier, sept TGV sur dix circulaient sur les axes Nord, Bretagne et Sud-Ouest. Directeur général de la Police nationale de 2007 à 2012, Frédéric Péchenard a eu à gérer l'affaire de Tarnac, fin 2008, à la suite du sabotage de plusieurs caténaires. À l'époque, comme c'est le cas aujourd'hui, la gauche radicale avait été pointée du doigt.

Le sabotage subi par le réseau SNCF a entraîné de fortes perturbations à un moment crucial pour la sécurité de la France. N'est-ce pas alarmant ?
C'est très difficile de sécuriser la totalité d'un réseau ferroviaire. Il est plus aisé de le faire pour l'aviation commerciale. Les trains sont vulnérables en gare, mais aussi sur nos dizaines de milliers de kilomètres de rails. J'en tire deux conclusions. La première est que les responsables ont bénéficié d'une complicité intérieure, car il y a eu plusieurs attaques et de manière simultanée. Même si une des quatre a échoué, cela nécessite d'être bien renseigné. La seconde est qu'on a affaire à des gens déterminés, bien que la finalité de leur sabotage paraisse curieuse. On peut penser, au vu de la sécurisation massive de la cérémonie d'ouverture des Jeux à Paris, qu'ils ont voulu s'attaquer à des endroits moins surveillés. Cet effet d'aubaine est d'ailleurs le risque pour les semaines à venir.

Comment peut-on prévenir ce genre d'attaque coordonnée ?
Il y a deux manières. La plus visible est la surveillance physique qui, encore une fois, a fonctionné pour une des quatre attaques préparées. La deuxième manière, plus efficace, c'est le renseignement. Le travail de nos services consiste à s'introduire au sein de groupes suspects puis procéder à des interpellations avant le passage à l'acte. La surveillance des milieux islamistes, d'ultragauche, mais aussi d'une puissance étrangère comme la Russie, relève de la responsabilité de la DGSI. Si vous avez tous ces fers au feu, vous vous en sortez. On l'a vu

avec le nombre important d'actes déjoués ces dernières années.

Cela ressemble tout de même à un cauchemar pour nos forces de l'ordre...
C'est un vrai sujet, d'autant plus qu'on est en période de vacances et de chassés-croisés. Durant la préparation des JO, beaucoup se sont demandé : si tout notre dispositif de sécurité est à Paris, qui va protéger le reste de la France ? Pour y répondre, c'est assez simple, on a fait supprimer quasiment tous les congés de nos policiers. Plus de 95 % d'entre eux sont mobilisés, y compris dans le reste du pays. Après, le cauchemar numéro un, c'était la cérémonie d'ouverture. Tous les politiques étaient présents, les athlètes aussi, avec un énorme public sur place et un milliard de téléspectateurs. Tout incident aurait eu un retentissement extrême. Maintenant, il nous reste quinze jours d'épreuves. On a tous en mémoire l'attentat terroriste de Munich, aux Jeux de 1972, où une dizaine d'athlètes israéliens ont été assassinés. Il ne faut pas baisser la garde.

“
Le terreau est fertile, influencé de manière dangereuse par Jean-Luc Mélenchon et ses amis de La France insoumise

D'expérience, est-ce que le mode opératoire de ce sabotage vous en rappelle un en particulier ?
Déjà, qualifions cet acte de terroriste, pour simplifier les choses. Cela reste la principale menace qui pèse sur les Jeux. Ce terrorisme peut être islamiste, d'ultragauche, voire d'État. L'enquête le déterminera, mais il n'est jamais exclu que ce soit combiné. On l'a vu dans notre histoire avec la Fraction armée rouge, alliée aux Palestiniens pour détourner des avions, ou encore Action directe agissant en sous-main pour les Iraniens. C'est toujours difficile de savoir qui est derrière, et ce n'est pas parce qu'on arrête les exécutants qu'on identifie les commanditaires. En l'espèce, cela ressemble plutôt à un acte de l'ultragauche, de plus en plus violente. On le

voit autour des mégabassines ou avec l'intervention du black bloc dans nos manifestations. Cela ressemble à l'émergence d'une nouvelle organisation de type Action directe. Le terreau est fertile, influencé de manière dangereuse, selon moi, par Jean-Luc Mélenchon et ses amis de La France insoumise, qui cherchent en permanence le chaos et l'affrontement. À côté de ce mouvement politique qui met de l'huile sur le feu, nous avons des militants qui n'ont pas peur de commettre des actes de sabotage et qui sont à deux doigts de basculer dans le terrorisme.

La cérémonie s'est-elle bien déroulée d'après vous ?
Oui, incontestablement. On peut discuter des problèmes de circulation et des mesures très restrictives, mais en matière de sécurité tout s'est parfaitement bien passé. La préfecture de police et le ministère de l'Intérieur ont fait un travail remarquable. D'abord par le nombre de policiers déployés, qui a permis une saturation de l'espace. Au moindre souci, la réponse gendarmique et policière aurait été très rapide. Ensuite, tout a été fait en amont. Le service national des enquêtes administratives de sécurité (SNEAS) a pu cribler pas loin d'un million de personnes, ce qui a permis d'en empêcher quelques milliers, à risque, d'être invités. Le barriérage, aussi, a obligé les gens à passer par des sas pour être fouillés. C'est pénible pour les Parisiens, mais on n'avait pas d'autre choix. Dernière raison du bon déroulement : le travail de la Région Île-de-France sur les transports. Il faut rendre hommage à Valérie Pécresse, qui a été la première à dire qu'on ne pourrait pas transporter un million de personnes. Il y aurait eu un risque de bousculades. On a obtenu une jauge à 400 000, ce qui a permis à Île-de-France Mobilités de gérer les choses convenablement.

Quels sont les principaux risques désormais ?
Pour l'instant, ce sont les Jeux. Ce que cherchent avant tout les terroristes, c'est la répercussion d'actions spectaculaires. Le risque plus global lié au terrorisme, quelle qu'en soit l'origine, va durer encore des mois, voire des années. L'attaque du Hamas en Israël, le 7 octobre, l'a fait monter d'un cran. Il y a aussi un risque lié au terrorisme d'État : n'oublions pas qu'on participe à une coalition contre la Russie. Il serait étonnant que Moscou, grâce au savoir-faire du FSB ou du GRU, ne tente rien contre nous. Ils le font déjà, de façon agressive, par le biais de leurs hackers informatiques. ■

Zapper C8 : les coulisses d'une décision

L'Arcom ne renouvellera pas l'autorisation de la chaîne du groupe Bolloré. Un séisme dans le PAF.

MÉDIAS

RÉMI JACOB

« **DEPUIS QUELQUE TEMPS**, on sentait le vent du boulet », glisse une figure de C8. Quelques jours avant l'annonce choc de l'Arcom, Cyril Hanouna envoie même un SMS aux chroniqueurs de *Touche pas à mon poste (TPMP)*, histoire de les préparer psychologiquement au séisme qui se profile. « *Il disait que quand bien même l'Arcom sucrait la fréquence de la chaîne, TPMP se poursuivrait* », confie un membre de l'équipe. Mercredi, le couperet est tombé : C8 ne sera plus autorisée à émettre sur la TNT à partir du 28 février 2025. Ce non-renouvellement de fréquence concerne également NRJ 12, la faible audience et le peu de programmes frais de la chaîne ayant joué en sa défaveur.

Du côté des dirigeants de Canal+ – maison mère de C8 –, l'électrochoc a eu lieu le 8 juillet, lors de leur audition à l'Arcom. Au sommet de la tour Mirabeau, dans l'immense salle qui surplombe la Seine, ils comprennent immédiatement que cela ne va pas être un long fleuve tranquille, tant les membres du collège sont remontés. Et pour cause : en huit ans, le montant des amendes infligées à la chaîne s'élève à... 7,6 millions d'euros. La faute aux innombrables dérapages de Cyril Hanouna dans son talk-show. Les boss de Canal+ ont beau promettre d'être davantage vigilants à l'avenir, notamment grâce à la mise en place d'un léger différé, le lien de confiance semble rompu. « *Pourquoi doit-on croire que tout ce que vous auriez pu faire depuis toutes ces années, et que vous n'avez pas fait, vous le ferez ?* » lance le conseiller Benoît Loutrel. Comme l'explique en off un ancien salarié de l'Arcom, « *l'image de l'institution était en jeu* ». « *Pendant toutes ces années, le grand public a eu le sentiment que le régulateur se faisait marcher sur les pieds*, confie-t-il. *La chaîne C8 n'a jamais pris les mesures nécessaires pour prévenir de nouveaux dérapages. C'était une histoire sans fin. Et que dire de ces parodies de chansons qu'interprétait à l'antenne Cyril Hanouna pour ridiculiser l'ancien président de l'Arcom Olivier Schrameck* ».

Reconduire C8 aurait décrédibilisé l'Arcom

Laurent Lafon, sénateur centriste

Pour le sénateur centriste Laurent Lafon, fin connaisseur de l'audiovisuel, l'Arcom a agi en responsabilité. « *Cette décision est parfaitement cohérente, souligne-t-il. Cela vient montrer que tout n'est pas autorisé sur la TNT. Prendre autant de sanctions puis reconduire C8 aurait décrédibilisé l'Arcom* ». D'autant que les fréquences sont un bien public et que « *personne n'en est propriétaire* », rappelle Jérémie Patrier-Leitus, député Horizons et membre de la commission d'enquête parlementaire qui a planché pendant plusieurs mois sur le renouvellement des autorisations de 15 chaînes TNT créées en 2005. À l'inverse, de nombreux politiques ont immédiatement crié au scandale et à la censure, notamment du côté de l'extrême droite. « *Pour le pouvoir, le pluralisme est insupportable* », a fustigé sur le réseau social X Marine Le Pen. Éric Ciotti s'empressant quant à lui de lancer une pétition contre la suppression de C8.

Un recours compliqué auprès du Conseil d'État
Contactés, ni la chaîne ni Cyril Hanouna n'ont souhaité faire de commentaires. Mais sitôt la décision rendue publique, le PDG du groupe Canal+, Maxime Saada, s'est fendu d'un mail interne dans lequel il s'est dit « *sous le choc et triste pour les 300 collaboratrices et collaborateurs qui œuvrent depuis près de vingt ans à faire de C8 la première chaîne de la TNT* ». Fin février, les téléspectateurs français découvriront à la place de C8 et de NRJ 12 deux nouvelles chaînes : OFTV et Réels TV, portées respectivement par *Ouest-France* et CMI France, propriété du milliardaire tchèque Daniel Kretinsky. Au grand dam du patron de *L'Express* Alain Weill, qui s'était lui aussi porté candidat. « *C'est injuste, on a le sentiment d'être laissé sur le bord de la route*, déplore-t-il. *C'était important pour un groupe de presse comme le nôtre d'avoir une chaîne de télévision* ». Sur le plan juridique, pour les dirigeants de C8 et de NRJ12, les recours auprès du Conseil d'État s'annoncent compliqués. Ils ne pourront être effectués qu'à la fin de l'année, une fois que l'Arcom aura formellement notifié aux « *recalés* » les motivations du rejet de leur candidature. Mais rien ne leur interdira ensuite de diffuser leur chaîne autrement que sur la TNT, par exemple sur les box des fournisseurs d'accès à Internet. « *C'est envisageable, mais le coût de grille devra dans ce cas être sérieusement revu à la baisse* », explique Philippe Bailly, fondateur du cabinet NPA Conseil. Quant à Cyril Hanouna, quel sera son avenir cathodique ? Rebondira-t-il en 2025 sur une autre chaîne du groupe Bolloré, comme Canal+, CStar ou même CNews, dont l'autorisation d'émettre devrait être reconduite ? « *Une chose est certaine, à la rentrée, il va être remonté comme un coucou*, prédit quelqu'un qui a travaillé de longues années avec lui. *Mais la vraie question est de savoir si Vincent Bolloré tient toujours autant à lui. Car ça restera quand même dans l'histoire de l'audiovisuel le premier animateur producteur à avoir coulé une chaîne*... » ■

Le plus dur reste à venir

Probable candidate démocrate, Kamala Harris, va devoir maintenir la dynamique née cette semaine. Et convaincre l'Amérique profonde qu'elle peut aussi la représenter.

ÉTATS-UNIS

ÉTIENNE DE METZ
CORRESPONDANT À NEW YORK

L'ARGENT RENTRE à nouveau dans les caisses. Les frondeurs d'un jour sont revenus dans le giron présidentiel. Barack et Michelle Obama, bien silencieux depuis qu'elle a annoncé son intention de briguer la magistrature suprême, sont enfin sortis du bois pour la soutenir. Depuis six jours, on ne parle que d'elle, et Kamala Harris vient probablement de passer la meilleure semaine de sa carrière politique. Dans les dix jours, la vice-présidente devrait être officiellement investie candidate par les hautes instances démocrates. Une belle revanche pour l'ex-sénatrice, que Joe Biden avait sciemment laissée de côté jusqu'à son entrée en campagne, à l'automne dernier.

Reste maintenant à accomplir le plus dur : entretenir la dynamique née il y a une semaine puis convaincre le pays qu'elle peut occuper la Maison-Blanche. « *La lune de miel va bientôt se terminer* », se réjouissait dès mardi le sondeur républicain Tony Fabrizio, dans une note confidentielle destinée à l'équipe de campagne de Trump.

La démocrate va en tout cas devoir descendre dans l'arène et se découvrir un peu plus. Il lui faudra aller chercher les électeurs, notamment ceux des fameux *swing states*, ces six États où 6 % de la population américaine va sans doute décider du sort de l'élection. Or, selon les derniers sondages, Harris, même si elle a un peu comblé l'écart qui la sépare de son adversaire, y est toujours devancée. C'est notamment vrai dans le Michigan et la Pennsylvanie, ces États de la Rust Belt, cette « ceinture de la rouille » qui s'étend dans le Nord-Est américain désindustrialisé et déclassé. Les cols bleus étaient sensibles aux racines ouvrières de « Scranton Joe », l'un des présidents les plus pro-syndicats des dernières décennies. Ils connaissent moins Kamala Harris, qui souffre d'une image de Californienne déconnectée, bourgeoise et libérale.

Une profession de foi mal connue
Dans ce contexte, le choix imminent du colistier sera crucial. La progressiste devra sélectionner son bras droit avec soin, afin d'opposer un binôme vigoureux face au ticket Trump-Vance, auto-proclamé porte-parole des oubliés de Washington. Le populaire Josh Shapiro, gouverneur de Pennsylvanie, et le sénateur de l'Arizona et ancien marine Mark Kelly, jugés modérés, figurent en haut de sa short list.



Il faudra aussi qu'elle affirme sa doctrine. On la sait décidée à marteler ses convictions au sujet des droits des femmes, à créer un contraste entre son passé de

Le choix imminent du colistier sera crucial

procureure et le passif criminel du populiste. La candidate se dit « *tournée vers l'avenir* », mais, mis à part sa relative jeunesse et son soutien à la loi contre l'inflation Reduction Act, plan de réformes écologiques et sociales phare des dernières décennies, sa profession de foi est encore mal connue du public. Pour l'instant, la bâtarde position de vice-présidente lui colle encore à la peau. Les Américains, toujours plus avides de décortiquer le profil des candidats plutôt que leurs idées, n'ont pas grand-chose à se mettre sous la dent. Pour les satisfaire, Kamala Harris va devoir fendre l'armure. ■

Les Indiens du Queens, ne succombent pas à la kamalamania

La vice-présidente, fille d'une émigrée du Tamil Nadu, peine à séduire cette communauté de plus en plus influente. Reportage dans le « Little India » de New York.



Le quartier de Jackson Heights, surnommé « Little India » par les New-Yorkais.

LIPi AIME RÊVER que les États-Unis auront une présidente en novembre. « *Kamala Harris est bien éduquée et elle se bat contre les injustices* », affirme la vendeuse de saris, bindi sur le front. Éclairée par un néon qui illumine crûment le sous-sol dans lequel sont suspendus ses tissus, la quadragénaire virevolte d'une allée à l'autre. Elle apprécie la probable future candidate démocrate. Pas davantage. Les origines indiennes de la vice-présidente ne semblent pas jouer en sa faveur. « *Elle connaît notre culture mais elle reste une Américaine* », tranche la commerçante.

À côté d'elle, son collègue Mohd Robi, lunettes rectangulaires et chemise lie-de-vin, replie en vitesse des robes de mariage. S'il se montre un peu plus enthousiaste au sujet de l'ancienne procureure de Californie, c'est parce qu'elle permet « *de mettre un terme à ce boys' club politique* » que représentait jusqu'alors la course à la Maison-Blanche. Mais il ne se montre pas non plus galvanisé. La Kamalamania qui a gagné les États-Unis ces derniers jours n'a pas encore atteint les Indiens de Jackson Heights.

“
Elle connaît notre culture mais elle reste une Américaine
Lipi, vendeuse

Dans ce quartier du Queens que les New-Yorkais surnomment « Little India », on bavarde en tamoul ou en hindi, on flâne entre les échoppes fumantes et les bijouteries. Quelques grands-pères, arrivés dans les années 1980, regardent passer les badauds. « *La population indienne s'est beaucoup développée aux États-Unis ces dernières décennies* », explique Karthick Ramakrishnan, fondateur du centre de recherche AAPI Data, qui mène des enquêtes sociologiques sur la communauté depuis 2008. Il y a vingt ans, elle comptait 1,6 million d'individus. Ils sont le triple aujourd'hui.

Historiquement, le cœur des Indiens bat plutôt à gauche : ils constituent l'un des groupes d'Américains-Asiatiques les plus progressistes. 68 % d'entre eux sont favorables au Parti démocrate « *pour ses positions plus souples sur la politique migratoire, sa défense de la sécurité sociale et de l'éducation* », explique Pawan Dhingra, spécialiste d'études sur les Américains d'origine asiatique à l'Amherst College. « *La diaspora indienne*

est également plus libérale sur les questions de l'avortement et de l'environnement », assure-t-il.

Pourtant, depuis quelques années, le soutien aux Bleus est moins fervent. Kamala Harris ne bénéficie d'aucun traitement de faveur : sa cote de popularité parmi les Indiens est passée de 62 % à 56 % entre 2022 et 2023, selon des données fournies par AAPI Data. « *Cela ne bénéficie pas pour autant à Donald Trump* », tempère Karthick Ramakrishnan. Les déçus du Parti démocrate ont plutôt rejoint la nébuleuse insaisissable des indépendants. « *Reste à savoir si la nomination de Harris à la tête du ticket les ramènera vers le parti* », ajoute le chercheur.

Une diaspora bien intégrée

Si l'on écoute Roop Sajani, ce ne sera pas le cas. Ce grand-père originaire de Bombay hausse les épaules à la mention de la candidate. « *Personne d'autre ne peut battre Trump* », assure-t-il. L'octogénaire est arrivé à New York il y a cinquante ans et a ouvert un premier commerce dans la foulée. « *Ce qui m'inquiète, c'est de voir nos frontières grandes ouvertes, s'agace-t-il. Même quand on les ferme, les illégaux arrivent à passer.* »

Quand on leur demande ce qu'ils pensent de Kamala Harris, ses clients sont dubitatifs. Au mieux, ils esquissent un timide sourire ; au pire, ils tapent son nom sur un moteur de recherche pour savoir de qui il s'agit. Née d'un père jamaïcain et d'une mère indienne, Kamala Harris oscille entre les

deux communautés sans qu'aucune ne la considère vraiment comme l'une des leurs.

S'ils ne représentent que 1,35 % de la population américaine, le poids des Indiens est de plus en plus important dans la société américaine. « *C'est l'un des groupes ethniques qui réussissent le mieux économiquement* », détaille Karthick Ramakrishnan. Certains, comme Sundar Pichai, directeur général de Google, sont devenus les têtes d'affiche de prestigieuses compagnies. « *C'est le signe que la communauté se développe et s'intègre de plus en plus au tissu national* », se félicite Pawan Dhingra. D'autres membres de la diaspora occupent une place de choix dans l'arène politique. Ils sont cinq à siéger au Congrès et deux furent candidats à la primaire républicaine cette année : Nikki Haley et Vivek Ramaswamy. Usha Vance, l'épouse de J.D. Vance, le colistier de Donald Trump, est également d'origine indienne. Il était d'ailleurs assez troublant de la voir saluer avec gourmandise une foule décidée à fermer les frontières, lors de la convention du parti conservateur la semaine dernière.

« *Un groupe ethnique est vraiment en plein essor aux États-Unis quand il commence à produire des xénophobes et des racistes de premier plan* », relevait le magazine *The Nation* en février. Quel que soit le camp qui remporte l'élection, les Indiens seront (très) partiellement représentés à la Maison-Blanche en novembre. Par une présidente ou par une « seconde dame ». E. D. M

L'enfant prodigue célébrée en pays tamoul

Si Kamala Harris n'a pas remis les pieds en Inde depuis plusieurs années, elle n'en demeure pas moins une fierté locale. Depuis le retrait de Joe Biden il y a une semaine, les quelque 400 habitants de Thulasendrapuram multiplient les prières pour celle qu'ils considèrent comme l'enfant du village. Des banderoles à la gloire de la vice-présidente ont aussi été déployées à l'entrée de la commune. C'est dans ce hameau du Tamil Nadu, dans le sud du pays, qu'est née sa mère, Shyamala Gopalan. Partie aux États-Unis où elle est devenue spécialiste dans la recherche sur le cancer du sein et militante des droits civiques, elle a tenu à maintenir le lien entre sa fille et son pays d'origine. Pendant une partie de sa jeunesse, la démocrate s'y est donc rendue chaque année. « *Cela fait partie de mon parcours et a incontestablement eu une grande influence sur ce que je fais aujourd'hui et sur ce que je suis* », confiait-elle à CNN, il y a quelques années. M.P.

ANTOINE MALO

LA TESTOSTÉRONE serait-elle devenue la meilleure ennemie de Donald Trump ? Depuis le retrait de Joe Biden, cette question doit tourner dans les cerveaux des stratèges républicains. Jusqu'à la semaine passée, le choix délibéré d'un Trump (sur)jouant les mâles alpha faisait encore sens : il soulignait l'état de faiblesse du président américain et, en contraste, mettait en lumière la vitalité de son prédécesseur. L'irruption de Kamala Harris sur la scène présidentielle a bouleversé cette donne. Désormais, c'est Trump qui, à 78 ans, occupe le rôle du « vieillard » de la campagne. Mais surtout, face à une adversaire féminine, il pourrait payer cher sa misogynie atavique. « *Son choix de recourir aux commentaires sexistes et humiliants pourrait effectivement pousser certaines électrices à rallier Kamala Harris* », estime Linda Robinson,

Un super-macho pour qui toute femme osant l'affronter est forcément hystérique

chercheuse associée au Council on Foreign Relations, à Washington. « *En toute logique, le parti devrait réorienter le discours pour éviter de se couper de l'électorat féminin*, enchaîne Nadia E. Brown, professeure à l'université de Georgetown, à Washington. *Cependant, il paraît peu probable que Donald Trump puisse faire autrement.* »

La question cruciale de l'IVG
Ces derniers jours, il n'a montré aucune inclinaison à un quelconque changement. Pis, lors d'un meeting en Caroline du Nord le 24 juillet, il s'est montré d'une rare brutalité à l'endroit de la vice-présidente. Lui qui la moquait déjà pour son rire a passé une heure à la qualifier de « *cinglée* » et de « *folle* ». Ce faisant, il s'est enfermé un peu plus dans son image de super-macho pour qui toute femme osant l'affronter est forcément hystérique. « *Ce que l'on va sans doute observer dans les prochains mois, c'est un Trump qui va poursuivre ses attaques misogynes et personnelles, mais des cadres du parti vont passer derrière pour modérer ses propos* », avance Nadia E. Brown. Pour Linda Robinson, le républicain serait piégé dans ce rôle qu'il s'est assigné : « *S'il orientait sa campagne sur des propositions de fond, cela ne correspondrait ni à son image ni au type de spectacle qui permet de galvaniser sa base.* »
Sauf que miser sur la fibre masculiniste et extrémiste de l'électorat américain peut être un mauvais calcul quand on sait que les femmes votent davantage que les hommes. En 2020, par exemple, elles avaient été 82,2 millions à se rendre aux urnes, contre 72,5 millions pour les hommes.
Certes, Trump a toujours entretenu une relation compliquée avec le sexe



Donald Trump aux côtés de Melania et Ivanka, lors de la Convention républicaine le 18 juillet. Jusq' alors, l'épouse et la fille du milliardaire étaient les grandes absentes de la campagne.

étendre l'interdiction à l'échelle fédérale, mais il est celui qui a nommé certains des juges ayant pris cette décision. A contrario, Kamala Harris, qui s'est beaucoup investie sur la question pendant sa vice-présidence, apparaît comme la garante du droit des femmes à disposer de leur corps. « *Beaucoup d'Américaines ne veulent pas voir leurs enfants et petites-filles disposer de moins de droits qu'elles et cela pourrait déterminer leur choix en novembre* », affirme Nadia E. Brown.

« Femme à chat »
S'il avait voulu rééquilibrer le positionnement du parti sur le sujet, Trump aurait dû se choisir un autre colistier, car J.D. Vance est parfaitement aligné sur les idées du patron. « *Il tient lui aussi des propos sexistes et dégradants à l'égard des femmes, sur leur rôle dans le marché du travail et le droit à l'avortement* », souligne Linda Robinson. Cette semaine a été exhumée une interview de 2021 où il dépeignait Kamala Harris, qui n'a pas eu d'enfants, « *à une femme à chat malheureuse sans enfants* » qui n'aurait pour but que de « *rendre le pays aussi malheureux* » qu'elle. Des propos qui ont scandalisé une partie du pays.
Trump ne pourra pas davantage compter sur les femmes de sa vie pour redorer son image. Si sa fille Lara est impliquée dans la campagne, Ivanka, elle, s'est retirée de la

Donald Trump les peurs du mâle

Avec Kamala Harris comme nouvelle adversaire, la question des relations du républicain avec le sexe opposé va encore plus se poser. Sa misogynie pourrait le couper de l'électorat féminin.

opposé, mais cela ne l'a empêché en 2016 ni d'être élu ni de battre une candidate, en l'occurrence Hillary Clinton. Celui qui se vantait d'« *attraper les femmes par la chatte* » avait alors convaincu 39 % des électrices américaines de voter pour lui. En 2020, elles furent même 44 % à le soutenir. « *L'électrice type de Trump est une femme blanche, plutôt âgée, n'ayant pas fait d'études supérieures et vivant dans des États très conservateurs, le plus souvent en zone périurbaine* », décrit Nadia E. Brown.
Si le socle de trumpistes convaincues est toujours là, les derniers sondages indiquent un vrai tassement des intentions de vote des femmes pour Trump, tandis que Kamala Harris aurait encore une marge de progression dans cette frange de la population. Or, l'élection de novembre promet maintenant d'être bien plus serrée que prévu. Pour l'emporter, Trump pourrait être contraint de chasser hors de ses terres ultra-conservatrices. « *Les électrices blanches*

conservatrices modérées et les électrices indépendantes seront l'une des clés de cette élection », prédit Linda Robinson.
Seront-elles seulement prêtes à glisser un bulletin Trump dans les urnes ? Deux raisons au moins pourraient les rebuter. Il y a d'abord la multiplication d'affaires à caractère sexuel qui visent l'ancien tycoon. Le dossier le plus emblématique est celui de Stormy Daniels, cette star du porno que Trump avait payé pour taire leur relation, pour lequel il a été condamné en juin. Le prononcé de la sentence, prévu le 18 septembre, pourrait être une piqûre de rappel pour les électrices.
Plus cruciale encore est la question de l'IVG. L'annulation en 2022 par la Cour suprême de l'amendement Roe vs Wade, qui accordait depuis 1973 le droit aux femmes d'avorter dans tout le pays, a eu l'effet d'une bombe pour beaucoup d'Américaines. Depuis, quatorze États ont pros crit l'IVG et six l'ont restreint. Donald Trump s'est bien gardé de dire s'il souhaitait

J.D. Vance tient lui aussi des propos sexistes et dégradants à l'égard des femmes
Linda Robinson, chercheuse

vie politique. Quant à Melania, elle est aux abonnés absentes. Invisible depuis des mois, l'ex-première dame est quand même venue à la Convention républicaine la semaine passée. Mais contrairement à la coutume qui veut que l'épouse du candidat s'adresse à la foule, l'ancienne top-modèle est passée telle une ombre devant le micro. Certains tabloïds américains expliquent que sa relation avec son mari ne serait plus que contractuelle. « *La place qu'elle occupe renvoie en tout cas au rôle que Trump assigne aux femmes autour de lui : elles ne sont que de simples personnages* », attaque Nadia E. Brown. Pas sûr que les électrices américaines se contentent, elles, de jouer ainsi les figurantes. ■



FRANÇOIS CLEMENCEAU
LE MONDE À L'ENDROIT
LA VICE-PRÉSIDENTE des États-Unis est « *à un battement de cœur du Bureau ovale* ». Cette expression d'Adlai Stevenson, ambassadeur de John Kennedy aux Nations unies, mais surtout petit-fils de l'ancien vice-président de Grover Cleveland, n'a jamais quitté les livres d'histoire. Elle était même le titre d'une exposition organisée l'an dernier par la Fondation Gerald R. Ford, ancien vice-président et successeur non élu de Richard Nixon. Cela signifie que le numéro deux n'a qu'une double fonction : aider son colistier à gagner la présidentielle avec toute sa complémentarité et, si la victoire est acquise, le remplacer en cas de démission, d'assassinat ou d'opération chirurgicale

Du battement de cœur au battement d'ailes

avec anesthésie générale. Autrement dit, un énorme investissement pour gagner puis quatre ou huit années dans l'ombre. Sans autres perspectives que de suppléer son chef après sa mort ou de lui succéder par les urnes.
AU XX^e SIÈCLE, à part Lyndon B. Johnson qui a succédé à JFK pour finir son mandat puis s'est fait élire pour quatre années de plus, seul le vice-président George H.W. Bush a remporté une présidentielle dans la foulée du double mandat de Ronald Reagan. D'autres vice-présidents ont essayé d'incarner la rupture dans la continuité mais sans y parvenir. C'est le cas d'Al Gore, plombé en partie par l'affaire Monica Lewinsky qui avait pollué la fin du deuxième mandat de Bill Clinton. Certains bras droits sont revenus à la Maison-Blanche mais plus tard, comme Richard Nixon ou Joe Biden. Mais cet exercice de la transmission du flambeau auquel le président vient de se livrer en adoubant sa vice-présidente Kamala Harris pour aller à la bataille à sa place est inédit. Les plus pessimistes ont estimé cette semaine que c'était trop tard. Les plus lucides que c'était extrêmement risqué vu l'impopularité de la vice-présidente

dans les États clés du Midwest et de l'Ouest. Les plus optimistes continuent de considérer que c'est jouable. En admettant qu'elle finisse par renverser les scores qui lui sont promis jusqu'à présent dans le Michigan, le Wisconsin et la Pennsylvanie, fasse jeu égal dans francophone, spécialiste des affaires européennes et eurasiatiques et traducteur des œuvres de Nicolas Sarkozy et d'Hubert Védrine aux États-Unis. S'il reste aux côtés de Kamala Harris, nul doute que son influence sera préservée et tiendra compte, même au-delà des nombreux désaccords transatlantiques, des positions européennes, notamment de la France et de l'Allemagne. Sur l'Ukraine et la Russie, il suffit de relire le discours que Kamala Harris a prononcé l'hiver dernier à la Conférence annuelle de Munich sur la sécurité pour y voir la patte, entre autres contributeurs, de Gordon. Non à l'isolationnisme, oui à la culture du partenariat entre alliés, non aux dictatures qui ensauvagent le monde, oui à la défense des valeurs que nous partageons entre démocraties occidentales et au-delà. « *Nous ne suivons pas cette politique par charité mais parce que c'est notre intérêt stratégique* », disait-elle.
MÊME CHOSE, bien que le terrain soit encore plus délicat, sur Israël et la Palestine. Benyamin Netanyahu n'a pas apprécié le commentaire que Kamala Harris a exprimé après leur rencontre en privé de ce jeudi. « *Il est*

Comme Obama et Biden, Harris ne transigera pas sur la sécurité d'Israël

temps que cette guerre se termine pour permettre à Israël de vivre en sécurité, aux otages d'être libérés, mettre un terme à la souffrance des Palestiniens de Gaza et faire en sorte que les Palestiniens puissent exercer leurs droits à la liberté, la dignité et l'autodétermination. » Kamala Harris sait qu'à l'image de Barack Obama et de Joe Biden elle ne transigera pas sur la sécurité d'Israël. Mais elle sait aussi combien les dizaines de milliers de morts parmi les civils de Gaza ont choqué les consciences de la jeunesse aux États-Unis, dans la communauté arabo-américaine et jusqu'au sein de l'électorat afro-américain qu'elle se doit de réveiller et de mobiliser d'ici au mois de novembre. Humilié par Netanyahu à de nombreuses reprises ces trente dernières années, Biden vient de transmettre à Kamala Harris ce dossier aussi empoisonné qu'existential. Taïwan sera évidemment un autre sujet majeur, un test en quelque sorte, face au simplisme mercantile de Donald Trump, pour découvrir les capacités de diplomatie et d'autorité de la potentielle première femme présidente des États-Unis. ■

À Caracas, blessures et espoirs des familles séparées

Le retour des Vénézuéliens exilés est l'un des enjeux de l'élection présidentielle qui se déroule aujourd'hui.

VENEZUELA

GABRIEL AGUILAR
ENVOYÉ SPÉCIAL À CARACAS

TAMARA ALMEIDA ne parvient pas à retenir ses larmes. Assise dans l'air frais de la petite salle communautaire du barrio San Blas de Petare, cette ancienne chaviste convaincue souhaite une chose plus que tout autre : « *J'aimerais que mes proches reviennent vivre à mes côtés, pouvoir les embrasser. Mais pour ça, il faut que la situation économique s'améliore ici.* »

Comme la plupart des foyers de Petare, labyrinthe quartier populaire niché sur les collines qui bordent l'est de Caracas, la quinquagénaire compte plusieurs membres de sa famille vivant à l'étranger. « *Mon frère vit au Chili depuis sept ans, ma nièce et ma petite-fille de 12 ans ont traversé la jungle du Darién [entre la Colombie et le Panama] pour rejoindre les États-Unis* », raconte l'éducatrice, les yeux voilés par la tristesse.

Perte de 80 % du PIB en une décennie

Alors que les électeurs vénézuéliens votent aujourd'hui pour élire leur président, l'opposition à Nicolás Maduro, rangée derrière l'ancien diplomate Edmundo González Urrutia, a fait de la réunification familiale l'axe fort de sa campagne, au même titre que le redressement économique du pays. En dix ans, environ 7,7 millions de Vénézuéliens, soit près d'un quart de la population, ont choisi le chemin de l'exil selon la plateforme de coordination pour les réfugiés vénézuéliens (R4V). Comme la majorité d'entre eux, les proches de Tamara Almeida ne sont pas partis par choix mais « *par obligation* » : « *Mon frère ne trouvait pas de travail ici. S'il avait pu, il serait resté.* »

Le Venezuela a perdu près de 80 % de son PIB en une décennie, et dans l'inextricable enchevêtrement de baraquas de briques et de tôles de Petare, localité déjà largement oubliée des pouvoirs publics, l'effondrement économique s'est fait particulièrement ressentir. Les coupures d'électricité sont quotidiennes ; l'eau ne coule du robinet que deux ou trois jours par semaine. Les revenus sont dérisoires comparés aux prix des produits de base. « *Le gouvernement nous donne 130 bolívares de retraite par mois, c'est-à-dire environ 3 dollars*, s'indigne Yelitza Rodríguez, tee-shirt de l'opposition sur le dos. *Que voulez-vous que je fasse avec ça ?* »



Rassemblement de soutien à l'opposante María Corina Machado, à Caracas, le 21 juillet.

Comment puis-je payer les médicaments alors que je peux à peine acheter un poulet avec cet argent ? » À quelques jours des élections, la grand-mère est venue assister à une réunion politique sur la petite place bétonnée du secteur Campito.

Aide financière pour les revenants

Yelitza Rodríguez vit de l'argent que lui envoient son gendre, parti aux États-Unis, et sa fille, installée au Mexique. Sans solution face à cette interminable crise économique, les émigrants laissent derrière eux des familles déchirées. D'incurables blessures dont le gouvernement est rendu responsable par les habitants de Petare. « *Les coupables, ce sont ceux qui nous gouvernent, car ce sont eux qui sont à l'origine de la crise économique* », tonne l'ancienne chaviste, Tamara Almeida.

Sur la place du Campito, la réunion politique prend fin. La trentaine de participants débranchent les enceintes et rangent les chaises en plastique chauffées par le soleil de la mi-journée. Yelitza Rodríguez sort galvanisée des débats. Son vote ira pour le discret Edmundo González Urrutia qui remplace la très populaire María Corina Machado, empêchée par la justice de se présenter à la présidentielle.

« *Dans les prochains mois, nous vivrons dans le Venezuela des retrouvailles* », veut croire la militante.

À l'occasion d'une prière collective organisée le 21 juillet dans un parc du centre de Caracas, María Corina Machado a abordé le sujet face à ses sympathisants qui brandissaient des cierges : « *Notre mouvement est rempli d'énergies positives. Il ne s'agit ni de vengeance ni de rancœur. Notre objectif, c'est de faire revenir nos enfants.* »

En face, le camp présidentiel ne souhaite pas lui laisser le champ libre. Mi-juin, le président Maduro, candidat à un troisième mandat, lança la « *grande mission "Retour à la patrie"* ». Le programme prévoit un vol gratuit, une aide financière et une assistance à ceux qui souhaitent revenir vivre au pays. Ainsi, 261 revenants en provenance du Mexique ont été accueillis en personne par le ministre des Affaires étrangères, Yván Gil, le 16 juillet, en pleine campagne électorale.

À Petare, la question inverse se pose : « *Si j'avais voulu partir, je l'aurais fait il y a longtemps*, confie José García, jeune ouvrier en bâtiment. *Mais ici, beaucoup attendent les résultats des élections pour prendre leur décision.* » L'exode n'est pas encore terminé. ■

En mer Noire, la flotte russe prend l'eau

UKRAINE

FRANÇOIS D'ALANÇON
ENVOYÉ SPÉCIAL À ODESSA

FINI LE FASTE. Aujourd'hui, à l'occasion de la traditionnelle Journée de la marine russe, le défilé à Saint-Petersbourg va réduire la voilure. Seuls 12 navires participent à l'événement, amarrés aux quais, dans les eaux de la Neva. La grande parade, organisée depuis 2017 dans le port voisin de Kronstadt et censée démontrer la puissance militaire du pays, a, elle, été annulée, officiellement « *pour raisons de sécurité* ». L'an dernier, quelque 45 navires de surface et sous-marins ainsi que 3 000 marins y participaient, en présence de Vladimir Poutine.

L'origine de cette modestie nouvelle est sans doute à chercher à 2 000 kilomètres de là, dans les eaux de la mer Noire. Contre toute attente, les Ukrainiens, pourtant presque dépourvus de marine, n'y cessent de marquer des points. À la mi-juillet, le dernier patrouilleur russe basé en Crimée a ainsi discrètement quitté le port de Sébastopol pour celui de Novorossiisk. Ce retrait constitue le dernier épisode d'une longue série de revers, sanctionnée en mars par le remplacement du chef de la marine, Nikolai Evmenov, par l'amiral Alexander Moiseev.

Tout a commencé le 14 avril 2022, quand deux missiles antinavires Neptune de fabrication ukrainienne coulent le croiseur lance-missile *Moskva*, le navire amiral de la flotte. Une perte qui résonne toujours comme une humiliation pour le Kremlin. Suivront d'autres attaques, comme celle contre le sous-marin *Rostov-sur-le-Don*, immobilisé en septembre 2023 après la frappe de missiles de croisière Storm Shadow, livrés par le Royaume-Uni.

Selon le commandant en chef de l'armée ukrainienne, Kiev a un « plan » pour récupérer la Crimée

Les résultats parlent d'eux-mêmes. Des 74 navires de guerre qui composaient la flotte russe de la mer Noire au début de l'invasion en 2022, environ un tiers a été coulé ou endommagé. « *Ces succès ukrainiens ont perturbé la logistique russe et entravé le réapprovisionnement des troupes dans le sud de l'Ukraine*, affirme Yuri Basiuk, directeur de Dumska, un site d'information indépendant. *Surtout, cela a permis de briser le blocus des ports et d'ouvrir un nouveau corridor maritime pour les exportations agricoles.* »

Sur la défensive, la flotte russe se redéploie vers le port de Novorossiisk en Russie et, récemment, à Otchamtchirée, en Abkhazie. « *Les Russes ont fait partir de Crimée les navires les plus importants et les plus sophistiqués*, affirme Dmytro Pletenchuk, porte-parole de la marine ukrainienne. *Il ne leur reste que des navires de ravitaillement non destinés au combat.* »

Les frappes de drones et de missiles ukrainiens ont également causé des dégâts importants à la base navale de Sébastopol, une plateforme logistique difficilement remplaçable pour la maintenance et les réparations des navires, de même que pour l'entraînement des forces et le stockage des munitions. « *La flotte de la mer Noire a commencé à construire une nouvelle base en Abkhazie, mais seul Sébastopol dispose de l'infrastructure nécessaire pour charger des missiles de croisière à bord des navires, et la Crimée de chantiers navals capables de réparer les grandes unités de la flotte* », souligne le journaliste d'Ukrainska Pravda Roman Romaniuk.

Dans un entretien cette semaine au *Guardian*, le général Oleksandr Syrsky, commandant en chef de l'armée ukrainienne, affirme que Kiev a un « *plan* » pour récupérer la Crimée. Les Russes se préparent à une telle offensive. Depuis plusieurs mois, ils ont entamé la construction de fortifications pour protéger le pont stratégique qui enjambe le détroit de Kertch, déjà attaqué il y a un an par des drones navals ukrainiens. ■

La justice veut entendre Pedro Sánchez

Le chef du gouvernement espagnol doit témoigner dans l'affaire de corruption qui vise son épouse. Il dénonce une enquête instrumentalisée par la droite.

ESPAGNE

DIANE CAMBON
CORRESPONDANT À MADRID

PAS DE RÉPIT estival pour Pedro Sánchez. Sur le fil du rasoir depuis le début de sa nouvelle législature en novembre dernier, le Premier ministre espagnol est maintenant sommé de témoigner dans l'affaire qui vise son épouse, Begoña Gómez. Spécialiste en levée de fonds pour les ONG, elle est accusée de corruption et de trafic d'influence par deux collectifs proches de l'extrême droite, Hazte Oir et Manos Limpias.

Le juge d'instruction Juan Carlos Peinado, chargé du dossier, prévoit de se rendre mardi au palais de la Moncloa pour interroger le leader socialiste « *sur les potentiels éléments*

constitutifs du trafic d'influence ». Une entrevue dont se serait bien passé le dirigeant espagnol, déjà politiquement dans la nasse. Depuis des semaines, il est empêtré dans d'interminables négociations avec les indépendantistes catalans qui empêchent, sur le plan national, toute avancée législative.

Vox se délecte du « Begoñagate »

L'ouverture de l'enquête fin avril avait déjà provoqué un séisme politique. Pedro Sánchez, très affecté de voir sa femme mise en cause, s'était retiré durant cinq jours de la vie publique pour méditer sur une éventuelle démission. Ce vrai-faux départ avait provoqué les sarcasmes de la droite, du Parti populaire mais aussi des extrémistes de Vox qui, depuis des mois, se délectent de ce « *Begoñagate* ». « *Cette affaire montre surtout à quel*

point la justice est instrumentalisée par le monde politique », déplore le politologue Fernando Vallespín. Les amitiés du juge Peinado avec les conservateurs ne sont effectivement un secret pour personne. Alors que le parquet a demandé le classement sans suite du dossier pour faute de preuves, il a choisi de poursuivre l'enquête.

De son côté, le chef de file du Parti populaire, Alberto Feijóo, compte bien profiter de ce nouveau rebondissement que constitue l'audition de Sánchez. Il a ainsi appelé à de nouvelles mobilisations contre « *cet exécutif corrompu* ». « *Quelle image pour le pays que celle d'un Premier ministre qui se rend devant un juge pour parler de la corruption présumée de sa femme !* » a-t-il lancé dans les couloirs de la Chambre des députés.

À gauche, on dénonce une « *persécution politique intolérable contre*

la figure de Pedro Sánchez et sa famille ». Pour lutter contre cette « *campagne de harcèlement et de démolition* », le patron de l'exécutif a esquissé devant les députés les grandes lignes d'un « *plan de régénération démocratique* », prônant la transparence et luttant contre la désinformation qui, selon lui, « *pourrait la société espagnole* ». Aux yeux des conservateurs, ce projet, qui sera débattu dans les prochaines semaines au Parlement, ne serait qu'une nouvelle manœuvre pour les museler. L'opposition dénonce également les tentatives de Sánchez pour échapper à la justice. Le dirigeant socialiste vient de demander au juge Peinado de pouvoir répondre par écrit aux questions comme le prévoit la loi. Il peut également faire valoir son droit au silence. C'est ce qu'avait fait Begoña Gómez, considérant que la plainte n'a pas de raison d'être. ■



Devenons l'énergie qui change tout.

Bienvenue dans un monde électrique

Une flamme électrique
pour la Vasque de Paris 2024,
par EDF.



edf.fr/VasqueParis2024
L'énergie est notre avenir, économisons-la!



À l'ouest de Perpignan, le lac de Vinça en partie asséché, en mai 2023.

LES GUERRES DE L'EAU (3/7)

Dans les Pyrénées-Orientales, le désert avance

Alors que l'hiver et le printemps ont été pluvieux dans l'ensemble du pays, le département continue de subir la sécheresse la plus importante jamais connue en France, dans une relative indifférence.

PLANÈTE

ALEXANDRE DUYCK

NOUS SOMMES À LA MI-JUIN, l'été approche. Comme tous les ans, le Bureau de recherches géologiques et minières (BRGM) dresse un bilan de l'état des nappes phréatiques à travers la France. Ces dernières années, notamment lors du terrible été 2022, la situation a été très souvent mauvaise voire catastrophique, mais cette fois-ci, du fait des énormes pluies de l'hiver et du printemps, elle s'est grandement améliorée. Au 1^{er} juin, 70 % des nappes de l'Hexagone affichaient des niveaux au-dessus des normales, annonce le BRGM. L'institut précise même que la situation a continué de s'améliorer et présente un état globalement « très satisfaisant », laissant « entrevoir une période estivale moins difficile que l'an dernier ». Enfin des voyants au vert après le scénario tendu des deux derniers étés. Partout sauf dans trois départements français: les deux de Corse et, pire encore, les Pyrénées-Orientales.

Dans celui-ci (491 000 habitants), la situation ne fait que s'aggraver d'année en année. Cet hiver, les médias ont beaucoup évoqué l'état catastrophique de la Catalogne côté espagnol, avec ces images spectaculaires de cargos apportant de l'eau. Mais côté français, le constat est peu ou prou le même. En janvier, une prise de vue a stupéfié. Touché par une sécheresse inédite, le département des Pyrénées-Orientales a été photographié par satellite. En quelques années, la désertification s'est

En février, cinq communes étaient déjà privées d'eau potable et quarante autres sous surveillance

accélérée. « Des terres arides, un sol asséché et des images qui témoignent de la situation urgente dans laquelle se trouvent les Pyrénées-Orientales », écrit le média en ligne Actu Perpignan. Depuis l'espace, le satellite Sentinel-2, du programme européen Copernicus, a publié une photo comparative de la plaine du Roussillon, entre 2021 et 2024. En manque d'eau et privé de grosses pluies depuis trois ans, le paysage du département a complètement évolué. [...] En janvier 2021, les contours des villes et des habitations sont bien dessinés, au milieu de terres majoritairement vertes. » Trois ans plus tard, le constat n'est plus du tout le même. L'ocre, le brûlé ont tout envahi. « Nous assistons probablement à la première catastrophe agricole et environnementale de sécheresse majeure due au changement climatique, à savoir une mortalité accrue de l'ensemble des espèces présentes sur le territoire », déclare Serge Zaka, ingénieur agronome et docteur en agroclimatologie.

« Des sols plus secs que la normale » Sollicités par *La Tribune Dimanche* mi-juillet, les services de Météo-France ne sont pas optimistes pour le reste de l'été. « Les Pyrénées-Orientales demeurent dans une situation très préoccupante, et nous prévoyons un été particulièrement sec après un hiver très pauvre en précipitations, avec des chutes de neige déficitaires sur les Pyrénées et encore plus dans les Pyrénées-Orientales », explique Simon Mittelberger, climatologue à Météo-France, à Toulouse. Certes, le département a connu une petite accalmie en avril et en mai avec quelques précipitations, mais le déficit de pluie est observé depuis longtemps maintenant. « Les sols sont largement plus secs que la normale et on parle de sécheresse depuis le printemps 2022, qui a été l'an-

née la plus sèche dans le département depuis le début de nos relevés en 1959 », précise Simon Mittelberger. L'année 2023 n'a pas fait exception à ce qui est devenu une règle désormais, et 2024 poursuit sur cette triste lancée. « Un tel déficit est vraiment remarquable », insiste le scientifique. Il n'a plu que 513 millimètres en 2023, alors qu'une année normale le chiffre tourne autour de 840. » Comment expliquer à ses yeux cette exception française, qui fait que malgré un début d'année 2024 aussi pluvieux, partout ou presque, les Pyrénées-Orientales restent à sec ? « C'est d'abord la localisation. La géographie ici est très particulière. La région est abritée des précipitations qui arrivent de l'ouest par le relief. Elle est davantage arrosée par celles qui circulent sur la Méditerranée et les Baléares, mais cette année ces perturbations ont été décalées plus à l'est, vers les Cévennes et la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur. » Décalées et de plus en plus rares.

À Perpignan et dans tout le département, il faut donc faire sans pluie et avec des chaleurs record, dues aux effets du changement climatique. Dans les Pyrénées-Orientales, les températures quotidiennes sont supérieures à la normale 74,5 % du temps. Pour ne rien arranger, une grande partie des mois depuis 2022 dépasse les 60 % de déficit en pluie par rapport à la moyenne étudiée entre 1991 à 2020. Météo-France parle de « tendance lourde, associée à des températures systématiquement 2 à 4 degrés au-dessus des normales ». Résultat, les sols du département battent des records de sécheresse mois après mois, même en hiver. En février, cinq communes étaient déjà privées d'eau potable et quarante autres sous surveillance. En avril, les sols ressemblaient à ce qu'ils auraient dû être en août. Le déficit de pluie s'est concentré dans l'est des Pyrénées-Orientales, sur la

plaine où habite la majorité de la population. Or, comment vivre, comment travailler, comment élever des animaux, cultiver, produire sans eau ?

L'État a tenté d'apporter un début de réponse. Christophe Béchu, le ministre de la Transition écologique et de la Cohésion des territoires, s'est rendu à Canet-en-Roussillon le 22 mai pour lancer, aux côtés des élus, agriculteurs, professionnels et associations, le « plan de résilience pour l'eau dans les Pyrénées-Orientales à horizon 2030 ». Selon la préfecture, « ce plan répond à l'engagement de l'État avec les collectivités, les entreprises, les agriculteurs, les acteurs du tourisme, à faire de ce territoire un démonstrateur des solutions et des processus d'adaptation pour une gestion sobre et résiliente de l'eau en conciliant la gestion de crise, des mesures d'urgence et la préparation de chantiers structurels d'adaptation ». L'État assure ainsi que son soutien se matérialise par des cofinancements nouveaux: au moins 10 millions d'euros supplémentaires apportés par l'agence de l'eau Rhône-Méditerranée-Corse; la mobilisation du fonds d'investissement hydraulique agricole lancé au niveau national à l'occasion du Salon de l'agriculture; des « Aqua Prêts » de la Banque des territoires qui permettent d'amortir sur le temps long des investissements structurants. Plus des optimisations et facilitations réglementaires, en particulier pour les projets de réutilisation des eaux usées traitées et des eaux grises.

Mesures de restriction

« Tous les usages et usagers du département sont concernés par la gestion de l'eau », précise la préfecture des Pyrénées-Orientales à *La Tribune Dimanche*. Tout particulièrement le monde agricole, qui étudie différentes solutions présentées dans le plan de résilience. Ils ont également bénéficié d'aides

de droit commun et d'urgence. » Les services de l'État précisent que « 50 communes sont identifiées en tension et sont sous surveillance renforcée » et que 5,2 millions d'euros d'aides ont été alloués en 2023 pour l'amélioration du rendement des réseaux d'adduction d'eau potable, soit des centaines de milliers de mètres cubes d'économies d'eau réalisées. La préfecture ajoute qu'un comité de surveillance se réunira dans les jours qui viennent pour évaluer et éventuellement ajuster les mesures de restrictions en vigueur.

Par ailleurs, le ministère de la Transition écologique a sélectionné une quinzaine de projets d'adaptation à la ressource. Certains sont à l'étude, comme deux petites stations de dessalement à Port-Vendres et à Saint-Cyprien; d'autres sont sous la menace d'un veto, tel le golf de Villeneuve-de-la-Raho, pourtant déclaré d'utilité publique. L'État et la Région Occitanie parlent de relancer le projet qui consisterait à acheminer l'eau du Rhône jusqu'aux Pyrénées-Orientales, en prolongeant l'ouvrage Aqua Domitia qui s'arrête aujourd'hui au niveau du département de l'Aude.

Particulièrement frappés par le manque de pluie, les agriculteurs jugent toutefois que la réponse de l'État n'est pas à la hauteur. « Depuis plusieurs années, la situation se dégrade ici, il pleut de moins en moins, les hivers sont de plus en plus secs, les éleveurs ont dû acheter du foin à l'extérieur du département, ils n'ont pas pu faire de coupe correcte de foin, se désolent Marie-Line Guillemard, une des porte-parole départementales de la Confédération paysanne. Les éleveurs n'ont pas eu les subventions espérées pour aménager des réserves d'eau. Plusieurs d'entre eux ont déposé le bilan et souhaitent s'installer dans d'autres départements. Nous devons faire face seuls au changement climatique. Alors nous organisons des conférences sur l'eau, afin de sensibiliser aux économies et trouver des solutions pour nos fermes en couvrant nos sols, en pratiquant l'agroforesterie... »

Apiculteur installé dans la vallée de la Têt, ancien topographe et hydrographe, Jérôme Suszeck est le référent de la commission eau pour la Confédération paysanne des Pyrénées-Orientales. « Tout le département est en crise, même s'il a beaucoup plu en montagne, affirme-t-il.

Dans l'ensemble, cela fait maintenant des années qu'il ne pleut plus, ou alors quelques épisodes mais rien qui suffise à recharger les nappes. Par endroits, on a une pluviométrie du désert. Moi, à ce rythme, dans quelques années, j'arrête les abeilles et je me mets aux dromadaires! La solution qu'on nous propose est de puiser dans les nappes toujours plus profondes auxquelles on ne devrait pas toucher. »

Quand l'État avance des réponses techniques et industrielles s'appuyant sur des bassins de rétention d'eau ou la construction de tuyaux, l'apiculteur affirme que c'est faire fausse route. « Il n'y a pas de fatalité, et il existe des pistes basées sur la nature qui fonctionnent parfaitement. Il faut mieux former à l'irrigation, à moins de chimique, moins de travail du sol, moins d'arrachage, travailler davantage à la main, réintroduire des castors dans les rivières, changer certains cépages dans la vigne, reboiser avec de nouvelles essences d'arbres, recréer des mares... C'est tout un changement de pratiques, vers une agriculture écologique, plus diversifiée et moins consommatrice en eau qu'il faut entamer. Mais cela, ni l'État, ni la FNSEA, toujours davantage tournés vers les chiffres de production et les quantités à exporter, ne veulent l'entendre. »

Colère et détresse des paysans

À l'écouter, ce ne sont pas les autorités nationales qui feront vraiment bouger les choses mais peut-être davantage les élus locaux. Pas tant au niveau des députés: lors des élections législatives de juin et juillet 2024, le département a encore entièrement basculé du côté du Rassemblement national, qui l'a emporté dans les quatre circonscriptions. Or on sait que la lutte contre le réchauffement planétaire n'est ni la priorité ni le point fort du RN, qui détient aussi, avec Louis Aliot, la mairie de Perpignan. Le représentant de la Confédération paysanne mise davantage sur les autres élus, notamment les maires. Ceux qui, au quotidien, doivent affronter les

À ce rythme, dans quelques années, j'arrête les abeilles et je me mets aux dromadaires!

Jérôme Suszeck, apiculteur

mesures de restriction d'eau, l'incompréhension parfois de leurs administrés, la colère des paysans qui ne peuvent plus arroser, la détresse de nombre d'entre eux.

Elné est une commune de près de 10 000 habitants située à quinze minutes au sud de Perpignan, tout près des plages de Saint-Cyprien. « Nous étions un département béni des dieux, qui regardait avec condescendance d'autres du sud de la France alors frappés par la sécheresse; et maintenant, voyez où nous en sommes, à éviter toute guerre de l'eau », se désolent le maire (PCF) Nicolas Garcia, président du syndicat mixte des nappes de la plaine du Roussillon. « Nous avions un système qui fonctionnait du feu de Dieu. Trois rivières, des retenues d'eau et des barrages, des nappes partout, des milliers de kilomètres de canaux, des réserves naturelles d'eau dans les Corbières. Et puis tout s'est déréglé avec la baisse des précipitations. Vous vous rendez compte, dans la plupart des endroits de la région, nous en sommes à 60 % en dessous de la normale! »

Devant cette situation d'extrême urgence, à ses yeux, pas d'autres solutions que d'agir vite. En débutant par la désimperméabilisation des sols. « Certes, l'urbanisation est grandissante et la pression est forte, mais il faut commencer

par réimperméabiliser les sols. Quand on supprime des espaces naturels, quand on construit, on empêche l'eau de tomber, puisqu'il n'y a plus assez d'arbres pour susciter de l'humidité, et on ne la récupère pas quand enfin elle tombe du ciel. Au lieu de pénétrer les terres, elle part à la mer. »

Quand l'État et la Région avancent des projets, le maire d'Elné s'agace: « S'adapter ne suffit plus. Il faut travailler à lutter contre la cause, à savoir le changement climatique. Développer le rail, car ici la principale cause d'émissions de gaz à effet de serre, ce sont les camions et les voitures. » Ancien paysagiste, Nicolas Garcia souhaite aussi un effort sur la végétalisation. Sur une aide économique significative à apporter aux nombreux agriculteurs, selon lui, prêts à passer à une vraie agroécologie mais qui font face à une prise de risques financiers énorme. « Quand Christophe Béchu et les autres arrivent avec leurs projets et leurs millions d'euros, ils font rire les gens. Ça montre qu'ils se plantent. Ce n'est pas comme ça qu'on y parviendra. J'appelle au développement d'une véritable "culture de la pluie". On sème en prenant d'autres types de décisions et vous verrez, on finira par récolter la pluie. » ■



Photos satellites prises aux printemps 2021 et 2023 permettant de se rendre compte de l'évolution de la sécheresse dans la région de Perpignan (Pyrénées-Orientales).

Pour être bien dans nos baskets, commençons par les porter.

Pour la santé, le sport et l'activité physique, c'est 365 jours par an.

Voilà pourquoi le Groupe VYV, engagé pour la santé des Français, se mobilise avec ses mutuelles et ses établissements pour rendre le sport-santé accessible à tous les âges et dans tous les lieux de vie. Accompagnement à la reprise d'une activité physique, à l'installation d'une salle de sport au travail, actions de prévention pour rompre la sédentarité...

Bougeons plus pour vivre mieux.

groupe-vyv.fr

Groupe VYV, union mutualiste de groupe soumise aux dispositions du Code de la mutualité, n° Siren 532 661 832, n° LEI 969506016111140762, 07/24



SANTÉ ASSURANCES & RETRAITE - SOINS & ACCOMPAGNEMENT - LOGEMENT

GROUPE
vyv
Pour une santé accessible à tous

LES SÉQUESTRÉES (2/3)

Comment et pourquoi enferme-t-on des femmes ? Le romancier poursuit son voyage au plus profond de la noirceur de l'âme humaine.

La « fautive » de Sant'Andrea

Par Oscar Coop-Phane

Écrivain

FAITS DIVERS

LES HISTOIRES, PARFOIS, se répètent étrangement. La semaine dernière, je parlais de Blanche Monnier, que l'on a découverte couverte d'immondices sur son lit, séquestrée ainsi depuis vingt-cinq ans, après la réception d'une lettre anonyme. C'était en 1901, à Poitiers.

Les histoires se répètent étrangement, disais-je : en 2008, après un coup de téléphone, anonyme lui aussi, les policiers napolitains ont retrouvé Maria Monaco, 47 ans, enfermée par sa famille depuis dix-huit ans.

Un carabinier témoigne : « *Maria Monaco se trouvait dans un état de grande confusion mentale, marchait avec peine et semblait avoir perdu tout contact avec le monde extérieur.* » Dans cette petite maison de Sant'Andrea, un quartier semi-rural de Santa Maria Capua Vetere, à une trentaine de kilomètres de Naples, l'effroi, comme celui des gendarmes de Poitiers plus d'un siècle plus tôt, se mêle au dégoût.

Dans la cave, Maria Monaco est allongée sur une paille, extrêmement maigre, muette et couverte d'excréments. Quand les policiers l'interrogent, elle ne semble pas comprendre un seul de leurs mots. Le regard vague, comme absente à elle-même, elle enchaîne les cigarettes. L'enquête précisera qu'elle en fumait plus de trois paquets par jour. Aux débris de nourriture, aux épanchements du corps alité s'ajoutaient les mégots par milliers. Que reste-t-il d'autre aux condamnés que les vapeurs du tabac ? Les effluves devaient, je n'en doute pas, avoir le goût de l'abandon et de l'ennui, cette vie qui passe comme les cendres tombent au sol.

Élever l'enfant, enfermer la mère

Tout commence au début des années 1990. Maria Monaco rencontre un homme de passage et tombe enceinte. La famille décide alors d'élever l'enfant mais d'enfermer la mère, de la soustraire à tous ces regards qui pourraient la juger. Il y a là, j'en conviens, une dialectique saisissante : condamner l'un des siens pour éviter la condamnation des autres, enfermer physiquement pour éviter le jugement moral.

Anna Rosa Golino, la mère, Michelina, la sœur aînée, et Prisco, le frère cadet, semblent tous s'être mis d'accord : Maria est enceinte, ils élèveront l'enfant comme un des leurs, mais cacheront sa mère. On installe un matelas dans une pièce sombre, on n'apporte rien d'autre que des cigarettes et une gamelle pour la nourrir – voilà la peine que la famille impose à celle qui a eu le malheur de fauter, comme on dit pour accuser les femmes de faire l'amour.

Pendant dix-huit ans, Maria Monaco a vécu ainsi, dans la pénombre – la grotte ou la cellule, comme vous préférez. Son fils a été, quant à lui, élevé presque normalement, scolarisé du moins et connu de tous dans le village.

Plusieurs choses alors me viennent à l'esprit. La première, sans hésitation, concerne le pouvoir exercé sur le corps des femmes. Un homme se serait rendu coupable du même crime, je veux dire, coucher avec une personne hors mariage, probablement aucune famille, si conservatrice ou religieuse qu'elle soit, n'aurait songé à l'enfermer. Mais voilà, Maria est une femme et, dans cette histoire, je ne crois pas que cela soit anecdotique. Si on lui reproche cette faute, si on décide de concert de la soustraire à la société de peur qu'elle ne jette une sorte de honte sur la famille, ce n'est possible que parce qu'elle est une femme qui a cherché à prendre le pouvoir sur son corps.



Né en 1988, Oscar Coop-Phane est l'auteur de plusieurs romans dont *Zénith-Hôtel*, pour lequel il a reçu le prix de Flore 2012. Son dernier ouvrage, *Rose nuit*, a été publié l'été dernier aux éditions Grasset.

JEAN-FRANÇOIS PAGAOPALE PHOTO

La grossesse devient alors le symbole ultime de l'humiliation, du déshonneur. Dans certaines familles, on l'aurait envoyée au couvent, dans d'autres, on aurait prétendu que l'enfant était celui de la doyenne de la famille. Ici, on n'a rien dit, puisque personne ne s'en mêlait, et on a caché la faute le plus simplement du monde, en enfermant la fautive à la cave, comme on le ferait pour un vieux meuble que l'on ne veut plus voir, sans avoir le cran – ou la possibilité – de le brûler.

La deuxième chose que cette histoire m'évoque est, bien entendu, le poids de la famille. Bien sûr, ce n'est pas si éloigné de ce que je disais plus tôt quand je parlais de l'exercice du pouvoir sur le corps des femmes, mais enfin, je crois qu'il est important d'insister sur ce point. La famille met au monde, mais c'est aussi elle qui protège de l'extérieur. Les clans, les tribus, comme disent d'autres, sont aussi des machines d'exclusion. En gardant entre soi, en gardant pour soi, on bloque nécessairement le rapport que les corps, les âmes ou les secrets peuvent entretenir avec l'extérieur. C'est quelque chose de l'ordre du « chacun chez soi » ou du « laver son linge sale en famille ». Il devient alors presque logique qu'aucun voisin jamais, qu'aucune connaissance non plus, n'ait donné l'alerte pendant ces dix-huit longues années. Comme dans l'histoire de Lydia Gouardo, séquestrée, torturée et violée par son père légitime (mais non biologique) pendant vingt-huit ans à Meaux et à Coulommiers en Seine-et-Marne, personne n'a voulu voir, tant, j'imagine, personne ne se disait que ça le concernait. D'une part, la famille exclue, et d'autre part, tous ceux qui incarnent le monde, dans leurs propres familles, ne veulent pas s'en mêler. Ils ont aussi leurs drames à eux.

Enfin, mais ça c'est un hasard des calendriers, l'affaire Maria Monaco fait nécessairement penser à celle de la famille Fritzl, découverte quelques mois plus tôt, en avril 2008. Comme on se souvient tous

de ce nom, mais que l'on a parfois oublié les détails de l'affaire, je me permets de tracer ici quelques grandes lignes de l'horreur : Josef Fritzl a aménagé pendant six ans un sous-sol insonorisé avant d'y enfermer sa fille Elisabeth (alors à peine majeure) durant vingt-quatre ans, à Amstetten, en Autriche.

Lors de la captivité, Elisabeth donne naissance à sept enfants, tous engendrés par les viols de son père. L'un meurt peu après la naissance, trois sont élevés dans la cave avec leur mère, mais, l'espace venant à manquer, Josef Fritzl va jusqu'à adopter les trois derniers avec sa femme, Rosemarie, expliquant les avoir trouvés devant sa porte alors qu'ils auraient été abandonnés par leur mère, Elisabeth, partie vivre dans une secte. Pendant plus de vingt ans, ni la femme de Josef Fritzl ni le voisinage ne se seraient aperçus de cette double vie : Josef Fritzl demeurant avec sa femme et ses trois enfants adoptés une partie de la semaine et une autre, au sous-sol, avec sa propre fille et leurs trois enfants.

Manifestation de la honte

Alors bien sûr, s'il faut hiérarchiser l'horreur, Josef Fritzl apparaît sans conteste grand favori, mais ce qu'il faut peut-être retenir de ces histoires en miroir, c'est non seulement que personne n'a voulu voir, mais aussi que tout cela se trame dans le cercle de la famille. Josef Fritzl a séquestré sa fille pour pouvoir continuer à lui infliger ses viols impunément, quand la famille Monaco, elle, en revanche, semble avoir caché Maria pour éviter le bruit et les rumeurs, que sais-je, la parole des témoins.

Les motivations d'un monstre absolu comme Josef Fritzl sont incompréhensibles mais claires, quand celles de la famille

napolitaine sont plus troubles et nécessairement alors plus troublantes. On peut se demander pourquoi trois individus prêts à faire disparaître la « fautive » ne se sont pas contentés de la tuer. C'est ici, je crois, que se trouve tout le nœud de cette affaire : la séquestration est certainement une manifestation de la honte, quand le meurtre serait plutôt celle de la colère.

Les deux affaires, Fritzl et Monaco, ne sont certainement pas comparables, mais les longues années de séquestration à l'abri des regards donnent à réfléchir. D'un côté, on enferme pour disposer d'un corps comme on l'entend ; de l'autre, on enferme pour punir. Dans les deux cas, on surveille. Que cela soit par pur sadisme ou en réaction à la crainte, les mécanismes sont les mêmes.

À la lumière des écrits de Michel Foucault sur les sujets de l'enfermement, de la mise à l'écart et de l'exercice du biopouvoir, on ne peut s'empêcher de s'interroger ainsi sur les différentes affaires de séquestration dans notre histoire récente. Il n'est pas anodin, par exemple, que les familles qui enferment aient toujours la même ligne de défense en guise d'explication : si nous l'avons enfermée, c'était pour son bien, elle était folle et nous avons dû trouver un moyen de la protéger. La mère et le frère de Blanche Monnier l'ont clamé haut et fort. La famille Monaco a fait strictement la même chose. Il est alors on ne peut plus difficile de juger : quand la police a découvert Maria Monaco après dix-huit ans d'enfermement, elle se comportait étrangement et ne parlait pas ; cela veut-il dire que sa famille l'a enfermée parce qu'elle était ainsi ou plutôt qu'elle l'est devenue après ces si longues années de traitements inhumains ? ■

“
La famille Monaco semble avoir caché Maria pour éviter le bruit et les rumeurs

“
On installe un matelas dans une pièce sombre. On n'apporte rien d'autre que des cigarettes et une gamelle



ARMIA DEI CARABINIERI/AFIP



Anna Rosa, la mère de Maria, Michelina, sa sœur, et Prisco, son frère, ont organisé sa séquestration.

Le 14 juin 2008, au lendemain de la libération de Maria, un carabinier désigne son lit.



ROBERTO SALOMONE/AFIP

La maison où la prisonnière a été retenue dix-huit ans dans cette maison.



AG. FRATTI/CASERTA PRESS VIA MAXPPP

MARION BARTOLI

DAVID DOUILLET

VAINQUEURE DE WIMBLEDON
2013

CHAMPION OLYMPIQUE
1996-2000

2024
CONSULTANTS

ONDES DE CHOC



PARIS 2024



RADIO OFFICIELLE



PARIS 2024



TÉLÉCHARGEZ
L'APPLICATION RMC



© Icon Sport / DPPI / Neinger / SIPA

UN ÉTÉ FRANÇAIS (4/8)

Le journaliste et romancier relate son indéfectible lien d'intimité avec la natation, discipline qu'il pratiquait jeune homme, à Bourg-en-Bresse.

« Si Léon Marchand gagne, je serai champion olympique »

Par Philippe Ridet

Écrivain

Des vainqueurs aux anges, des perdants en larmes... La voilà enfin cette fameuse « clarification » promise à la hâte et à l'aveugle par Emmanuel Macron, le 9 juin, en dissolvant l'Assemblée nationale. Depuis que les premières médailles des JO de Paris 2024 ont été distribuées, samedi à Châteauroux, les mots ont retrouvé un sens : aux premiers l'or, aux deuxièmes l'argent, aux troisièmes le bronze. Aux autres les regrets. Les Français – moi du moins – ont soif de records authentifiés, de médailles certifiées, de victoires tranchantes, de podiums incontestables, fussent-ils attribués au millième de seconde. Une fois passés les hymnes, vainqueurs et vaincus se rejoignent sur la plus haute marche, épaules soudées, breloques autour du cou.

La clarification, tout le monde s'y met. Joe Biden donnait-il des signes évidents de fatigue aux États-Unis ? Hop, Kamala Harris le remplace dans la course à la présidentielle américaine. Cyril Hanouna avait-il poussé le bouchon un peu loin en laissant s'exprimer les opinions les plus nauséuses sur C8 ? Hop, l'Arcom, l'autorité de régulation de l'audiovisuel, prive Baba et sa bande de pimpins d'un port d'attache sur la TNT. Il n'y a qu'en politique que ça coïncide un peu. Personne ne veut reconnaître sa défaite. Du coup le président de la République se met à jouer les coachs, surestimant sans doute le pouvoir qu'il lui reste. Il fixe l'objectif, dessine au tableau noir un

schéma tactique sans s'embarrasser des questions d'intendance. Son système de jeu tient en quelques mots : un gouvernement de large union. Il a même décidé tout seul de la date de la reprise de l'entraînement, même s'il ne connaît pas les joueurs et joueuses qui composeront l'équipe : après le 15 août, quand les JO ne seront plus qu'un souvenir et que les médias auront retrouvé de l'espace disponible pour s'intéresser à autre chose qu'aux héros de l'Olympe.

Les JO écrasent tout. En comparaison, le Tour de France n'est qu'un critérium de village et les bisbilles politiques sont un pugilat de cour d'école. Vous le sentez ce rouleau compresseur ? Bientôt on en saura davantage sur les secrets du tir à l'arc coréen que sur les tractations au sein des partis politiques représentés au Palais-Bourbon. On s'est un peu échauffé en suivant les élec-

tions au sein de l'Assemblée nationale, comme on suivrait un match de hockey sur gazon sans bien comprendre les règles. Les chaînes de télé déstockent à flots continus tous les reportages emmagasinés depuis que la candidature de Paris a été retenue en 2017. Signe qui ne trompe pas : pendant quelques heures, mercredi

24 juillet, alors que la flamme olympique se baladait encore autour de Paris, les résultats des matchs de l'équipe de France de rugby à sept se sont hissés au sommet des pages d'accueil des sites Internet des médias. Même celui du *Monde*.

Des 43 disciplines qui font le menu des JO, la natation est la seule que j'ai pratiquée sérieusement. Entre la fin des années 1960



* Auteur de *Ce crime est à moi et des Amis de passage* (Éditions des Équateurs). À paraître : *Bande de héros* (Éditions des Équateurs), le 28 août.

et le début des années 1970, je m'astreignais à deux entraînements par jour l'été, dans le bassin olympique de la piscine municipale de Bourg-en-Bresse, et, l'hiver, une fois par semaine dans celui de 25 mètres d'un lycée. Mes idoles avaient pour nom Alain Mosconi, le champion français, Mark Spitz, l'Américain aux sept médailles d'or des JO de Munich en 1972, Zac Zorn, son compatriote, éphémère recordman du monde du 100 mètres nage libre, et Roland Matthes, un dossiste est-allemand taillé comme une planche à repasser.

Ma carrière prit fin pitoyablement lors d'un 400 mètres nage libre des championnats de l'Ain. Les eaux s'ouvraient devant moi. Le titre m'était promis, mes adversaires se traînaient loin derrière. J'étais comme l'écrit joliment Gilles Bornaïs dans son livre *Le Nageur éternel* (Paulsen) « le passager de ma propre nage ». Mais soudain – *acting out* ou faiblesse en calcul mental ? – je m'arrêtai brusquement, levant les bras en signe de triomphe. Grisé par la perspective de ma victoire, je m'étais trompé dans le décompte de mes longueurs. Il manquait 100 mètres à mon heure de gloire. Le chronométrateur m'encouragea à reprendre ma course. Vexé, je sortis de l'eau et m'enveloppai dans mon peignoir rouge comme un empereur romain dans sa toge. J'avais 18 ans. D'autres désirs m'aimaient. Toute sortie est définitive, me fit-on savoir.

Malgré cet adieu à la compétition, j'ai gardé avec la natation et ceux qui la pratiquent un lien d'intimité indéfectible. Aussi, lorsque Léon Marchand s'alignera au départ tout à l'heure sur du 400 mètres quatre nages à la piscine de l'Arena Défense, je serai non pas avec lui, mais carrément à sa place. Je connais l'ordre des nages – papillon, dos, brasse, crawl –, la fraîcheur du plot de départ où il agrippera ses orteils, la brûlure dans les bras lors du dernier aller-retour. Dans mon souvenir, je maîtrise encore la technique des virages culbutes.

S'il gagne, je serai champion olympique ; s'il perd, je saurai le consoler : « Pas grave mon p'tit Léon, moi aussi, une fois, j'ai tutoyé les sommets. On s'en remet. » Avec tous les athlètes en bassin comme en eaux libres qui s'élanceront dans la piscine de l'Accor Arena ou dans la Seine, mon degré de séparation est quasi nul. Nous avons eu, malgré notre demi-siècle d'écart et l'ignorance où nous sommes de nos vies respectives, l'idée folle de nous prendre pour des poissons. Pourtant nous savions que la barrière des espèces était infranchissable.

Alors que la France projetait en mondivision la meilleure image d'elle-même lors de la cérémonie d'ouverture inclusive et pluvieuse, mon village de Tourouvre-au-Perche, à 130 kilomètres de l'épicentre de JO, peaufinait la sienne. La semaine dernière, le bourg s'est vu renouveler sa certification « Village-étape » pour un nouveau bail de cinq ans. C'est peut-être un détail pour vous, mais pour nous ça veut dire beaucoup. C'est une reconnaissance et un encouragement. Ce label distingue des communes de moins de 5 000 habitants distantes de 5 à 10 kilomètres d'un axe routier. En l'occurrence la nationale 12 qui file vers la Bretagne. Fastoche direz-vous. Pas tant que ça.

L'attractivité du territoire est une notion un peu floue vue depuis une grande ville. Pour un village, c'est un combat de chaque jour. Pour inciter les touristes à dévier de leur ligne droite, le village labellisé

doit disposer de commerces de bouche ouverts toute l'année, de places d'hébergement, d'une pompe à essence, d'une station de recharge pour les véhicules électriques, de sanitaires publics et de places de stationnement ombragées. En plus, il doit être écologiquement vertueux et pas trop moche si possible. Tou-

rouvre-au-Perche coche les cases. Nous avons même une aire de camping-cars et bientôt une gendarmerie toute neuve.

Certes, les visiteurs se comptent à l'unité et les gains se chiffrent à l'euro près. On est loin, très loin des retombées attendues pour les JO. Ici, des touristes qui s'arrêtent, ce sont quelques baguettes et des sandwiches en plus pour les boulangers, des tranches de jambon supplémentaires pour la charcuterie, des tickets pour le musée, un chariot au supermarché, une nuitée à l'hôtel ou au gîte communal. « *Quand on travaille sur le tourisme, on le fait pour la population locale* », insiste Virginie Djennadi-Meneghini, chargée du secteur dans l'équipe municipale. Mais tout reste fragile. Il faut aller chercher les visiteurs « avec les dents » comme disait Jacques Chirac en parlant des électeurs. Soixante-seize communes ont associé ce label à leur nom. Chacune d'elles se bat avec ses petits moyens et son gros cœur pour attraper, et si possible apprivoiser, les oiseaux de passage qui filent sur les nationales. ■

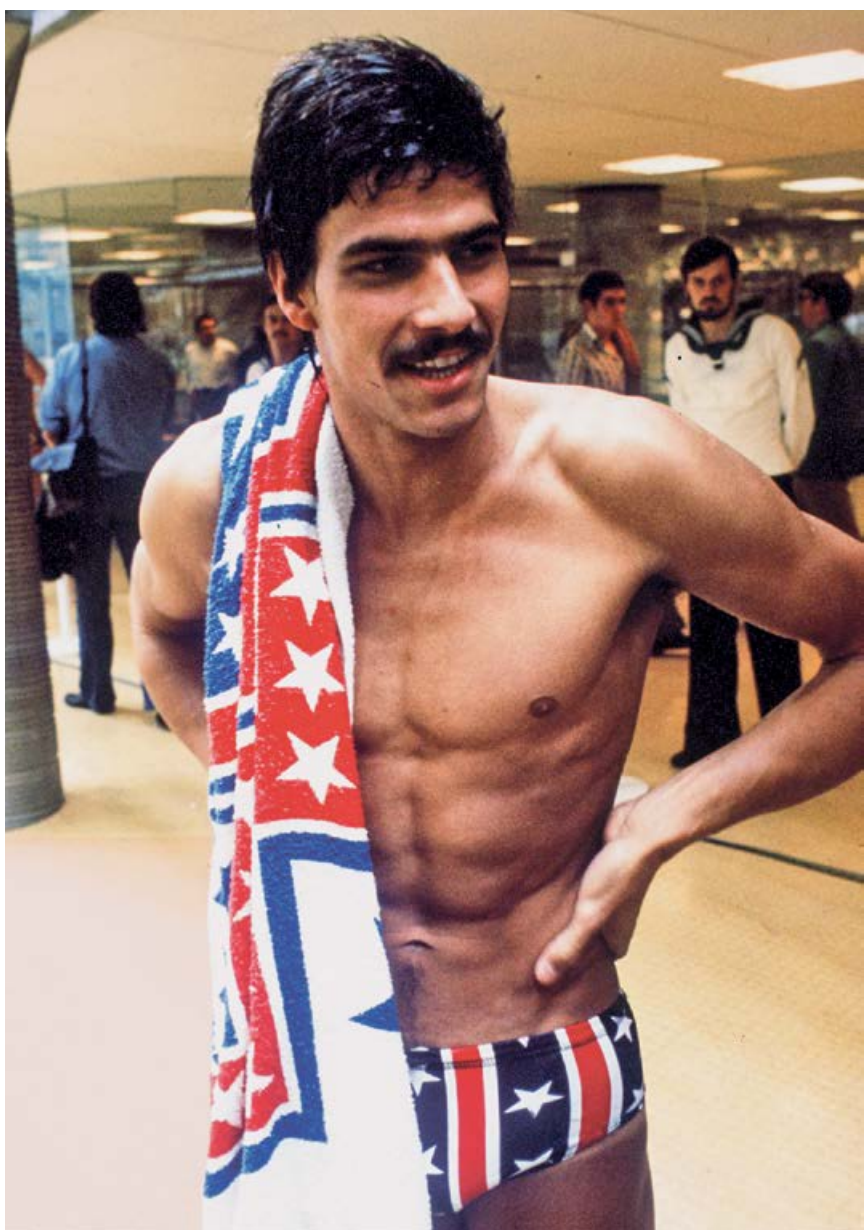
Un été français

La semaine prochaine, retrouvez le cinquième épisode de notre série.

“
Bientôt on en saura davantage sur les secrets du tir à l'arc coréen que sur les tractations au sein des partis politiques au Palais-Bourbon

“
Je connais la fraîcheur du plot de départ où il agrippera ses orteils, la brûlure dans les bras lors du dernier aller-retour

Mark Spitz, le champion aux sept médailles d'or, pendant les JO de Munich en 1972.



SVEN SIMON/PICTUREALLIANCE/ICON SPORT

La piscine municipale de Bourg-en-Bresse (Ain) en 1969.



CLIPPOIN/MAUD/DEL CAMPE/NET

**LOVE STORY**

Coup de foudre entre Adjani et Souchon sur le tournage de « Tout feu, tout flamme »
Récit d'une rencontre incandescente.

P. 27**ÇA C'EST L'ÉTÉ**

Sillonnée par des canaux, Sète, la « Venise du Languedoc », dévoile tous ses charmes.

P. 29**JOUR DE GLOIRE**

Jeannie Longo, pionnière dans le cyclisme féminin, revient sur ses médailles et son incroyable carrière.

P. 35

LA TRIBUNE DIMANCHE

JEAN-PAUL GAULTIER

« À Cannes, on m'a fait redescendre les marches! »

MODE

Le couturier à l'occasion de l'accrochage de l'exposition itinérante « Cinémode » à la Cinémathèque française, à Paris.

Entre le cinéma et lui, c'est une longue histoire. Avec son franc-parler légendaire, le créateur explore les liens du 7^e art et de la mode, alors que son exposition « Cinémode » fait étape dans le Luberon.

PROPOS RECUEILLIS PAR **ELISABETH LAZAROO**

Il est ce que le french cancan et la tour Eiffel sont à la France, un trésor national. Les seins coniques, la combinaison tatouage, la marinière, la jupe pour homme qui fit scandale. Du punk, du dadaïsme, des défilés explosifs, l'exubérance joyeuse des figures fantasques du Paris populaire de l'entre-deux-guerres ou du Londres déjanté des 80s, c'est ça, l'esprit Gaultier: 50 ans de créativité foisonnante à bousculer les normes du genre et des mœurs. Mais si le couturier tirait sa révérence à la mode en 2020, son héritage est aujourd'hui plus que jamais célébré. Chaque saison, un nouveau designer est invité par la maison Gaultier à jouer des codes iconiques de la plus flamboyante des griffes parisiennes, quand, dans le Luberon, le musée de la mode et du cinéma Scad Fashion accueille cet été une rétrospective des

costumes de films du couturier. Rencontre exclusive avec l'enfant terrible qui a fait du vestiaire français une révolution de style.

Jean-Paul Gaultier à la retraite, on a du mal à y croire: votre nouveau projet de dessin animé, la tournée internationale de votre revue de music-hall, un vrai marathon! Comment allez-vous?

Pas mal du tout. C'est formidable, je suis toujours très occupé! Ce long-métrage d'animation me passionne, il est plein d'humour et de romance. L'héroïne est une mite qui rêve de s'échapper d'une friperie pour devenir styliste. On suit ses aventures au cœur de la mode parisienne où tout s'anime et prend la parole, même les cintres. Je conseille au niveau de l'écriture du scénario, j'imagine les décors, les vêtements, l'esprit du dessin. Je ne dessine pas le film, j'en serais bien

incapable. J'ajoute les personnages qui m'ont toujours inspiré, Madonna, Rossy de Palma, l'ambiance des ateliers, l'hystérie des backstages. Je m'inspire de la panique du dernier moment de mes premiers shows. J'avais fait défiler les filles en chaussettes parce que je ne retrouvais plus les chaussures de ma collection. [Rires.]

C'est au film de Jacques Becker *Falbalas* que vous devez votre vocation pour la mode. Vous aviez 13 ans quand vous l'avez vu. Pourquoi ce mélodrame?

Le couturier, son travail, les essayages, son coup de foudre pour sa muse jouée par Micheline Presle. L'équipe qui s'extasie: « Ah, monsieur est inspiré! » C'est tout l'ensemble qui m'a littéralement envoûté. Ce film a été l'école de mode que je n'ai pas faite. Contrairement à aujourd'hui, (suite page 22) ►►

Mode



CHIA CHONG/SCAD

« CINÉMODE » PAR JEAN-PAUL GAULTIER, MONSTRE SACRÉ AD VITAM !

C'est l'événement de l'été dans le petit village médiéval de Lacoste, niché entre Bonnieux et Gordes, qui accueille au cœur de Scad Lacoste (le campus français de la prestigieuse université d'art américaine Savannah College of Art and Design), l'exposition « CinéMode » de Jean-Paul Gaultier. Conçue avec son amie Tonie Marshall, fille de l'actrice légendaire Micheline Presle, cette rétrospective explore les liens entre la mode et le cinéma chers au couturier, et nous plonge dans son imaginaire cinématographique radical. On redécouvre ses costumes pour le grand écran, tels ce blouson fou, caréné de seins obus, lumineux comme des projecteurs, créé pour *Kika* de Pedro Almodóvar, le marcel orange du sexy Korben Dallas interprété par Bruce Willis, dans *Le Cinquième Élément* de Luc Besson, ou le célèbre corset en seins coniques imaginé pour Madonna. On se galvanise des robes haute couture à l'élégance outragée, faisant écho aux extraits des films projetés indissociables de sa carrière, parmi lesquels *Falbalas*, *Qui êtes-vous, Polly Maggoo ?* ou encore *Orange mécanique*. Le parcours finit sur une robe dédiée à Pierre Cardin, avec lequel Jean-Paul Gaultier fit ses premiers pas de couturier. « CinéMode », c'est jusqu'au 30 septembre et c'est fantastique ! E.L.

Madonna crée la surprise en 1992 au final du défilé Jean-Paul Gaultier.

« CinéMode par Jean-Paul Gaultier », coorganisé par la Cinémathèque française et la fondation La Caixa. Scad Lacoste, rue Basse, Lacoste (Vaucluse). 5 euros, gratuit pour les moins de 18 ans. scadfash.org/exhibitions/cinemode-par-jean-paul-gaultier

nous n'avions que rarement accès à cet univers. C'était un milieu secret, ne s'ouvrant qu'aux professionnels et aux clientes. À l'époque, les maisons de couture comme Lucien Lelong ou Lanvin étaient de grandes familles, elles employaient jusqu'à 1200 ouvrières et ouvriers chacune, car elles fabriquaient des vêtements pour les vendre.

Diriez-vous que de nos jours ce n'est plus le cas, qu'il y a des modes exubérantes pour tapis rouge et d'autres, à porter ?

Il y a deux modes, la mode spectacle et la vraie mode à porter. Dans la tête des créateurs : des collections pour tapis rouge et d'autres pour les boutiques.

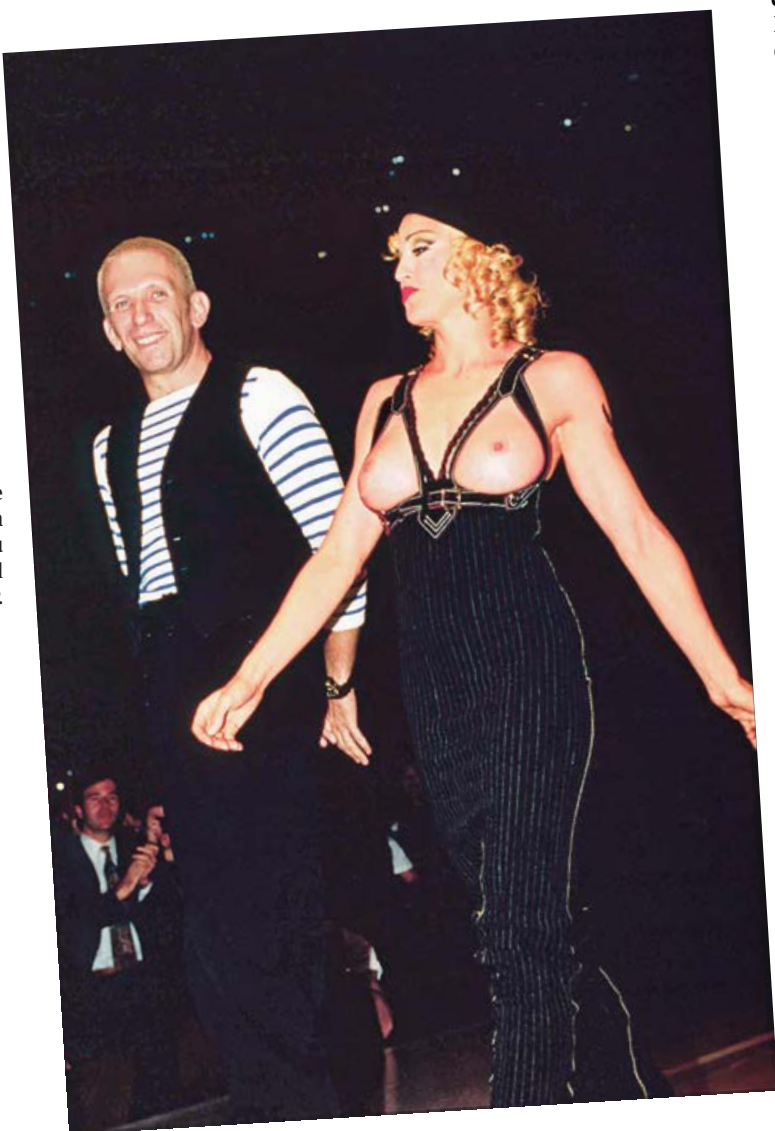
Le Savannah College of Art and Design (Scad), situé dans le Vaucluse, accueille votre exposition « CinéMode ». Quels sont les films qui ont marqué votre carrière ?

Querelle, de Fassbinder. L'histoire choc de ce jeune marin canaille qui débarque à Brest. J'ai fait mes premières marinières en rayures transparentes, des pantalons à pont qui devenaient des jupes, puis des robes du soir, après la sortie du film. Et bien sûr *Falbalas*. C'est le couturier Marcel Rochas qui a fait les costumes et le corset du film. On lui attribue la création de la première guêpière, en 1945. Mais c'est surtout celle de ma grand-mère qui m'a marqué. Petit, je fouillais dans ses armoires. C'était plein de trésors. Des chapeaux emplumés, avec des aigrettes noires ou des plumes d'oiseau de paradis. Un jour, j'ai tiré un truc saumon, damassé, très bizarre, avec des lacets. C'était son corset. Tout est parti de là.

Satyricon, cette folie visuelle de Fellini sortie en 1969, vous a aussi profondément inspiré. On retrouve cette forme d'excès dans vos costumes pour *Le Cinquième Élément*.

Au départ c'est Prince, le musicien, qui devait jouer le rôle du présentateur hystérique. Nous devions nous rencontrer pour la présentation des croquis des costumes avec Luc Besson, le réalisateur du film. Prince est arrivé, mais sans Luc. J'avais imaginé une combinaison intégrale en résille noire, sorte de macramé qui laissait voir la peau, et en guise de cache-sexe des franges en faux cheveux assortis à ceux de Prince. En bas du dos en dentelle noire, un faux cul en fausse fourrure. Je me suis demandé, perplexé, comment prononcer « faux cul ». J'y suis allé de mon accent gaulois « *It's like a faux cul!* » Je l'ai vu blémir. Il avait compris « fuck you » [« va te faire foutre »]. Il a abandonné le projet, trouvant que les costumes faisaient trop « homo ». Comme quoi, un mauvais accent... [Rires.]

Le cinéaste Pedro Almodóvar dit qu'il n'y a rien de trouble dans la manière dont le sexe apparaît dans votre travail et le sien, que tout est une question d'absence de préjugés et de sens de l'humour. L'histoire du vêtement montre que tout est relatif à la manière dont on les porte. Dans mes collections, j'abordais le sexe et le genre à travers fantaisie et liberté. Le kilt, les toges grecques, les jupes pour homme... Un homme peut les porter de manière virile. Une femme en costume d'homme peut être féminine ou masculine. Peu importe le vêtement, il est un support à la personnalité. L'important est l'harmonie qui se crée.



KEVIN MAZUR/LETA/ABACA

La mode est devenue un acteur majeur du cinéma : YSL à travers la coproduction du film *Emilia Pérez* de Jacques Audiard, le groupe de luxe Kering actionnaire majoritaire de l'agence de comédiens Creative Artists Agency, qui représente Brad Pitt, LVMH avec 22 Montaigne Entertainment. Qu'en pensez-vous ?

L'échange entre ces deux mondes existe depuis les débuts du cinéma. Déjà, Gabrielle Chanel était partie à Hollywood pour la MGM. Ça n'a pas fonctionné. Aux États-Unis, il faut s'adapter au système. Mais en France, les maisons de mode ont su développer une grande connaissance de la scénographie pour leurs défilés, devenus de véritables spectacles. Ces griffes de luxe savent respecter entièrement le travail des créateurs.

Allez-vous produire des films ?

Il faut savoir s'occuper d'argent, et j'en suis incapable. C'est d'ailleurs une source de blagues avec mes proches. C'est mon compagnon Francis Menuge [mort du sida en 1990] qui gérât les affaires. J'ai rêvé ce métier, je ne l'ai pas fait par appât du gain. C'était un amusement, un jeu pour l'enfant que je suis toujours resté.

Sous les paillettes du 7^e art, revendications sociales et protestations politiques.

Quel est le rôle du cinéma en 2024, selon vous ?

Celui qu'il a toujours eu : refléter l'époque, nos envies, nos peurs, et avoir la prétention d'apporter du rêve et des réponses à nos questions. On en a besoin. Mais pour que le rêve nous touche, pour qu'il se transforme en une réalité, le cinéma doit être en connexion avec son temps. Et en France, le cinéma a une grande gueule.

On a pu le voir à Cannes, lorsque l'actrice Cate Blanchett a révélé dans une robe, sur fond de tapis rouge, les couleurs du drapeau palestinien, offrant ainsi une tribune politique...

La mode parle, c'est un élément pour discuter, s'exprimer, elle peut ouvrir le débat. On peut tout dire à travers le vêtement. La façon dont on s'habille révèle

« La frivolité est importante, sinon, comment se retrouver soi-même ? »

quelque chose de soi. Ce que l'on est, ou ce que l'on fait croire aux autres que l'on est.

Vous a-t-on déjà refusé d'entrer quelque part pour non-respect du code vestimentaire ?

À Cannes. Je portais une redingote ouverte sur un leggings en lycra noir et strass Swarovski en forme de losange. Très « glitter », mais pas dans les lignes ! On m'a fait redescendre des marches. La fois suivante, j'avais suivi le protocole. Je portais un smoking avec cravate, mais sur un short. J'ai dû me changer. Et la dernière fois, on ne m'a rien dit, parce que j'arrivais avec Madonna.

En 1992, au final de votre défilé, elle fit une sortie fracassante seins nus, dans un soutien-gorge qui n'en portait que le nom. Serait-ce encore possible aujourd'hui ?

Impensable ! C'était au moment de la sortie de son livre érotique, *Sex*. Une autre époque. Un fan de Madonna avait d'ailleurs voulu monter sur le podium. Elle lui a flanqué un coup de pied discret pour l'éjecter. Personne n'a rien remarqué. Sauf elle, qui voit absolument tout. Sur les marches de Cannes, je l'ai vue étudier l'espace tout autour d'elle, observer les angles, compter les marches. Et se retourner pile à l'endroit idéal pour être photographiée. Elle avait tout calculé.

À l'heure de MeToo et de la libération de la parole des femmes, quel est selon vous l'équilibre à trouver pour la nouvelle génération des stylistes, entre leur mode et leur rapport à la féminité ?

Eh bien, bon courage ! Montrer une image de la femme qui revendique et assume sa sexualité comme je l'ai fait, c'est inconcevable et hors de propos aujourd'hui.

Curieusement, vous n'avez jamais été honoré d'un César du meilleur costume.

J'ai été nommé deux fois. D'abord pour *La Cité des enfants perdus*, de Caro et Jeunet. Quand j'ai entendu mon nom, de gros applaudissements se sont élevés dans la salle. J'ai pensé avoir ma chance. Eh non ! C'est Christian Gasc, un hurluberlu très sympathique, avec des cheveux hirsutes, qui l'a reçu, pour un film d'opéra. Pour *Le Cinquième Élément*, de Luc Besson, je me suis dit : « Cette fois, c'est la bonne. » Et encore non ! Il a été attribué au même hurluberlu ! [Rires.]



CHIA CHONG/SCAD

Marqué par le film « Querelle » de Fassbinder, Jean-Paul Gaultier érotise la masculinité avec sa marinière transparente et tatouage trompe-l'œil.

Il existe à New York une Fashion Week de l'intelligence artificielle, entièrement dématérialisée. Comment voyez-vous ce bouleversement de la création par l'IA ? Je vois tout le monde au chômage ! [Rires.]

La mode peut-elle être un art de la transgression ? C'est ce qu'on fait quand on est jeune créateur pour imposer son tempo : ruer dans les brancards, balayer

ce qui existe d'un « *allez, tout ça, c'est terminé* ». C'est la jeunesse qui fait l'avenir du monde. Pour ma part, j'ai passé des messages, sans discours politique, sans chercher la rébellion, sans imposer, ou assener des idées. Ça vient de l'enfance. Depuis petit, je pense que ce que l'on nous annonce comme des vérités est peut-être faux. On m'a fait croire que le père Noël existait, ou que les cloches de Pâques sonnaient, mais rien de tout cela n'était vrai...

Depuis Arcueil où vous avez grandi en HLM, quels ont été vos premiers chocs de mode ?

Ma grand-mère avait une amie couturière qui devait avoir 80 ans quand je l'ai vue la première fois. Ses cheveux étaient entièrement blancs et elle était habillée tout en blanc. Une fois, elle était en rose Malabar de la tête aux pieds ! Tout l'inverse de ma grand-mère infirmière, qui ne portait que du noir.

Entre les tycoons de la fast fashion qui créent des collections toutes les semaines et les géants des groupes de luxe, comment un jeune créateur peut-il faire la différence ?

Il faut savoir regarder l'autre, la société, et comprendre ses attentes. Quand on aime vraiment ce métier, on est concerné par l'autre. C'est de le voir autrement qui nous motive. D'où la présence de musées auprès du créateur, qui apportent une vision, une intention. Et qui lui permettent de rester bien connecté à son temps.

La mode est méprisée pour sa frivolité ; n'est-ce pas là pourtant l'un de ses atouts majeurs ?

Définitivement. On a envie de porter un vêtement pour endosser un rôle, changer ou séduire. La frivolité est importante, sinon, comment se retrouver soi-même, ou se reconnaître ? En Chine, les gens se différenciaient en faisant un petit « twist » sur leur costume Mao.

Le manque de moyen des premières collections des stylistes peut-il être un secret de réussite ?

J'en suis la preuve vivante ! Cela pousse à être inventif et créatif. J'ai commencé avec rien. Et je termine, avec rien ! [Rires.]

Faites-vous parti des Parisiens qui voient dans les Jeux olympiques une bonne raison de quitter Paris et de râler ?

Au contraire ! C'est extraordinaire pour la France à tous les niveaux. Pour la presse, l'image de marque, le tourisme. On apprécie de voir la ville sous d'autres facettes. Et le meilleur endroit pour voir les JO, je vous le dis, c'est chez soi, devant la télé !

C'est une bonne occasion pour vous mettre au sport.

No comment... Je vais plutôt prendre un dessert. Une glace au café, avec un café, s'il vous plaît ! ■

THÉÂTRE

Sous les étoiles de Ramatuelle

Pour ses 40 ans, le festival provençal met en scène musique et photographie et fait revivre Simone Veil ainsi que le duo Poiret-Serrault.



CYRIL BRUNEAU

ARMELLE HÉLIOT

Dans le théâtre de verdure, les Nuits classiques, dirigées par Jean-Michel Dhuez, précèdent le célèbre festival. Celui-ci fête cet été ses 40 ans. Dès demain, on écouterait le merveilleux Pascal Amoyel, le « pianiste aux 50 doigts »; mardi, c'est l'Orchestre de l'Opéra de Toulon qui propose une évocation tonique de Broadway. Enfin, Roberto Alagna, accompagné au piano par le délicat Yvan Cassar, sera là mercredi pour un récital comme il les aime: coloré et bouleversant. C'est pour le théâtre qu'a été édifié le ravissant écrin sous les étoiles, qui, à partir du 1^{er} août, propose l'un des plus chaleureux rendez-vous du Sud. Jeudi, ouverture en chansons fraternelles avec Christophe Maé; le lendemain, l'irrésistible Sébastien Castro se démultiplie dans sa comédie *Une idée géniale*, accompagné de ses camarades, Laurence Porteil, Agnès Boury et José Paul. Pour rire et rire encore. Le 3 août, dirigés par Nathalie Serrault, François Berléand et Nicolas Briançon font revivre un couple de légende: Poiret-Serrault, extraits extras. Le 4, on pénètre dans l'histoire magnifique d'une femme qui fut une fidèle spectatrice de Ramatuelle: Simone Veil. Elle revit, fascinante, incarnée par Cristiana Real, dans *Les Combats d'une effrontée*. Une exposition de photographies signées Micheline Pelletier complète, durant toute la manifestation, cet hommage. Suivent une cascade de très bonnes productions, grands succès parisiens: *Vidéo Club*, *Bungalow 21*, *Chers Parents*, l'humoriste Sandrine Sarroche, *Les Pigeons*. Avant *Adieu les magnifiques*, en clôture, le 12 août, par Michel Boujenah, directeur artistique de la manifestation créée par Jacqueline Franjou et Jean-Claude Brial, c'est MC Solaar qui enflammera la scène de légende, le 11 août. ■

Réservation: 0494 792050. Renseignements: 0496 126400.



COLLECTION CHRISTOPHE LUX FILM

TITANUS/COLLECTION CHRISTOPHE VIA AFP

VISCONTI, CLASSIQUES DE L'ÉTÉ

LES FILMS D'UN PRINCE Aristocrate et démocrate: Luchino Visconti di Modrone, comte de Lonate Pozzolo, dit Luchino Visconti, n'a cessé de multiplier les paradoxes dans sa vie privée et tout au long de sa vie professionnelle consacrée à la mise en scène. La plupart de ses films sont comme des opéras sur grand écran et il convient donc de les voir au cinéma. C'est le cas des quatre chefs-d'œuvre qui ressortent restaurés cet été, sous le titre « Le XIX^e siècle de Luchino Visconti »: *Le Guépard*, *Senso*, *Ludwig ou le Crépuscule des dieux* et *L'Innocent*. Quatre films en costumes, quatre drames tout à la fois intimistes et historiques. Avec en commun cette phrase culte du *Guépard*: « Il faut que tout change pour que rien ne change. » **AURÉLIEN CABROL**

« Le XIX^e siècle de Luchino Visconti », sortie mercredi.



THAMAPORN ARMANON

LARGO WINCH, PLUS SOMBRE ET PLUS HUMAIN ★★☆☆

CINÉMA Né sous la plume du Bruxellois Jan Van Hamme en 1977, Largo Winch est devenu un héros de bande dessinée en 1990 avant de prendre vie sur grand écran en 2008 sous les traits de Tomer Sisley. Après deux films de Jérôme Salle qui avaient fait palpiter les cœurs d'un peu plus de 3 millions de spectateurs, l'héritier fortuné semblait s'être éclipsé. Mais ça, c'était avant que le Belge Olivier Masset-Depasse ne braque de nouveau la lumière sur lui dans un 3^e volet cinématographique. Contrairement à son alter ego en 2D, le héros à la croisée de James Bond et de Jason Bourne prend ici de l'âge, dans un long-métrage qui a su s'adapter à l'air de son temps, s'offrant même une portée écolo. S'il est inspiré du tome 13 éponyme, *Largo Winch - Le prix de l'argent*, se libère des cases de son scénario d'origine. Désormais père d'un adolescent kidnappé au début du film, l'ancien jeune premier est devenu un homme ayant gagné en maturité et en aspérités, opérant un virage plus sombre le rendant aussi plus humain. Propulsé au cœur d'une machination cherchant à le détruire lui, ainsi que le groupe W, Largo va se lancer dans une traque bien relevée en action et en cascades réalisées par son interprète. De Bangkok au Canada en passant par la Birmanie, le milliardaire va être confronté à son passé et à un ennemi glaçant campé par James Franco. Un blockbuster made in France manquant parfois de finesse, pour un retour en grandes pompes... et on parle bien ici de celles que Largo fait avec ses poings pour s'affûter. **MATHILDE FONTAINE**

Largo Winch - Le prix de l'argent, d'Olivier Masset-Depasse, avec Tomer Sisley, James Franco, Clotilde Hesme. 1h40. Sortie mercredi.

MERCI

Olivia Ruiz
Caroline Fourest
Léa Moukanas
Sarah Poniatowski
Florence Dauchez
Nina Métayer
Emmanuelle Mörch
Yaël Braun-Pivet
Maïtena Biraben

Les Héritières

podcast

CONÇU ET ANIMÉ PAR
SOPHIE IBORRA

WOMEN FUTURE by **LA TRIBUNE**
PARADISUS • ÉTÉ 2024

Livres

L'essayiste
début juin, rue
Suger dans le
6^e arrondissement
de la capitale.



LUCAS BAROULET POUR LA TRIBUNE DIMANCHE

Lieux d'inspiration

GIULIANO DA EMPOLI

« Paris, j'y suis revenu toute ma vie »

À la rencontre d'écrivains sur leur lieu de création. Cette semaine, avec un romancier italo-suisse à la fois chez lui et pas chez lui dans la capitale.

PRÉMONITOIRE

« Législatives: "Les Ingénieurs du chaos", le livre qu'on s'arrache pour comprendre le score du RN », titrait il y a un mois un quotidien. « *Le récit-essai de Giuliano da Empoli, l'auteur du Mage du Kremlin, paru il y a plusieurs années, connaît un regain des ventes depuis le triomphe du Rassemblement national aux européennes* », continuait notre confrère. La vie éditoriale des *Ingénieurs du chaos* est, il est vrai, pour le moins singulière. À sa parution, en 2019, l'essai a été salué par la critique et dévoré par les amateurs de politique. L'auteur y raconte comment les nationalistes populistes, de Beppe Grillo en Italie à Dominic Cummings, le directeur de campagne du Brexit, inventent une nouvelle propagande à l'ère des selfies, de la data et des vérités alternatives. « *Pour combattre la vague populiste, il faut commencer par la comprendre* », estime l'écrivain. *Le Mage du Kremlin* a ensuite été perçu comme prémonitoire de l'invasion de l'Ukraine et utilisé comme clé de compréhension de la psyché de Poutine. Ce premier roman a donné une nouvelle vie, trois ans plus tard, à son récit-essai. À droite comme à gauche ou dans le camp présidentiel, tous les politiques, à commencer par le locataire de l'Élysée, disent avoir lu *Les Ingénieurs du chaos* ou rencontré l'auteur. Ce dernier ne détoile jamais qui il a vu et ne prétend pas susurrer à l'oreille des dirigeants qui le sollicitent. Il se rassure même en disant qu'il n'est pas certain que ces derniers l'écoutent vraiment. Mais le titre du livre est une expression entrée dans le langage courant. Une belle reconnaissance.



LES INGÉNIEURS DU CHAOS

Giuliano da Empoli,
Folio Actuel,
240 pages,
8,30 euros.

AURÉLIE MARCIREAU

C'est grâce à Italo Calvino que Paris s'est imposé. Giuliano da Empoli nous raconte que l'écrivain italien disait qu'il avait « *une maison de campagne à Paris* ». « *Un endroit stimulant mais où il trouvait le recueillement pour écrire et où on lui fichait la paix par rapport à l'Italie; pour moi, ça a été un peu comme cela au départ* », poursuit le romancier alors que nous le retrouvons près de la station Saint-Michel à quelques jours de l'été, sous un ciel gris et plombé à tous points de vue. « *Je venais du tumulte de la politique italienne et j'ai trouvé un certain calme à Paris. Mon précédent livre a été écrit ici. Le Mage du Kremlin aussi, en partie.* »

Ce dernier, succès critique et public, raconte la vie de Sourkov, conseiller, stratège et éminence grise de Poutine. Avant ce premier roman, le jeune quinquagénaire s'est occupé de la culture à la mairie de Florence, a conseillé le chef de gouvernement Matteo Renzi, dirigé un think tank et écrit *Les Ingénieurs du chaos*, essai devenu le livre de chevet de nombreux politiques. Alors que la France est en plein marasme politique, il se questionne, du haut du rooftop de l'hôtel où nous réalisons l'entretien, sur le comportement présidentiel. Il se demande comment la France pourra échapper à cette tentation de l'illibéralisme qui a touché l'Italie tout comme de nombreux pays et s'en désole. Il interroge les différents scénarios possibles et nous sourit.

La France a « *quelques anticorps de plus pour résister* », veut-il croire. Il sourit, beaucoup. Des yeux aussi. Il regarde le monde d'un œil souvent amusé, gardant toujours une certaine distance, un flegme devant ce qui nous panique, l'élégance de ne pas être catastrophé. On lui dit qu'on admire son « *réalisme non désespéré* ». Il approuve la formule. Elle lui va bien. On le croirait sorti d'un roman de Zweig, campant un personnage d'intellectuel européen curieux et touche-à-tout comme savait en créer le début du siècle précédent. Et surtout, il n'est... jamais où on l'attend. D'ailleurs, quand on lui téléphone, même s'il est en France, résonne la sonnerie des appels reçus à l'étranger. « *Je n'ai pas de numéro français et toujours mon portable italien! Cela correspond probablement à cette condition que j'aime qui est d'être toujours un peu en décalage. Je suis ici à la fois chez moi et pas chez moi. J'ai un lien fort avec cette ville, mais en même temps je n'ai pas*

la nationalité française et ne me reconnais pas tout à fait comme Parisien. »

Assis en face de nous, il enlève enfin son bonnet, regarde la faune branchée qui nous entoure dans le café de cet hôtel du 6^e arrondissement. Il répète souvent « *ici* » dans la conversation tandis que son quotidien est plutôt « *là-bas* ». Il revient de Montevideo, est passé par un festival à Londres après un crochet par Madrid quelques heures avant que l'on se retrouve à deux pas de chez son éditeur, près du jardin du Luxembourg, non loin... de ses bases: « *Paris reste le barycentre de mes pérégrinations. J'ai emménagé ici il y a quelques années, quand j'ai décidé de me consacrer pleinement à l'écriture. Car Paris est l'un des endroits au monde où on peut encore faire le mieux semblant que les livres sont importants. Surtout quand on aime la politique et la littérature, des*

“
Paris est l'un des
endroits au monde où
on peut encore faire
le mieux semblant
que les livres
sont importants

domaines en perte de vitesse un peu partout. Paris reste l'une des villes où on continue à vivre versé dans cette ambiance. » Aurait-il un tempérament nostalgique? « *J'ai habité à Paris quelques années quand j'étais petit. J'y suis revenu toute ma vie et toujours dans ce quartier.* » Lui qui adore se promener dans le centre de la ville a renoncé à nous accompagner cette fois à cause d'un gros rhume et d'une pluie persistante.

Nous resterons donc sédentaires. Parmi ses lieux d'écriture, raconte-t-il, la Suisse (il est italo-suisse) ou encore un hôtel de Bruxelles, un peu Art déco et décati, qui n'existe plus aujourd'hui, où il s'est réfugié pour écrire une partie du *Mage du Kremlin*. « *J'aime bien être seul dans un endroit où je peux sortir le soir* », dit-il. Un ange passe... « *Cela me rappelle cette image magnifique de Michaux qui me correspond assez: "un ermite qui connaît les horaires des trains".* » Décidément, la sédentarité est une préoccupation pour lui. « *J'ai traversé les mondes plutôt que de leur appartenir*

complètement. J'ai fait de la politique sans être politicien, donné des cours à l'université sans être universitaire, j'écris dans des journaux sans être journaliste. Le handicap, c'est que tu n'as jamais un sentiment d'appartenance à une communauté, mais l'avantage est que tu peux établir des passerelles, confronter des choses, apporter des éléments d'un monde à un autre. Même d'une langue à l'autre! » Son français est parfait avec un phrasé plus lent qu'en italien. Il écrit indifféremment dans l'une ou l'autre des langues. Son premier essai, publié en Italie à l'âge de 22 ans, a eu un gros succès. Il a attendu vingt-cinq ans pour écrire un premier roman: « *Un aboutissement.* » Et peut-être, ajoute-t-on, une façon de faire mentir le titre du premier livre? Un titre en forme d'épilogue de notre génération: *Un grand avenir derrière nous*. « *Ce qui est miraculeux avec la fiction, c'est que même les parties de ta vie que tu considères comme n'ayant pas été à la hauteur de l'énergie dépensée, voire un peu inutiles – les années en politique, pour moi –, le miracle de la fiction les convertit en quelque chose de bien.* »

Patiemment, il se lève, plusieurs fois, pour fermer une porte qui s'ouvre sans cesse, laissant passer l'air froid et un rayon de soleil bien timide comme l'est notre question sur l'Italie et le prochain roman. « *Je ne sais pas si j'aurai le temps et la force de faire un roman sur l'Italie mais ce ne sera pas le prochain. Il y aura cependant une lente progression vers l'Italie et moins de Russes, quelques Italiens et des gens un peu déracinés. J'ai un rapport aux lieux qui est très fort et il y en aura davantage. Ce sera un livre plus nomade.* »

Le nomadisme comme assurance d'être libre finalement, lui dit-on. « *Ce n'est pas un concept abstrait! La liberté a un sens concret pour moi. C'est quand je me réveille chaque matin, pouvoir me demander si ma journée me plaît et si j'ai la liberté de la changer. Cet exercice assez quotidien de la liberté est la seule chose que j'ai vraiment voulue dans ma vie. La politique ne le permet pas, la presse non plus. Finalement, l'écriture est la chose qui, pour moi, se rapproche le plus de l'exercice de la liberté.* » Au moment de nous quitter, nous lui demandons ce qu'il fait dans les prochains jours. Il part en Suisse. Peut-être. Avant de revenir à Paris, cette « *ville-maison de campagne* » qui abrite sa liberté. ■

Lieux d'inspiration

La semaine prochaine, retrouvez
Brigitte Giraud à Lyon pour
le cinquième épisode de notre série.

Dans ce genre-là

Arsenic et vieilles Anglaises

Cet été, nous vous proposons chaque semaine un genre littéraire peu connu. Voici le « cosy mystery », où des enquêtrices malgré elles traquent le crime sans jamais manquer le « tea time ».

ANNE-LAURE WALTER

Le *cosy mystery* est au roman policier anglais ce que l'homicide violent d'un innocent enfant est au polar scandinave : un classique. Ce genre né avec Agatha Christie et ses détectives amateurs Tommy et Tuppence Beresford connaît depuis trois ans un fol engouement en France, grâce à ses intrigues qui mêlent mystère et humour, son *tea time* avec nuage de lait, ses rasades de whisky et ses napperons en dentelle. Pour s'immerger dans ce polar douillet, rien de tel qu'un volume de la série *Les dames de Marlow enquêtent*, de Robert Thorogood, auteur qui a déjà fait ses preuves dans le divertissement de qualité avec l'écriture de la série télé de la BBC *Meurtres au paradis*. L'ouvrage avec son dessin en couverture qui mêle imagerie du Cluedo, jupe en tartin et grille de mots croisés (jamais vous ne verrez une photo en couverture d'un *cosy mystery*), propose la crème de la crème pour les amateurs du genre : un meurtre en chambre close dans un manoir anglais. Dans la petite ville de Marlow, Judith Potts, 78 ans, verbicruciste de son état, mène une vie tranquille. Elle boit un peu trop de whisky, se baigne nue dans la Tamise – la famille de promeneurs chassera-t-elle la saisissante vision de la presque octogénaire dans le plus simple appareil sortant de l'eau cour-sée par un cygne ? – et prend le thé avec ses amies Becks, la femme du vicaire aux « *connaissances irréprochables en matière d'art de vivre bourgeois* », et la rock'n'roll Suzie, promeneuse de chiens et commère attitrée de Marlow. Son talent pour élucider des énigmes la conduit à aider, à plusieurs reprises, la police.

Dans ce volume 2, *Il suffira d'un cygne* (pour les titres, c'est un genre où les amateurs de jeux de mots douteux se régalent, de *Crime et chat qui ment* aux *Fourberies d'escarpins*...), un des notables de la ville meurt dans ce qui ressemble à un accident. La veille de son mariage, enfermé dans son bureau, la clé au fond de sa poche, il est tué part une armoire qui bascule. Judith Potts est persuadée qu'il s'agit d'un meurtre et ses amies vont l'aider à le prouver. L'éducation de la femme du vicaire

Ce sont des livres qu'on s'échange et qu'on s'offre avec... une boîte de thé

lui permet de reconnaître la marque d'une botte en caoutchouc rien qu'à son empreinte et au nuancier de peintures Farrow and Ball, tandis que la commère qui anime une émission de radio locale met tous ses auditeurs à contribution pour une filature. Cependant, les sept personnes qui ont un mobile disposent aussi d'un solide alibi. S'ensuivent 400 pages, ponctuées par trois grilles de mots croisés, où l'on passe d'un suspect à l'autre, avec quelques intrigues parallèles. On ne boudé pas notre plaisir tant l'auteur est habile dans sa narration avec un style fluide et un humour *witty* assez irrésistible. Même les clichés, qui sont légion, nourrissent finalement l'imaginaire anglais et font de ce roman une lecture « confortable »... *cosy*, de fait, comme le promet l'intitulé du genre. On peut y lire que « *Judith fit entrer Suzie et Becks dans son salon où les attendaient une théière pleine et trois tasses sur leur soucoupe. Becks avait apporté un lemon drizzle cake encore tiède* ». Il y a des crumpets bien chauds, du sloe gin et le *Puzzler* (magazine anglais de jeux et de mots croisés), ainsi qu'une cocasse course-poursuite avec une « *voiturette pour personne à mobilité réduite* ». Ça, c'est pour le moment plus proche de *Benny Hill* que de *Downton Abbey*!

Le *cosy mystery* n'est pas un genre urbain. Ces histoires policières menées par des amateurs se déroulent de préférence dans une petite communauté, au fin fond de la campagne anglaise. Marlow est dans le Buckinghamshire, dans le sud-est de l'Angleterre; Agatha Raisin, l'héroïne iconique de la série de romans de M.C. Beaton, a quitté son poste d'attachée de presse à Londres pour s'installer dans les Cotswolds, tandis que *Les Détectives du Yorkshire*, une autre saga efficace et attachante, signée Julia Chapman, se tient comme son titre l'indique dans le nord de l'Angleterre. Il y a aussi quelques tentatives régionales comme *Bretzel et beurre salé* (une Alsacienne en Bretagne) ou *Les Folles Enquêtes de Magritte et Georgette* (en Belgique), même si le cadre britannique avec ses rituels reste le meilleur décor à ces intrigues sans mutilation ni effusion de sang. Rappelons que dans *Il suffira d'un cygne* l'arme du crime est... une armoire. On est loin de *Millénium* ou de *La Cité des jarres*.



C'est d'ailleurs en partie en réaction à la vague de polars nordiques avec leur froid réalisme social que le *cosy mystery* a explosé. En 2016 paraît en France le premier *Agatha Raisin* qui fait naître le phénomène et en dicte les codes. Le confinement va nourrir l'envie d'une littérature de réconfort, hors du temps et de la réalité sociétale, et à partir de 2021 une nuée de couvertures pastel pour des intrigues légères à la qualité très aléatoire va coloniser les rayons policiers. Ce sont des livres qu'on s'échange et qu'on s'offre avec... une boîte de thé. Le lectorat, majoritairement féminin, partage volontiers ses engouements dans des clubs de lecture ou des groupes sur Facebook – sa moyenne d'âge, entre 50 et 70 ans, le tient assez éloigné des autres réseaux sociaux. Pour la parution d'*Il suffira d'un cygne*, les plus fidèles lectrices ont reçu de la part de l'éditeur français une égoïste, cette théière *so British* reposant sur une tasse. Les drôles de dames de Marlow ont encore de beaux jours devant elles. Un nouvel opus est annoncé au printemps et la série télévisée, déjà diffusée outre-Manche, arrivera bientôt en France avec dans le rôle principal Samantha Bond, qui incarne miss Money Penny dans plusieurs *James Bond* et lady Rosamund Painswick dans *Downton Abbey*. *God save the crime!* ■



IL SUFFIRA D'UN CYGNE

de Robert Thorogood, traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Sophie Brissaud, Éditions de La Martinière, 400 pages, 14,90 euros.



La sélection de l'été

UN DUEL FRATRICIDE

S'il n'est pas le plus connu des romans de Stevenson, *Le Maître de Ballantrae* est pourtant peut-être son chef-d'œuvre.

Ils sont tous d'accord. De Henry James à Jean Echenoz en passant par Brecht, Gide ou Artaud (qui voulait l'adapter au cinéma et écrivit pour cela un scénario); tous à travers les âges réunis pour considérer que *Le Maître de Ballantrae*, bien plus encore que *L'Île au trésor* ou *L'Étrange Cas du docteur Jekyll et de M. Hyde*, est sans doute la plus aboutie des œuvres de Robert Louis Stevenson, la plus constitutive de la formidable complexité de son génie de romancier. Sa récente réédition en collection de poche 10/18 incite donc le lecteur désireux de s'éloigner un temps, celui des vacances, des miasmes de l'actualité littéraire à aller y voir par lui-même.

De fait, ce n'est pas rien. Une sorte de cathédrale gothique et romanesque élevée au culte des passions fratricides. Écosse, 1745. Dans un pays déchiré par la guerre opposant l'armée loyaliste de George II aux rebelles dits jacobites (car partisans de Jacques Stuart), les échos du conflit se font entendre jusqu'au manoir des Durrisdeer. D'un côté le

flamboyant « Maître de Ballantrae », James, libertin, ambitieux, immoral et charismatique. De l'autre, son cadet, Henry, plus modéré et vertueux. Emporté par ses rêves de gloire et de conquête, James prend le parti des rebelles. Mal lui en prend car ceux-ci sont bientôt écrasés et, s'il survit par miracle, ce ne sera plus que par la haine qu'il voue désormais à son frère qu'il considère comme un imposteur. Au début, Henry en prendra bravement son parti avant de basculer à son tour dans la colère. Ni oubli ni pardon, tout cela se terminera par une scène sublime et tragique de duel, « climax » émotionnel du livre, au cœur de la forêt américaine des Adirondacks.

La maestria avec laquelle Stevenson mène son affaire est inouïe. C'est, bien sûr, un immense roman d'aventures, mais aussi, plus secrètement, un traité des passions mauvaises. Stevenson, ici, c'est Dumas et Stendhal réunis.

OLIVIER MONY

Le Maître de Ballantrae, de Robert Louis Stevenson, traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Théo Varlet, 10/18, 312 pages, 8,30 euros.

EN CHAIR ET EN OURS

Où une anthropologue spécialiste de l'animisme raconte la subtile métamorphose qui s'opère en elle à la suite de sa rencontre avec un ours.

C'est ce qui s'appelle se confronter à son sujet. Le 25 août 2015, dans les montagnes du Kamatchatka, l'anthropologue Nastassja Martin se retrouve face à un ours qui la mord au crâne, au visage et à la jambe avant de fuir ses coups de piolet. Dès lors, pour elle, « *les frontières entre les mondes imploient* » et le verbe n'est pas trop fort : Nastassja Martin, spécialiste du peuple évène et de ses croyances animistes, raconte ici l'expérience violente et mystique qui a fait d'elle, pour les habitants de la région, une « *miedka* », une femme liée à la figure de l'ours. Elle y mêle le récit de sa convalescence (sa bouche devient un champ de bataille où s'affrontent les médecines russe et française), les descriptions de ses rêves (où des chasseurs deviennent à la fois oiseaux et poissons) et ses réflexions imprégnées d'une pensée aux antipodes de la raison occidentale (pour les Évènes, des « *présences multiples* » peuvent « *habiter un même corps* »). En somme, elle lance tous ses filets pour saisir les

ineffables transformations opérées en elle par la rencontre. Le résultat est à la fois limpide et d'une radicale étrangeté, à l'image des répliques de ses amis nomades (« *Tu es le cadeau que les ours nous ont fait en te laissant la vie sauve* »).

D'un côté, l'anthropologue nous montre tout ce qui la traverse, même si ces vérités-là ont été approchées par la littérature. De l'autre, ce « *système nous significations et de résonances* » finit par menacer sa santé mentale. Et l'on se dit qu'au fond l'autrice n'a pas attendu l'ours pour cheminer entre deux mondes, que l'événement n'a fait que consacrer, sur un plan métaphysique, une situation qu'elle vivait déjà en corps et en esprit, à force de recherches sur le terrain auprès des Évènes ou des Gwich'in d'Alaska. « *Enfants nous héritons des territoires qu'il nous faudra conquérir tout au long de notre vie* », dit-elle. En ce sens, ce livre est bien l'histoire de la conquête, par les mots, d'une expérience indicible, préparée sans le savoir au cours de toute une existence.

ALEXIS BROCAS

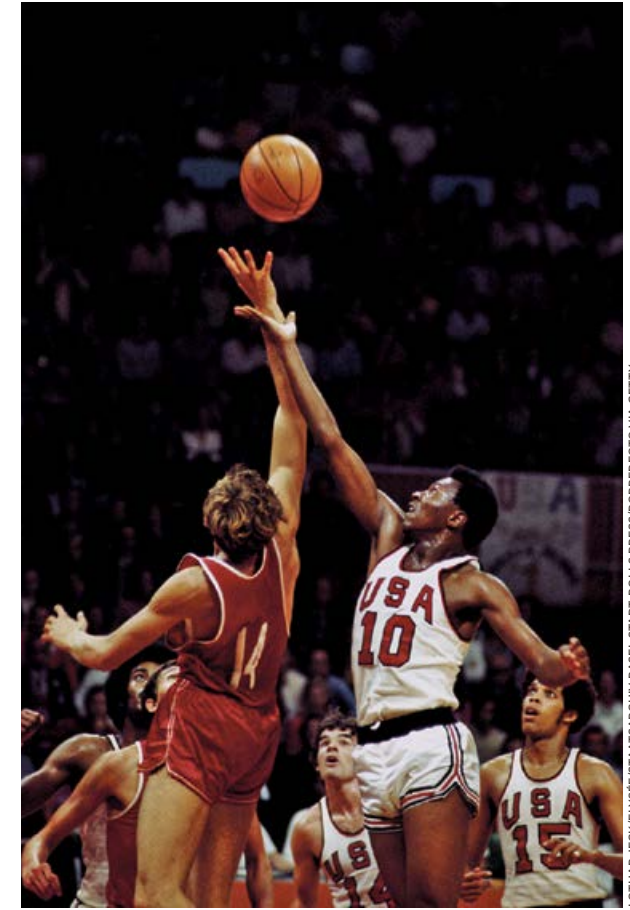
Croire aux fauves, de Nastassja Martin, Folio, 160 pages, 7,80 euros.

Histoires d'art

PAR
DANIEL
SCHICK

Art et JO, la grande effusion

À l'occasion des Jeux de Paris, le Louvre, le Palais de la Porte-Dorée et les Rencontres photographiques d'Arles mettent le sport à l'honneur.



Finale de basket entre les États-Unis et l'URSS aux Jeux de Munich en 1972.

Saut de barre fixe aux Jeux de Berlin en 1936.

D'où viennent les Jeux olympiques? Le Louvre nous rappelle que ceux de 1896 à Athènes ont été réinventés grâce à l'art. Le Palais de la Porte-Dorée rappelle, lui, à quel point ils sont politiques. Quant aux Rencontres photographiques d'Arles, elles montrent l'essentiel: le sportif dans l'effort.

Pas de JO sans art. Au Jeux de 1906, peinture, sculpture, architecture, musique sont des disciplines olympiques au même titre que les épreuves purement sportives. Mais comment mettre en compétition des œuvres, les choisir? Ces compétitions se sont révélées « bazardeuses ». En 1936, les nazis considérant l'art comme dégénéré, la compétition artistique est une mascarade. Avec les JO de Londres en 1948, l'art disparaît des compétitions, mais il n'y aurait pas de JO en 2024 sans l'art, grand témoin des premières olympiades de 776 avant Jésus-Christ.

Le Louvre est la plus grande salle de sport du monde. Des centaines d'athlètes courent, luttent, lancent des discoboles pour l'éternité. Le musée expose vases, sculptures, reliefs et mosaïques dont les créateurs ont su saisir, arrêter, magnifier le mouvement et la perfection musculaire. Abdominaux sculptés, mollets en béton, les athlètes grecs et romains représentés ont de quoi rendre jaloux les amoureux de la gonflette. Ce marathon sans chronomètre à travers les salles des antiquités grecques, romaines et étrusques est indispensable avant de se rendre à l'exposition temporaire imaginée pour les JO. Une expo-piqure de rappel historique. En 1894 se réunit le Congrès olympique afin d'imaginer la renaissance des Jeux qui auront lieu en 1896. Relancer les JO, oui, mais à partir de quoi? L'art joue alors un rôle fondamental, fondateur.

Vases, fresques, sculptures, écrits sont des flambeaux en or qui éclairent l'histoire des JO. Autour de Pierre de Coubertin se réunissent historiens d'art, archéologues et intellectuels. En fonction des œuvres ancestrales trouvées, les disciplines des premiers JO sont choisies, ou inventées de toutes pièces comme le marathon. En 776 av. J.-C., on court mais sur 192 mètres. L'idée de créer le marathon de 1896 vient d'un ami de Pierre de Coubertin, l'universitaire Michel Bréal. Ce dernier est l'homme que l'expo révèle. Bréal connaît la légende de Phidippides. Ce messager aurait parcouru la distance de Marathon à Athènes, soit un peu plus de 42 kilomètres, pour

annoncer la victoire des Grecs contre les Perses en 490 av. J.-C. Et hop, 42 kilomètres dans les guiboles des premiers marathoniens des JO de 1896. Bréal a conçu avec un orfèvre la première coupe dite coupe Bréal, remise au vainqueur du premier marathon. La coupe est exposée au Louvre. L'autre grand méconnu de la renaissance des JO est le Suisse Émile Gilliéron. Dessinateur, passionné d'archéologie, il est l'inventeur de l'iconographie des Jeux, « anti-quisant » de ses connaissances affiche, trophées et timbres des nouveaux JO de 1896.

L'expo révèle une épreuve antique disparue: le pancrace. Ce combat autorisait les athlètes à pouvoir mordre, pincer, tordre l'adversaire. Coubertin mit l'épreuve KO en ne la reprenant pas. La star de l'expo est une petite figurine représentant une coureuse infiniment gracieuse malgré un corps déstructuré, très danse contemporaine. La coureuse d'il y a deux mille cinq cents ans prouve que les jeunes filles pratiquaient le sport mais hors compétition.

La paix par le sport

« Un esprit sain dans un corps sain », la phrase circule depuis deux mille ans. Les premiers jeux de 776 av. J.-C. sont sportifs, spirituels et géopolitiques. Ils réunissent des cités souvent hostiles. En faisant sport commun, elles font terre commune. Elles se font la paix, pas la guerre. Œuvrer pour la paix est ce qui a conduit Pierre de Coubertin à inventer les JO modernes. L'homme ne s'est pas remis de la guerre monstrueuse de 1870. Pour éviter un prochain conflit, il propose la paix par le sport. Une idée politique. Les JO ne sont que cela.

L'exposition du musée du Palais de la Porte-Dorée est la moins politiquement correcte de toutes. Sans aucun tabou, elle rappelle que les JO ne sont que sauts d'obstacles politiques dans un monde en permanente construction ou déconstruction. Choix des villes où les JO se tiennent, des lieux où les épreuves se déroulent, sélection des porteurs de flamme et de drapeaux, sélection des sportifs, hymnes, tout est choix, signal politique et récupération. La lutte est une des disciplines sportives historiques des Jeux. Les luttes politiques, moins visibles mais pas moins cruelles, en sont les épreuves permanentes.

L'exposition liée aux JO gratouille là où ça fait mal. Photos, films, archives, affiches, textes, œuvres exhibent tristement et savamment le racisme indigent, le machisme grotesque, l'homophobie meurtrière, le néocolonialisme latent qui ont phagocyté les Jeux et rôdent encore. La discrimination a été probablement la discipline la plus pratiquée des JO.

Quand, en 1936, l'Américain Jesse Owens triomphe en Allemagne, l'athlète le fait devant Hitler. Les suprémacistes blancs nazis n'en perdront pas leur képi pour autant mais Jesse Owens remporta une victoire historique. Même si d'autres sportifs noirs concoururent avant lui, la grande histoire macabre fera de lui le premier homme à avoir piétiné le racisme du bout de ses crampons. Par ses pas sur la terre battue, il en aura fait faire un grand pour l'humanité. La photo de son envolée dans l'Histoire est l'affiche de l'expo.

Une caisse de résonance de tous les combats

Comme le disent les vibrantes, habiles et engagées Constance Rivière, directrice du Palais de la Porte-Dorée, et Sandrine Lemaire co-commissaire de l'expo: depuis cent trente ans, les Jeux olympiques agissent comme une caisse de résonance de tous les combats, rêves et conflits politiques qui fondent les relations entre les nations. L'exposition aborde aussi l'avenir des Jeux: comment seront traités par le CIO les questions des droits humains, de l'écologie, du coût, de la durabilité et de la démocratie? L'expo pose de nombreuses questions. Le Palais de la Porte-Dorée offre surtout de légitimes médailles posthumes aux courageuses et courageux qui ont marqué les JO par leur acharnement et leur audace. Ces grands sportifs ont aussi fait bouger les lignes fragiles de nos sociétés. Un hip hip hip hurra d'or peut être attribué à Alice Milliat, pionnière du féminisme et sportive accomplie. Devant le refus du CIO d'admettre les femmes dans l'ensemble des disciplines des Jeux, elle organisa les « siens », les Jeux olympiques féminins de Paris, en 1922. L'exposition n'éclipse pas les limites de Pierre de Coubertin. Le baron considérait que le sport pour les femmes était une activité « contre-nature » pouvant nuire à leurs capacités reproductrices...

Pour cette seconde-là, toutes et tous sont à Paris. Pour ce moment-là, ils ont construit chaque autre moment de leur existence. Cet ultime effort est le dernier, l'apothéose d'une ambition, le triomphe où l'échec

s'il s'agit de décrocher une médaille. Dans tous les cas, c'est une victoire, intime, nirvanesque, une victoire sur soi. C'est instant-là, ce moment précis où l'athlète libère son ultime force, où il franchit la ligne séparant l'acharnement du soulagement a été photographié mille fois mais pas un visage, pas un corps ne ressemble à un autre. Ces efforts, consécration d'une vie, aboutissement d'un rêve, sont le sujet de l'exposition « Le sport à l'épreuve » à voir au musée départemental d'Arles. L'expo est un 100 mètres haies de plaisir tant l'émotion est à surpasser entre deux photos. ■



Coupe d'Antiphon (V^e siècle av. J.-C.), musée du Louvre.

Le Louvre
« L'Olympisme - Une invention moderne, un héritage antique », jusqu'au 16 septembre.

Palais de la Porte-Dorée
« Olympisme, une histoire du monde », jusqu'au 8 septembre.

Rencontres photographiques d'Arles
Musée départemental Arles antique: « Le sport à l'épreuve », jusqu'au 29 septembre.

Isabelle Adjani
et Alain Souchon
dans *L'Été
meurtrier*.



SINCAPACTFI FILMS / DILTZ / BRIDGEMAN IMAGES

CINÉMA

Isabelle Adjani et Alain Souchon : tous deux, tout flamme

Un coup de foudre réciproque entre une actrice qui n'est pas encore une star et un chanteur à succès déjà père de famille : l'histoire d'un amour contrarié.

AURÉLIEN CABROL

Tout a commencé sur un plateau de tournage, comme souvent dans les histoires d'amour de cinéma. Nous sommes en 1981 : elle et lui ne se connaissent pas mais ils s'apprennent à jouer dans le nouveau film du prince de la comédie à la française, le surdoué Jean-Paul Rappeneau. Et le titre du film est déjà un programme amoureux à lui tout seul : *Tout feu, tout flamme* ! Elle, c'est Isabelle Adjani, alors âgée de 26 ans. Lui, c'est Alain Souchon et il en a 37.

Après avoir fait sensation à la Comédie-Française en 1973 dans *L'École des femmes* de Molière puis dans *Ondine* de Giraudoux, Adjani remporte un succès foudroyant au cinéma en incarnant le rôle principal dans *La Gifle* de Claude Pinoteau, aux côtés de Lino Ventura. C'est seulement son quatrième film, mais il la propulse au rang de vedette populaire. Dans la foulée, elle tourne avec les plus grands cinéastes de l'époque : François Truffaut (*L'Histoire d'Adèle H.*), André Téchiné (*Barocco*), Roman Polanski (*Le Locataire*), James Ivory (*Quartet*) et Andrzej Zulawski (*Possession*). Jean-Paul Rappeneau, le futur réalisateur de *Cyrano de Bergerac*, ne détonne pas dans cette liste prestigieuse, lui qui a déjà fait tourner Catherine Deneuve dans *La Vie de château*, Jean-Paul Belmondo dans *Les Mariés de l'an II* ou bien encore, dans *Le Sauvage*, Yves Montand. Ce dernier est également à l'affiche de *Tout feu, tout flamme*, dans le rôle de Victor Valance, le père de la jeune et brillante polytechnicienne Pauline Valance incarné par Isabelle Adjani évidemment. Cette brillante et virevoltante comédie a été écrite par Élisabeth Rappeneau, Jean-Paul Rappeneau et Joyce Buñuel. On y raconte l'histoire de Victor Valance qui, après avoir abandonné sa mère et ses trois filles durant plusieurs années, revient à Paris et se lance dans une opération douteuse de construction de casino en croyant pouvoir y associer sa vertueuse polytechnicienne de fille aînée.

La bande originale en a été composée par Michel Berger. Mais c'est un autre auteur-chanteur-compositeur qui retient l'attention de tous alors : Alain Souchon. Deux ans auparavant, en 1980, il avait fait ses tout premiers pas au cinéma en jouant dans le film choral de Claude Berri, *Je vous aime*, où il incarnait Claude, l'un des amants d'Alice (Catherine Deneuve). Et c'est d'ailleurs cette dernière qui a incité Souchon à accepter la proposition de Rappeneau : « Tu ne réfléchis pas, lui a-t-elle dit, car Rappeneau c'est toujours bien ! » Et Souchon d'ajouter avec son détachement habituel : « À l'époque, j'étais comme une midinette. Je croyais que j'allais devenir une star de cinéma ! » C'est donc avec enthousiasme qu'il incarne à l'écran le personnage d'Antoine Quentin, le jeune amoureux de Pauline/Adjani dans le film. Mais également en dehors du plateau de tournage, car l'actrice et le chanteur ne tardent pas à tomber très amoureux, comme l'a raconté bien des années plus tard Souchon, alors qu'Adjani a toujours gardé

le silence à propos de cette idylle. C'est en avril dernier, dans un livre du biographe Jean-Dominique Brière intitulé *Alain Souchon - La vie, c'est du théâtre et des souvenirs* (L'Archipel), que l'auteur de *Foule sentimentale* est longuement revenu sur ce coup de foudre presque immédiat et totalement réciproque qui devint un épisode marquant de sa vie. « Isabelle n'était pas encore la grande vedette qu'elle est devenue, se souvient ainsi Souchon. Elle construisait sa carrière. » Et l'amoureux d'ajouter : « J'aimais bien son côté tourmenté. Elle était très, très belle... et très, très compliquée. [...] C'était un coup de foudre réciproque, mais on ne voulait pas se l'avouer. Au début, on était dans un rapport de séduction et de frustration. [...] On était très épris l'un de l'autre. » Prolige et malicieux à la fois, le chanteur-acteur garde le souvenir d'une Adjani « très drôle », n'arrêtant pas de lui répéter que Julien Clerc était son « chanteur préféré » !

« Un moment de tempête »

Et pourtant, rien n'est simple : Souchon est alors marié depuis dix ans déjà avec Françoise, celle qu'il surnomme « Bellotte », la mère de ses deux petits garçons Pierre, né en 1972, et Charles, né six ans plus tard, deux futurs musiciens et chanteurs. Commence alors « un moment de tempête », comme le dit aujourd'hui Souchon. Un moment qui dure puisque les deux amants poursuivent leur romance après la sortie de *Tout feu, tout flamme* qui, soit dit



**Elle était très, très belle...
et très, très compliquée.
C'était un coup de foudre
réciproque, mais on ne
voulait pas se l'avouer**

Alain Souchon

en passant, attire plus de 2 millions de spectateurs, occupant ainsi la 14^e place du box-office de 1982. L'histoire d'amour se poursuit même sur un autre plateau de tournage, celui de *L'Été meurtrier*, film de Jean Becker d'après le roman éponyme de Sébastien Japrisot. Le paradoxe, c'est qu'Adjani comme Souchon n'auraient pas dû participer à ce tournage. Et pourtant, le rôle principal féminin, celui d'Éliane Wieck, dite « Elle », avait bel et bien été écrit pour l'actrice. Mais, notamment en raison de certaines scènes dénudées, Adjani avait refusé le rôle, lequel fut alors proposé à Lio, puis Jeanne Mas et Valérie Kaprisky enfin. Mais, au tout dernier moment, Adjani appela Jean Becker pour changer d'avis et lui donner son accord. Quant à Alain Souchon, après les refus de Gérard Depardieu puis de son complice des *Valseuses*, Patrick Dewaere, il décline lui aussi dans un premier temps la proposition pour finalement l'accepter. L'histoire ne dit



À Cannes, en novembre 1983.

KESTONE PRESS AGENCY/ZUMA WIRE/ACAPRESS

pas qui, d'Adjani ou de Souchon, a fini par convaincre l'autre... Quoi qu'il en soit, ils se retrouvent une seconde fois amants et complices de tournage pour ce film qui raconte la curieuse relation amoureuse qui se noue entre Éliane/« Elle » et Florimond, de son vrai prénom Fiorimondo, surnommé « Pin Pon », qui travaille dans le garage du village et comme pompier volontaire. Il s'avère qu'Éliane est le fruit du viol de sa mère par trois inconnus dont le père de « Pin Pon » mort depuis. La jeune femme élabore alors un plan diabolique pour se venger, tout en épousant « Pin Pon ». Mais la réalité se révèle beaucoup plus complexe et « Elle » en perd la raison... Le film, tourné durant l'été 1982 à Carpentras et dans plusieurs villages du Luberon, totalise plus de 5 millions d'entrées, atteignant ainsi la 2^e place du box-office français des films sortis en 1983. Quelques mois plus tard, il reçoit quatre récompenses aux Césars dont celui de la meilleure actrice pour Isabelle Adjani. Certes, l'histoire d'amour que raconte *L'Été meurtrier* est pour le moins ambiguë, voire perverse, mais elle n'empêche pas l'histoire amoureuse et passionnée que vivent alors Adjani et Souchon de se poursuivre.

Et pourtant, une fois le tournage terminé, les deux acteurs finissent par se séparer. Et c'est une fois encore Alain Souchon qui, avec son franc-parler, a raconté l'histoire de cette rupture forcément douloureuse : « Ça s'est terminé parce que, voyant que je restais avec ma femme, elle m'a envoyé chier. J'ai été très malheureux mais c'était très bien ainsi. » Et d'ajouter avec la même franchise : « Dans cette histoire, les trois personnes ont souffert. » Aujourd'hui, presque quarante ans après les faits, Alain Souchon partage toujours sa vie avec « Bellotte ». Restent désormais deux films, une comédie virevoltante et brillante et un drame digne d'une tragédie antique. Deux films à l'opposé l'un de l'autre mais tous deux incarnés par un couple de cinéma au charme fou. ■

Love Story

La semaine prochaine, pour le quatrième épisode, retrouvez Tom Cruise et Nicole Kidman.

PAR
ANNE
ETORRE
PHOTOS
MAKI
MANOUKIAN

AU PAYS BASQUE

Ciboure sur tous les thons

C'est l'été et les papilles s'émoustillent à la découverte de produits du terroir.



Saint-Jean-de-Luz (Pyrénées-Atlantiques) a longtemps été le premier port thonier de France. Les pêcheurs locaux perpétuent cette tradition en pêchant cette espèce protégée du 1^{er} juin à fin septembre et en la fêtant chaque année à la mi-juillet. La conserverie est aussi un fleuron des ports de Ciboure et de Saint-Jean, et c'est là que Lucie Lesgourgues achète le poisson qu'elle transforme dans son laboratoire aux portes du Pays basque. Quelques mois dans une poissonnerie de Rungis ont suffi à cette jeune trentenaire pour constater à quel point le gaspillage alimentaire dans le secteur de la pêche industrielle était colossal. Pirate Cannerie, sa petite conserverie, est née de ce constat et de sa volonté de lutter contre ce gâchis, tout en valorisant la pêche artisanale. Elle utilise une pêche locale en respectant les saisons. Les filets de poisson sont entiers, les emballages recyclables, et aucun produit chimique n'entre dans les recettes imaginées par Lucie : du thon (braisé, teriyaki...) mais aussi du poulpe, des maquereaux et de la truite des Pyrénées voisines. Pour aller jusqu'au bout de sa démarche antigas-pillage, elle transforme aussi les parures et arêtes des poissons en un délicieux bouillon, idéal dans un bol de ramen. ■

Recette du risotto de brisures de châtaignes au thon braisé et au brebis basque (pour 4 personnes)

Préparation
15 minutes
Cuisson
20 minutes

Ingrédients

250 grammes de brisures de châtaignes,
2 boîtes de thon braisé,
2 échalotes,
2 cuillerées à soupe d'huile d'olive,
200 cl de bouillon de légumes,
10 cl de vin blanc sec,
50 g de beurre,
80 grammes de tomme de brebis basque râpée,
2 cuillerées à soupe de baies roses,
quelques feuilles d'estragon.

- Réchauffer le bouillon de légumes (maison, c'est toujours mieux). Éplucher les échalotes, les ciseler très finement et les faire revenir dans un peu d'huile d'olive dans une sauteuse. Lorsqu'elles sont transparentes, ajouter les brisures de châtaignes et déglacer avec le vin blanc. Ajouter le bouillon, le laisser pratiquement s'évaporer, et renouveler l'opération jusqu'à ce que les brisures soient cuites.
- Ajouter le beurre, le fromage, bien remuer et laisser reposer.
- Égoutter le thon braisé, couper des morceaux et répartir sur les brisures de châtaignes, saupoudrer de baies roses et d'estragon ciselé.

Qu'est-ce qu'on rapporte dans sa valise?

Du xipister

C'est LA sauce traditionnelle et artisanale du Pays basque. Son nom signifie « assaisonnement de la maison » et il existe autant de recettes que de familles. Composée de vinaigre, d'huile d'olive, de piment d'Espelette et de différents aromates, elle assaisonne presque tout : grillades de viande ou de poisson, crevettes ou champignons. Elle parfume marinades et vinaigrette et déglace superbement un magret de canard. Celle de la maison Etxekoa est fabriquée dans le village d'Ahetze, où le secret de sa composition est jalousement gardé.

De la polenta de maïs

Le maïs Grand Roux est cultivé ici depuis le XVII^e siècle. Rapporté du Mexique par des marins basques, il a bien failli disparaître, mais c'était compter sans Jan Harlouchet, producteur de lait bio qui retrouve des graines dans les années 1990 et le replante, sauvant ainsi cette variété endémique de la région. Un collectif de cultivateurs, qui porte le nom de cette variété de maïs en basque, Arto Gorria, s'est formé en 2016 pour développer sa culture en agriculture biologique. Aujourd'hui, 14 fermes produisent ce maïs en s'appuyant sur un cahier des charges élaboré ensemble, car c'est avant tout un projet collectif qui anime ces producteurs. Un moulin mobile circule de ferme en ferme, permettant de confectionner trois produits, tous issus de la mouture du maïs sur meule de pierre : une farine fine, une farine complète et la fameuse polenta.

Épicerie Sardine

19, quai Maurice-Ravel, Ciboure (64).
Tél. : 07 84 93 77 53. Tous les jours de 9 h 30 à 13 h 30 et de 15 h 30 à 19 h 30.

Vous trouverez à cette adresse le xipister, les conserves Pirate Cannerie, la polenta de maïs Grand Roux et le meilleur du Pays basque.



Des châtaignes

Au milieu des années 2010, l'exploitation de la châtaigne semble être tombée dans l'oubli au Pays basque. Ce ne sont pourtant pas les châtaigneraies qui manquent, avec une qualité de fruit exceptionnelle. Beñat Itoiz, quinquagénaire à la tête d'une entreprise de tapisserie, rêve d'une activité autour de la terre et de la production et décide de monter son entreprise. Accompagné de son épouse, il part en Dordogne avec 400 kilos de châtaignes basques et se familiarise avec le processus de fabrication : séchage, grattage puis passage par le moulin duquel ils repartent avec 40 kilos de matière sèche. Le produit est délicieux, tout est vite vendu à la famille et aux amis. Aujourd'hui, le couple ne compte plus les châtaignes en kilos

mais en tonnes, entièrement ramassées puis grattées à la main. À partir de cette matière brute fraîche ou séchée, les classiques soupes ou crèmes de marrons côtoient une farine incroyablement fine, de la polenta, de la semoule et quantité de délicieuses recettes.

Maison de la châtaigne basque

6, rue Ramuntcho, Mauléon-Licharre (64).
Tél. : 06 52 15 46 25. Du mardi au vendredi de 10 heures à 12 heures et de 15 heures à 18 heures, le samedi de 15 heures à 18 heures.

De la truite

Installée en 1965 par Jean-Baptiste Goicoechea dans un ancien moulin à grain, la ferme aquacole Truite de Banka est alimentée par l'eau de

la source Arpéa, l'une des rivières les plus pures et les plus poissonneuses de France. À l'entrée de la vallée des Aldudes, son eau limpide s'écoule en cascade sur des bassins en escalier, offrant ainsi des conditions exceptionnelles à l'élevage des truites arc-en-ciel. Peu nombreuses dans leurs bassins, elles conservent le réflexe instinctif de remonter le courant et ne s'engraissent pas, contrairement aux poissons de piscicultures plus traditionnelles. Depuis trois générations, ces salmonidés sont fumés, portionnés ou cuisinés dans les règles de l'art et n'ont rien à envier au saumon. La visite de la ferme, animée avec passion par la famille, se termine par un passage par la boutique où la truite se décline sous de nombreuses formes.

Truite de Banka - ferme aquacole

Route des Aldudes, Banca (64).
Tél. : 05 59 37 45 97. Du lundi au samedi de 8 h 30 à 12 h 30 et de 14 heures à 18 heures.

Du fromage

Installés depuis 2006 dans les halles de Saint-Jean-de-Luz, Fatou et Beñat Moity, fromagers affineurs passionnés, régaleront la côte basque mais aussi les meilleures tables de France du gratin de leur terroir. Fin juillet, ils ouvrent une fromagerie à manger où il sera possible de déguster leurs spécialités sur place et de choisir celles à rapporter à la maison. Fatou et Beñat proposent une sélection rigoureuse de fromages locaux, parmi lesquels le xarpota, un brebis au thym, la tomme de brebis de Mathilde entièrement faite à la main, ou encore l'urtetia, un fromage de vache affiné au minimum huit semaines...

Naamati Fromagerie

7, rue Marion-Garay, Saint-Jean-de-Luz (64).
Tél. : 05 59 26 68 73. Fromagerie : de 9 h 30 à 12 h 15 puis de 17 heures à 19 heures. Comptoir : de 12 h 30 à 15 heures puis de 19 heures à 21 heures.

Les joutes nautiques des fêtes de la Saint-Louis. À droite, la maison régionale de la mer.



SYLVAIN THOMAS/AFP - FLORIAN AMBROSINO

LE GOÛT DE... Sète

Bordée par l'étang de Thau et la Méditerranée, cette ville surnommée la « Venise du Languedoc » séduit par son charme et sa gastronomie.

C'est une des destinations les plus prisées en France. Le chanteur Benjamin Biolay, l'actrice Ingrid Chauvin ou encore le comédien Christian Vadim sont eux-mêmes tombés sous le charme de cette « Venise du Languedoc », où ils ont élu domicile plus ou moins récemment. Avec ses canaux et ses quais, l'étang de Thau d'un côté et la mer Méditerranée de l'autre, Sète est presque une ville-île, tant elle est entourée et traversée par l'eau... Elle a d'ailleurs logiquement gagné un autre surnom : « l'île singulière », tant le sentiment d'insularité y est fort. Les pieds dans l'eau et la tête dans les pins et la garrigue, Sète a de multiples visages : par beau temps, on peut voir les

Pyrénées du mont Saint-Clair, aller flâner sur le port de pêche du centre-ville ou sur les 12 kilomètres de plage... Fondée en 1666 par Louis XIV pour donner une ouverture maritime au canal du Midi, Sète est toujours aujourd'hui un port de commerce et de pêche tourné vers la Méditerranée et un étang unique qui lui sert aussi d'immense garde-manger. On lui doit pêle-mêle les fameuses huîtres naturelles de Bouzigues, nourries au gré des courants, mais aussi des spécialités locales comme la tielle, une tourte à base de poulpe de roche, les moules farcies ou les pains à la sardine... On se cultive aussi à Sète, puisque la ville a été un refuge pour créateurs : Paul Valéry, Pierre Soulages, Maurice Clavel,

Georges Brassens, Agnès Varda ou Jean Vilar ont tous été inspirés par cet endroit cosmopolite et vivant. C'est d'ailleurs Brassens qui en parle le mieux, dans sa *Supplique pour être enterré à la plage de Sète* : « Juste au bord de la mer, à deux pas des flots bleus, / Creusez, si c'est possible, un trou moelleux, / Une bonne petite niche, / Auprès de mes amis d'enfance, les dauphins, / Le long de cette grève où le sable est si fin, / Sur la plage de la corniche. / C'est une plage où, même à ses moments furieux, / Neptune ne se prend jamais trop au sérieux, / Où quand un bateau fait naufrage, / Le capitaine crie : "Je suis le maître à bord !" / Sauve qui peut, le vin et le pastis d'abord !" » ■

Ca c'est l'été

PAR CHARLOTTE LANGRAND

Un moment, un lieu

Passage obligé par le marché couvert de Sète ! Inaugurées en 1890, détruites en 1970 et réhabilitées en 2011, ces halles alimentaires et leur style Baltard sont toujours un haut lieu de vie sétois. Coquillages de Thau, tripes, salaisons, légumes, spécialités locales : on trouve de tout. On fait donc le plein de vins de région à La Cave des Halles de Benjamin Riaza, de pain et de gourmandises sucrées (pains au chocolat ou chocolatinés ?) à la pâtisserie Cerrato, tenue de pères en fils au cœur des halles depuis 1935, ou des légumes du jardin de Chez Jeannot, rue Gambetta. halles-sete.fr

Les restaurants à tester

Ici, des tables de tous calibres, traditionnelles, décontractées ou haut de gamme, déclinent des assiettes tournées vers les produits de la mer. On goûte la gastronomie étoilée et 100 % marine du chef Yohan Yuste à L'Arrivage (rue André-Portes) ou, sur le mont Saint-Clair, de Guilhem Blanc-Brude (ex-Dilia à Paris) à La Coquerie (chemin du Cimetière-Marin) ; la cuisine des chefs en résidence de chez Pimpant (grand rue Mario-Roustan) ; les plats sétois de Nicolas Dubois au Paris Méditerranée (rue Pierre-Semard) ; la cuisine bistrotière de la mer chez Oh Gobie et sa terrasse installée le long du canal (quai Maximin-Licciardi), souvent animée de concerts et d'expositions ; la popote bourgeoise de Denis Martin chez The Marcel (rue Lazare-Carnot) et surtout les fines fritures de la mer d'une enfant du pays, Marilou Fassanaro, chez Fritto (rue André-Portes).



STEPHANE REISSNAT/URIMAGES



Ci-dessus, l'étang de Thau. Ci-contre, poulpe servi au restaurant Oh Gobie.

Le culte de Brassens

La ville a vu naître Georges Brassens en 1921, et ici, le chanteur de *La Non-Demande en mariage* est présent partout dans la ville. Et pas seulement dans le quartier Saint-Clair où il rôdait au lieu d'aller à l'école... En vitrine des magasins, sur les cartes postales, sous le pin-neau des peintres du dimanche près des halles, le guitariste à la fameuse pipe, de caractère très discret, a pourtant ici une rue, une école, deux bateaux et même un festival qui portent son nom. Même s'il avait écrit une *Supplique pour être enterré à la plage de Sète*, il repose au cimetière Le Py, devenu un véritable lieu de pèlerinage.

Georges Brassens au bord du canal de Sète en 1979.

La meilleure boulangerie

Farines aux semences anciennes, moulues sur meules de pierres, fermentations longues, pains aux recettes originales... Difficile de ne pas tomber sous le charme des pains vivants de Damien Larderet à La Carioca (quai Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny) dite « boulangerie singulière ». On repart avec des pains amandes-abricots ou à la sardine et même sans gluten et au chocolat, on goûte les fougasses à la fleur d'oranger ou leurs fameuses brioches aux pépites de chocolat.

Top snob

Se croire vraiment à Venise et s'offrir un tour de taxi vénitien sur le canal Royal, sous les yeux des badauds qui vous regardent passer, tels des stars, sous les différents ponts.

Ça suffit!

Le royaume des résidences secondaires... Comme beaucoup de villes prisées, Sète a connu une très forte hausse des prix de l'immobilier, avant de marquer le pas récemment, à la suite de la très forte augmentation de la taxe d'habitation dans la commune. À Sète, un logement sur quatre serait une résidence secondaire.

Les événements culturels de l'été

La ville foisonne de festivals estivaux enthousiasmants. À noter, Les Estivales de Thau chaque jeudi de l'été, le festival Jazz à Sète (15-21 juillet), le Fiest'A Sète (20 juillet-4 août) ou encore les fêtes de la Saint-Louis (22-27 août).

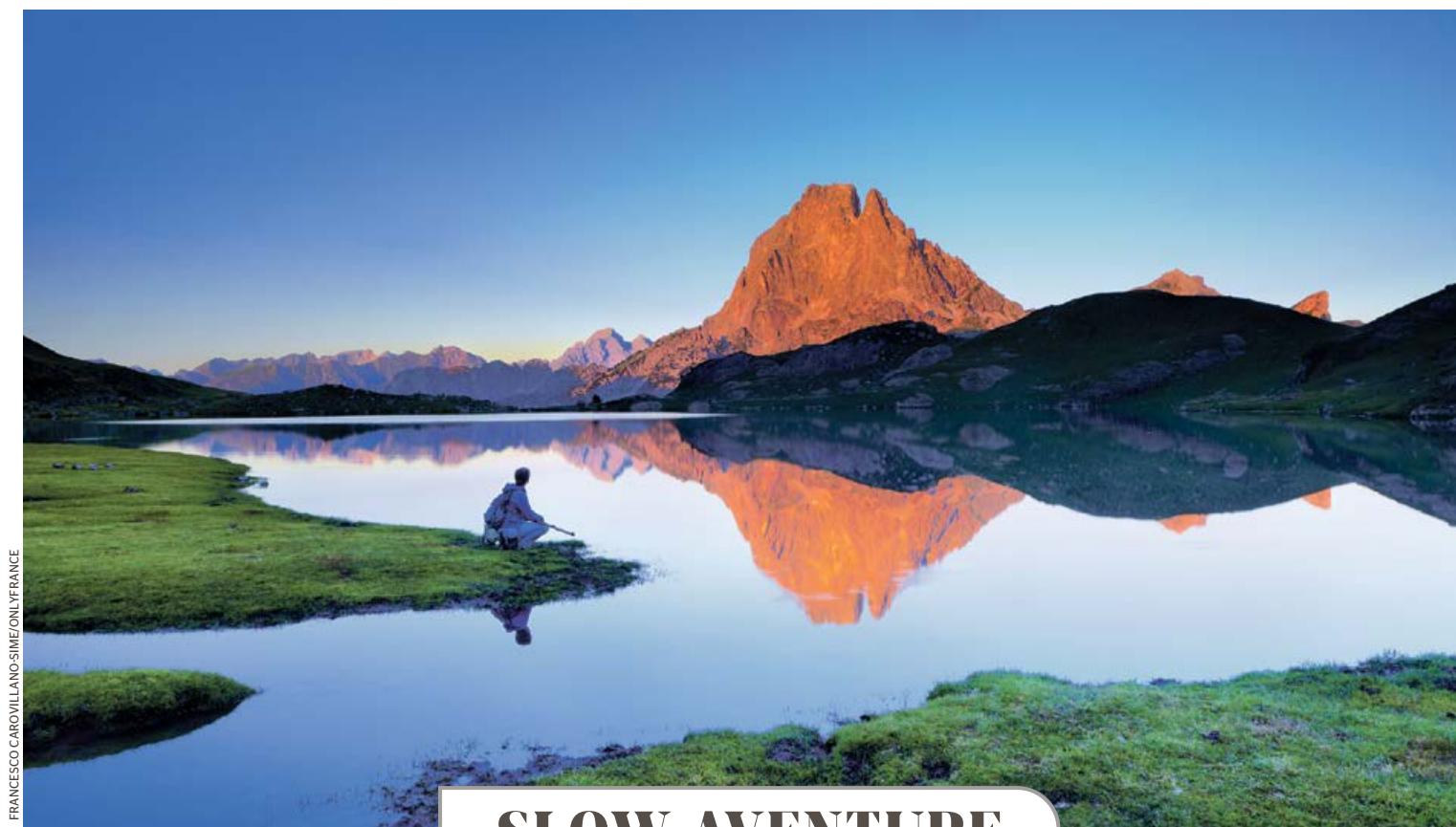


JC MILHET/ILANS LUCAS

LES TOCS CULINAIRES LOCAUX

LES GASTRONOMES ont l'embarras du choix, avec les multiples spécialités de la ville. Incontournable, la fameuse tielle, une sorte de petite tourte garnie d'un ragoût de poulpe et de tomates, est un véritable emblème sétois, un plat dit « du pauvre » et napolitain, que certains revisitent parfois avec de la pâte à pizza ou des calmars mais que la boulangerie familiale Paradiso exécute à merveille (quai de la Résistance)... On ne repart pas sans avoir goûté à la « macaronade », un plat de pâtes à la « brageole », de la hampe assaisonnée avec de l'ail, du persil et des lardons fumés. Enfin, on s'adonne aux « zézettes », sorte de « navette » locale à base de farine, huile d'olive, vin blanc et sucre (et parfois de fleur d'oranger).

Échappée



FRANCESCO CAROVILLANO-SIME/ONLYFRANCE

Coucher de soleil sur le pic du Midi d'Ossau.

SLOW AVENTURE

Chasse au trésor dans le Béarn

Pas besoin de visa: découvrez aux quatre coins de la France des activités surprenantes dans des paysages époustoufflants. Cette semaine, embarquement à bord d'un TER au départ de Pau pour un trajet jalonné de défis.

MODE D'EMPLOI

Créer son compte sur l'application mobile de Terra Aventura, sélectionner son parcours, télécharger les données puis appuyer sur « Démarrer ». Sans l'application mobile, mais muni d'un GPS, vous pouvez imprimer la feuille de route du parcours, de chez vous ou depuis les offices de tourisme qui jalonnent le parcours. Un conseil: emporter une batterie externe pour ne pas risquer de compromettre la fin de l'aventure à cause d'un téléphone éteint.

BRIEF DE SÉCU

On ne voyage pas sans billet... Un passe escapade aller-retour permet de voyager à tarif préférentiel sur deux jours, en juillet et en août (32 euros pour deux adultes/deux enfants), tandis qu'en septembre un tarif tribu, valable de deux à cinq voyageurs, fait bénéficier de réductions sur ce trajet en TER. La même application comporte un justificatif à présenter au contrôleur, qui permet de fractionner son trajet en plusieurs segments dans la même journée.

Slow aventure

La semaine prochaine, pour le 4^e épisode de notre série (à retrouver dans « Slow aventure » paru aux éditions Arthaud), découvrez un safari nocturne dans le Mercantour.

MATHILDE GIARD

Vous souvenez-vous de ces chasses aux Pokémon devenues un phénomène de société? Des promeneurs scotchés à leur téléphone portable provoquaient une cohue dans Central Park, à New York, cherchant à capturer les petites bêtes virtuelles du jeu vidéo japonais... La Nouvelle-Aquitaine semble frappée par le même phénomène, baptisé Terra Aventura sur nos rives de l'Atlantique. Conçue en 2011 par le Limousin pour valoriser de façon ludique son territoire, cette application gratuite s'est étendue à tout le Sud-Ouest: ils sont plus de 3 millions à participer à ce géocaching, l'utilisation de la technique du géopositionnement par satellite pour rechercher des « caches ». La plus grande région de l'Hexagone comprend 600 parcours que les enquêteurs en vadrouille suivent à pied ou à vélo sur les traces des Poi'z, 35 petits personnages fictifs qui peupleraient les recoins de nos contrées.

JJ GELBART/AFCC



Ces chasses au trésor durent en général deux à trois heures. Aussi celle de « Béeéam, deux minutes d'arrêt » se distingue-t-elle en se déroulant sur deux jours. Cette aventure a été mise en place pour le deuxième été à bord du TER 55 entre Pau et Bedous, dans les Pyrénées-Atlantiques, et dans trois des gares desservies. Face au succès de la saison test en 2023 – 3 000 adeptes alors que les organisateurs tablaient sur 500 participants maximum –, l'expérience est renouvelée cet été sur une période plus longue, jusqu'à fin septembre.

Voyage en train à travers la vallée d'Aspe

La mission: aider le Poi'z Zirrinzi à retrouver sa malle. Ce berger doux comme un agneau, coiffé d'un béret rouge, a rencontré, sur le quai de la gare de Pau, la Poi'z Zabet, une passionnée d'histoire intarissable sur la région. Et, en papotant, ces deux bavards ont échangé par inadvertance leurs bagages. Voilà notre pâtre bien encombré par toute une cargaison de livres alors qu'il s'apprêtait à repartir en transhumance à travers les Pyrénées.

La balade ludique démarre à travers les rues de Pau, ancien fief des rois de Navarre dominé par le château où est né Henri IV. Les réponses aux défis successifs permettent de reconstituer les coordonnées GPS de la première cache, dans un mur d'enclinte. On y pioche un badge et on relève le mot mystère inscrit dans le carnet de passage. Certains laissent un petit objet personnel ou un dessin avant de remettre la boîte dans son emplacement d'origine. À la gare de Pau, on embarque à bord du TER remis en service en 2016 sur une ligne emblématique qui traversait les Pyrénées jusqu'à Canfranc, côté Espagne. Seule la section française fonctionne de nouveau, à travers la belle vallée d'Aspe, un trajet de 38 kilomètres d'une heure et quatorze minutes. Là,

le temps va être ralenti, afin d'appréhender différemment ce décor montagnard, où un passage à niveau a été spécialement aménagé à l'intention des bergers et de leurs troupeaux en transhumance.

Sherlock Holmes en baskets et sac à dos

Bien installés dans l'un des deux wagons modernes, les « terr'aventuriers » contemplent le paysage avec attention afin de pouvoir répondre aux énigmes qui apparaissent au fil des kilomètres sur l'écran de leur smartphone grâce à la géolocalisation. Les questions sont liées au patrimoine, avec un premier arrêt à la gare de Gan, bourgade connue pour sa cave des producteurs des vins de Jurançon. « Ces défis nous permettent d'apprendre plein de choses sur un territoire que nous connaissons pourtant bien », apprécie la famille Gracia – Natacha, Guillaume et leurs enfants Natanaël et Judikaël, 11 et 7 ans –, de la vallée d'Ossau, connue sous le nom d'équipe Les Zatouzuzuzui64. « Nous organisons nos vacances en fonction des parcours Terra Aventura, cet été dans la Creuse puis à Niort, où nous sommes hébergés par d'autres familles avec lesquelles nous sommes devenus amis, au sein d'une communauté de passionnés. »

Les Sherlock Holmes en baskets et sac à dos sont invités à descendre à l'arrêt Oloron-Sainte-Marie pour explorer à pied cette cité et sa cathédrale du XII^e siècle classée au patrimoine mondial de l'Unesco au titre des chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle. Parmi les questions: l'altitude de la gare ou la date de construction de la tour de Grède. Les équipes reprennent le train jusqu'à Sarrance, dont ils sillonnent les rues pavées en cherchant à débloquent un parcours mystère. Terminus à Bedous pour trouver le trésor dans une malle bien planquée au pied des sommets des Pyrénées: un gros badge à l'apparence anecdotique, mais très précieux pour les aficionados. ■

Carnet d'adresses

Chambre avec vue sur mer

Le Pullman a littéralement les pieds dans l'eau, face à la baie de Cannes et aux îles de Lérins. On choisit une chambre avec balcon tournée vers la mer, à partir de 169 euros la nuit. 605, avenue du Général-de-Gaulle. Tél.: 0492977000.

PRÉPARATIFS À PAU

Parapluie des Pyrénées

De large diamètre, il était conçu pour les bergers qui faisaient halte à Pau lors de la transhumance, au début du XX^e siècle. 12, rue Montpensier, Pau. Tél.: 0559 275366. parapluiedeberger.com

Chaussures Soulor 1925

Avant d'arpenter les sentiers, on s'équipe en chaussures de montagne made in Béarn. 44, rue du Maréchal-Joffre, Pau. Tél.: 0559 840326. lesoulor1925.com

ÉTAPE GOURMANDE À OLORON-SAINTE-MARIE

Chocolats Lindt

Les « terr'aventuriers » reprennent des forces au magasin d'usine de Lindt, dont le siège se situe à Oloron. 2, avenue du Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny, Oloron-Sainte-Marie. Tél.: 0559 888888. lindt.fr

Café Jules

L'une des sympathiques terrasses où les équipes peuvent potasser leurs réponses aux énigmes, dans une rue semi-piétonne pas loin du gave (la rivière). 22, rue Louis-Barthou, Oloron-Sainte-Marie. Tél.: 0559 394017.

ARRÊT SARRANCE

Les Pas Sages

Petit hôtel-bistrot où sont servis des produits de la région,

chambre à partir de 42 euros.

Rue du Bas, Sarrance. Tél.: 0524 351188. hotelbistrot-espagnages.fr

Charcuterie Casteignau

Une maison fondée en 1889 où l'on fait ses emplettes en saucisson et jambon de pays pour le pique-nique. Rue du Haut, Sarrance. Tél.: 0559 345479. charcuterie-casteignau.fr

TERMINUS À BEDOUS

Transhumance & Cie

Au cœur du parc national des Pyrénées, le restaurant est aménagé dans l'ancienne salle d'attente de la petite gare locale. Chambre à partir de 61 euros; espace détente Shagat (« averse » en béarnais) avec sauna, Jacuzzi et hammam, accès 10 euros. 8, avenue Robert-Balangué, Bedous. Tél.: 0559 349759. transhumance-pyrenees.fr

En haut, des randonneurs sur le chemin de Buzy. Ci-contre, le petit train d'Artouste qui relie le col d'Arracou et le lac d'Artouste.



STEPHANE FRANCES/ONLYFRANCE

Profession « shaper », l’art et la matière

Préparer une planche de surf, c’est un métier rare qui exige un savoir-faire très particulier. Rencontre avec une nouvelle vague d’artisans.

FANNY ARLANDIS

Un bruit métallique et assourdissant accompagne les mouvements de va-et-vient de la scie circulaire sur le pain de mousse polyuréthane. « Avant de donner forme à des rêves, on fabrique d’abord de la poussière », observe Renaud Cardinal, casquette à visière plate et bermuda large, derrière l’ordinateur qui commande la prédécoupe de ses futures planches de surf. De la poussière, il y en a effectivement du sol au plafond dans ce hangar d’UWL, l’une des marques françaises les plus importantes, établie à La Rochelle.

Ça fait maintenant plus de trente ans que Renaud Cardinal « shape » avec son frère Thomas. N’ayez pas peur des anglicismes, dans le milieu on « shape » le « longboard » dans une « shaping room ». On parle de « nose » pour désigner l’avant de la planche, de « tail » pour l’arrière. Et le tout se mesure en pouces ou en pieds. Car si le surf trouve ses origines à Hawaï, les États-Unis se sont réapproprié cette pratique après avoir annexé l’archipel à la fin du XIX^e siècle – elle arrivera ensuite à Biarritz en 1956. « Les premiers shapers sont des gens qui ont vu arriver quelqu’un avec sa planche et qui se sont dit “je veux faire pareil”, raconte Thomas Cardinal, dont la société est reconnue entreprise du patrimoine vivant, un label de l’État mis en place pour distinguer des entreprises françaises artisanales aux savoir-faire rares et d’exception. Il n’y a pas d’école : on apprend seul ou par transmission. »

Les ouvrages des deux frères coûtent entre 700 et 2 000 euros pièce, 10 000 pour les produits réalisés pour des marques de luxe. Louis Vuitton, Dior, Yves Saint Laurent, Hermès mais aussi de grandes marques d’alcool ou de voitures passent commande chez eux, séduits par l’image d’exotisme et de grands espaces qu’on

associe souvent au surf. Sur 1 000 planches produites chaque année par UWL, 200 sont à destination du secteur du luxe, soit 40 % de son chiffre d’affaires. « Nous restons cependant un métier de niche, constate Thomas Cardinal. Beaucoup de shapers français fabriquent une poignée de planches chaque année pour les copains mais gardent un autre métier à côté. »

Ce qui rend cet artisanat si particulier, c’est qu’il existe autant de planches que de types de vagues ou de morphologies humaines. Les formes sont définies selon le poids de la personne, son âge, la fréquence de sa pratique mais aussi où elle compte surfer. Pour une vague

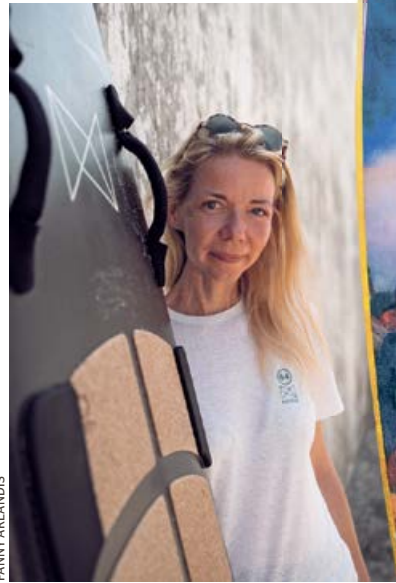
“
**Les premiers shapers
sont des gens qui ont vu
arriver quelqu’un avec
sa planche et qui se sont
dit “je veux faire pareil”**

Thomas Cardinal
cogérant d’UWL Surfboards

tubulaire, comme celle de Teahupo’o, à Tahiti, qui accueillera les premières épreuves de surf aux Jeux olympiques cet été, Vahine Fierro, l’un des espoirs de médaille français, a opté pour un équipement long et assez plat, pensé pour générer de la vitesse. « L’essentiel c’est d’avoir confiance en sa planche, confie la sportive en marge de sa dernière conférence de presse à Paris. Et pour une vague redoutable comme Teahupo’o, où les rouleaux s’écrasent avec violence sur un récif peu profond, c’est elle qui t’aide à surmonter ta peur. »

Celle de l’athlète Céline Rouillard réalisée par Notox, qui fabrique des planches éco-conçues à Anglet dans le Pays basque, n’a rien à voir avec celle de Vahine Fierro. Sa carène est incurvée, presque bombée. « C’est un peu comme si on avait shapé sa planche à l’envers », remarque Pierre Pomiers, le cofondateur de l’entreprise, en manipulant sa création. « La difficulté, aussi, c’était qu’on devait faire une planche pour deux. » Atteinte d’une sclérose en plaques, cette championne de l’équipe de France de para surf s’allonge pour surfer, accompagnée d’un binôme présent dans l’eau qui l’aide à se stabiliser et à la pousser dans la vague. L’arrière de l’objet est donc plat pour faciliter la propulsion. Des cales, des poignées et des coussins ont aussi été ajoutés pour qu’elle puisse se maintenir sur la planche.

« Elle me permet de tourner plus rapidement que le modèle que j’utilisais avant, détaille la médaillée de bronze aux championnats du monde de novembre dernier. Je peux donc faire de nouvelles figures pour prétendre à d’autres médailles. » Depuis son entrée dans l’équipe de France il y a deux ans, Céline Rouillard s’entraîne sans relâche. « Carbone, 1 : Céline, 0 », lance-t-elle en riant, le doigt pointant une plaie qui lui balafre le visage. L’objectif : les JO. Sauf que ceux de cette année n’incluent finalement pas le para surf. Et mi-juin, il a été annoncé que les prochains Jeux, Los Angeles 2028, ne le programmeraient pas non plus. « On nous rétorque qu’il n’y a pas assez d’athlètes. Mais si on ne nous laisse pas briller, alors personne ne nous voit. » ■



Céline Rouillard,
championne de l’équipe
de France de para surf.

L’atelier d’UWL
Surfboards
produit
1 000 planches
chaque année.

Planche décorée
d’une réplique
de « La Liberté
guidant le peuple »,
fabriquée au
Shaper’s club.



ELSA GRAULT/ISTOCK/ROOM

UN SURFEUR se doit de comprendre l’océan, de l’observer patiemment, d’en analyser les périodicités. Il entre en « communion » avec la nature. « On amalgame souvent ce terme avec la conscience écologique, mais ça n’a rien à voir, souligne Jérémie Lemarié, docteur en sociologie et passionné de glisse. Et pour un surfeur, ce qui compte c’est de sauvegarder la vague, pas la planète. »

Cette réalité se retrouve dans son équipement, constitué en grande majorité de dérivés du pétrole dont les particules se répandent dans l’océan à chaque session. Les combinaisons sont fabriquées en Néoprène, et la wax utilisée sur les planches comme antidérapant est principalement composée de paraffine. « Aucune étude ne démontre la dangerosité de ce produit pour les océans, mais si la crème solaire contribue à des pollutions chimiques invisibles, lentes et sournoises qui se logent dans les graisses des mammifères marins et perturbent les écosystèmes océaniques, pourquoi n’en serait-il pas de même de la wax ? » s’interroge Damien Houques. Surfeur depuis l’adolescence, « shaper » à ses heures perdues, il a créé GreenFix, il y a quinze ans, pour proposer la première wax naturelle française composée de cire d’abeille ou végétale, d’huile

végétale et d’un dérivé de la résine de pin, pour remplacer la colle. Depuis, d’autres productions du même genre ont vu le jour, comme Maison Rivages.

Remplacer la fibre de verre par du lin

La planche non plus ne fait pas exception. La première fois que Pierre Pomiers, cofondateur de la marque Notox en 2009, s’est rendu dans l’atelier d’un ami shaper, il dit s’être « pris une claque ». Deux tiers des matériaux utilisés partent en déchets et les composants des produits s’avèrent neurotoxiques quand ils ne sont pas cancérigènes. Il se met alors en tête de trouver des matériaux de substitution. Se tourne vers des pains en polystyrène – une matière recyclable quand elle est propre. Remplace la fibre de verre par du lin ou du carbone périmé récupéré chez Airbus et teste des résines biosourcées. Depuis dix-huit mois, Pierre Pomiers élargit son combat et, avec d’autres marques comme UWL, tente d’instaurer un Éco-score pour noter à l’aide de lettres l’impact environnemental de chaque fabrication. Une démarche de nature à donner au surf la conscience écologique qui lui fait souvent défaut. F.A.


La nouvelle vague écolo

UN LIEU DE VIE DÉDIÉ AU SURF

Le 6 juillet, UWL a inauguré son nouveau Shapers Club, un atelier et un lieu de vie de 1 800 mètres carrés à Marennes (Charente-Maritime), où l’on peut prendre un verre en découvrant en direct le processus de fabrication des planches de surf. F.A.

Tendance

MOTS CROISÉS

			BIEN BALANCÉ			ELLE A LE CŒUR EN AMANDE SOUPLESSSES		ARTICLE À CHAUSSER		ACCES-SOIRE DE COUSETTE	
			LANGUE INDIENNE					COURS EN POLOGNE		D'UN BLOC	
			HÉROS DE CONTE ARABE								ACTES PARFOIS DE COMPLAISANCE
		C'EST LA GRÈVE							TECHNÉTURIUM		
									DIVISION DE TERRITOIRE		
TAILLE EN BIAIS			TRAVAILLE AVEC DES VANNES	UNE VRAIE MINE POUR FAIRE LA MALLE !							
DONC CRITIQUABLE								IL MÈNE SON MONDE À LA RAME			
								CUPIDE			
CAS DE SOCIÉTÉ				LETTRE DE RAPPORT			FEU ROULANT				
HONORE				ÉLU DE BIGORRE			BON POUR LA LIGNE				
									ADVERBE		
									DISTANCE INTER-SIDÉRALE		
ENZYME					CITÉ ALLEMANDE					ELLE A SES FACETTES EN BOÎTE	
PROMISE					BROSSES D'ORFÈVRE						
					BIENHEU-REUX RACCOURCI À BIBI		CHEF-LIEU DU TARN				
							ÉVÊQUE DE REIMS				
FINE SANS EN AVOIR L'AIR			DÉPÔT LITTORAL						ACCORD ANCIEN		
			RÉFÉRENCE EN ÉNERGIE						AIGRE		
								NE RESTA PAS SEC			
								MARQUE DE CHOIX			
DÊCHE											
ÉLÉMENT D'UNE CHARRUE						AVANT C'ÉTAIT BEAUCOUP					
					MIETTES DE PIN						

[illegible]

VERTICALEMENT : **A.** Tout simplement. À elle les gros cachets. **B.** Bisques, bisques, rages ! Pas encore élu ! **C.** Envelopper un cigare. Bonne tête en cuisine. Authentifie ce qu'on rapporte. **D.** Varier les tons. Avoir hâte de toucher au but. **E.** Danse déshabillée. C'est donc nickel ! **F.** Il est difficile de s'en débarrasser. Article contracté. Ancien spécialiste du feuilleton. **G.** Poète surréaliste. Désigne la femme en question. **H.** Prohibé. Classement. **I.** Bien sorties. Très mouvementée.

VERTICALEMENT : **A.** Tout simplement. À elle les gros cachets. **B.** Bisques, bisques, rages ! Pas encore élu ! **C.** Envelopper un cigare. Bonne tête en cuisine. Authentifie ce qu'on rapporte. **D.** Varier les tons. Avoir hâte de toucher au but. **E.** Danse déshabillée. C'est donc nickel ! **F.** Il est difficile de s'en débarrasser. Article contracté. Ancien spécialiste du feuilleton. **G.** Poète surréaliste. Désigne la femme en question. **H.** Prohibé. Classement. **I.** Bien sorties. Très mouvementée.

TAKUZU®

Facile

		0	0					0	0
					0				
1									
					0	0			0
		0			0				
		0		1					
	0		0		0				
					0			0	0
	0		0					0	0

Moyen

					0	0		
				1			0	
					0			
			1	1				
1								
1						0		
		0					0	0
1								
	0	0					0	0
			1	1				

LA TRIBUNE
DIMANCHE

est éditée par
LA TRIBUNE NOUVELLE
S.A.S. au capital de 535 950 euros

Siège social :
54, rue de Clichy,
75 009 Paris
Siren : 749 814 604
Actionnaire : CMA Media
Président et directeur
de la publication :
Jean-Christophe Tortora
Directrice générale :
Tatiana de Francqueville
Directrice générale déléguée
revenus et monétisation
CMA Media : Virginie Lubot

DIRECTION ARTISTIQUE
Marie-Anne Demange

RÉDACTION
Directrice des rédactions :
Lucie Robequain
Directeur délégué de La Tribune
Dimanche : Bruno Jeudy

Rédactrice en chef: Soazig Quémener
Rédactrice en chef technique:
Emmanuelle Aubry
(adjoint : Arnaud Vergnol)
Rédacteur en chef photo:
Stéphane Correa
Rédacteur en chef Culture et
Tendances: Emmanuel Poncet

PUBLICITÉ
Directrice exécutive de la régie:
Laurence Delaval
Directeur du pôle print: Nicolas
Gaumont pub@latribune.fr
Publicité Culture : MEDIAOBS
44, rue Notre-Dame-des-Victoires
75002 Paris
Direction : Corinne Rougé (014488937)

COMMUNICATION
Directrice exécutive marque,
communication et partenariats
stratégiques: Natalia Abella
Directrice exécutive marketing et
numérique: Ghita Chami

ABONNEMENTS
Directrice des abonnements:
Ariwan Briesch

Abonnements entreprises :
abonnement@latribune.fr
Relation abonnés : abo@latribune.fr
Tél.: 0176 21 73 17
Abonnement: La Tribune Dimanche
papier 99 euros par an (publication
hebdomadaire)

DIFFUSION
Directrice de la diffusion et des éditions
spéciales : Laura Kiraly
diffusion@latribunedimanche.fr
Contact réglages diffuseurs : agence
Boconseil - oborscha@boconseil.net

IMPRIMERIES
Riccobono Tremblay en France 932
La Provence Marseille 13 015
Tarif France : La Tribune Dimanche
papier 2,40 euros
Dépôt légal : à parution
N° de commission paritaire : 1228 C
92 295 ISSN : 3001-1892



						1		6
8		7	9		1			
			4	3	6		8	2
3	8				2		7	
	4		6				3	8
7	5				9		6	
			8	9	3		1	5
5		9	7		4			
						9		7

Facile

	6							
3						7		9
	1			4	8			
			2		1	6		
		3				2		
		7	9		3			
			5	8			1	
2		6						5
							8	

Moyen

7								3	
2							4	6	
				1		9			
	2	9		3					
		6		4			5		
				9			8	4	
				9		6			
	3	4							8
	7								6

Expert

Célébr'été

PAR
JOSÉPHINE
SIMON-MICHEL

LES IMAGES DE LA SEMAINE



RACHIDA DATI ET SALMA HAYEK
C'est bien Versailles ici!

EN TANT QUE MINISTRE de la Culture du gouvernement démissionnaire de Gabriel Attal, Rachida Dati était aux premières loges pour accueillir les porteurs de la flamme olympique au château de Versailles (les politiques, eux, ont l'interdiction de la relayer). Une 65^e étape dans un cadre royal, où ont déambulé, entre autres, l'actrice mexicaine Salma Hayek, épouse de François-Henri Pinault, et Patrick Bruel, dans les allées des jardins imaginés par Le Nôtre.



ALESSANDRA AMBROSIO
T'as d'Brosio tu sais!

AVANT DE BARBOTER dans l'océan, rien de tel que quelques étirements sur la plage à Florianópolis au sud du Brésil, son pays natal. Le mannequin de 43 ans, star de Victoria's Secret et maman de deux enfants, est un ovni au *perfect body*. Allé...ssandra, c'est quoi ton secret? Parce qu'en France, le régime Comme j'aime, c'est vraiment comme ci, comme ça.



CHARLIZE THERON
On l'aDiooor!

CETTE CHARLIZE THERON, elle est canon! Spectaculaire dans sa robe asymétrique à l'occasion de la soirée de gala à la Fondation Louis Vuitton ce jeudi, la Sud-Africaine égérie du parfum J'Adore de Christian Dior s'est affirmée comme la vedette de la soirée Prélude aux Jeux olympiques organisée par Bernard Arnault. Aux côtés de Zendaya, Pharrell Williams, Steven Spielberg, Mick Jagger ou Snoop Dogg, l'actrice oscarisée en 2004 pour le film *Monster* est surtout un véritable bonheur pour les yeux.



JENNIFER LOPEZ
Champêtre à bicyclette

ÇA PÉDALE sec pour l'épouse de Ben Affleck, mais sans Ben. Avant d'être la reine de la java organisée pour ses 55 ans autour du thème du bal du XIX^e siècle, Jennifer Lopez respire, sur sa petite reine, les embruns des Hamptons. Si la Latina reste toujours *una bomba*, les tabloïds américains, eux, sont passés en mode Alerte enlèvement: mais où est passé le mec de JLo?

DAVID FOENKINOS répond au questionnaire DE BERNARD PIVOT

Tout l'été, des personnalités rendent hommage à l'amoureux des mots, décédé le 6 mai dernier, au lendemain de son 89^e anniversaire. Popularisant le questionnaire de Proust dans *Bouillon de culture*, diffusé chaque vendredi soir pendant dix ans, Bernard Pivot soumettait à chacun de ses invités une série de dix questions, passées à la postérité. Ce dimanche, c'est David Foenkinos, un des cinq plus gros vendeurs de romans, qui se livre à travers le « Questionnaire de Pivot ».

Le romancier, prix Goncourt des lycéens et prix Renaudot 2014 avec *Charlotte*, a même reçu les éloges de Bernard Pivot à la sortie de *La Délicatesse* en 2009. Depuis, ce grand rêveur enchaîne les succès littéraires - *Les Souvenirs*, *Vers la beauté*, *Numéro deux* - et les adaptations de ses romans au cinéma.



ABACAPRESS

Votre juron, gros mot ou blasphème favori?
Connard.

Homme ou femme pour illustrer un nouveau billet de banque?
Bernard Pivot.

Le métier que vous n'auriez pas aimé faire?
Journaliste à la *Tribune Dimanche* ;-)

La plante, l'arbre ou l'animal dans lequel vous aimeriez être réincarné?
Un hippocampe.

Si Dieu existe, qu'aimeriez-vous, après votre mort, l'entendre vous dire?
Tu peux souffler cinq minutes, et on y retourne.

Votre mot préféré?
Peut-être.

Le mot que vous détestez?
Hier.

Votre drogue favorite?
L'insomnie.

Le son, le bruit que vous aimez?
Le sèche-cheveux.

Le son, le bruit que vous détestez?
Le moustique.

La championne médaillée d'or le 21 juillet 1996 à Atlanta. À droite, posant avec ses quatre médailles olympiques, début juillet à son domicile de Saint-Martin-le-Vinoux (Isère).



PICTUREALLIANCE/CON SPORT



BENOÎT PAVANHANS/LUCAS POUR LA TRIBUNE DIMANCHE

JEANNIE LONGO

« J'ai démontré à tous ces machos qu'une femme était capable d'exploits »

JO d'Atlanta - 21 juillet 1996

La championne cycliste revient sur les deux médailles remportées cette année-là et sur les réactions misogynes face à ses exploits.

PROPOS RECUEILLIS PAR
PAR JOSÉPHINE SIMON-MICHEL

Une femme sur un vélo, c'est moche », lui balançait en 1987 Marc Madiot, alors coureur cycliste français et ancien président de la Ligue nationale de cyclisme, lors d'un entretien télé. Jeannie Longo est restée muette. Les remarques sexistes de ses collègues n'ont jamais ralenti la cadence de sa carrière à la longévité exceptionnelle. Bien au contraire. Pionnière dans le cyclisme féminin, encensée et souvent jalosée, celle qui est venue au vélo « *par accident* » (elle aspirait à une carrière de pianiste ou de skieuse) est une guerrière. Surnommée « Terminator » ou « Mamie », la championne olympique, âgée aujourd'hui de 65 ans, nous raconte le jour où son sprint sur les routes d'Atlanta a fait dérailler les misogynes du sport français.

AVANT CHAQUE COMPÉTITION, je pars toujours m'entraîner plusieurs semaines en altitude. J'atterris deux jours avant la course à Atlanta plutôt sereinement car, après avoir passé quinze jours dans le Colorado, je sens que je suis au top de mes capacités physiques. Mentalement, je gère parfaitement la pression car c'est ma quatrième olympiade, après Los Angeles en 1984, Séoul en 1988 et Barcelone en 1992. Je rejoins l'hôtel à l'extérieur du village olympique réservé par l'équipe de France de cyclisme. Le genre de motel américain au bord de la route... C'est vilain, mais très pratique pour s'entraîner car on évite toutes les formalités imposées par le village olympique et la tension palpable chez les milliers d'athlètes. Dans ce motel de bord de route, nous sommes entre nous, coureurs, entraîneurs, techniciens. C'est davantage une ambiance de championnat du monde que d'olympiade.

La veille de la course, je pédale non loin du circuit dans le centre d'Atlanta, traverse d'immenses parcs un peu vallonnés et des quartiers résidentiels bien paisibles.

Cette année-là encore, l'épreuve sur route est programmée au début des Jeux. Pas de cérémonie d'ouverture pour moi, hélas.

Tant que je ne passe pas la ligne d'arrivée, je ne me vois pas gagnante. Et c'est comme ça pour chaque course. J'ai confiance en mes moyens, mais tout peut arriver. La preuve, ce

21 juillet, la météo joue avec nos nerfs. Un énorme orage d'été s'abat sur la ville. Dès que je vois les premières gouttes de pluie, j'accélère l'allure pour me porter en tête de peloton. C'est la meilleure tactique pour éviter les chutes qui s'enchaînent de plus en plus derrière moi. Autre imprévu, les bidons d'eau fournis par le comité n'étaient pas à la bonne taille pour les accrocher au vélo, si bien que j'en perds plusieurs; ça ajoute une dose de stress supplémentaire.

Quand je franchis la ligne d'arrivée en vainqueur, je pense immédiatement à l'accomplissement de toute une carrière. Puis je rejoins ma « famille texane », un couple d'amis qui m'hébergent régulièrement chez eux et que je considère un peu comme mes parents américains. Bien sûr, je pense aussi à mes parents, à mes sœurs, mes amis, que j'imagine tous réunis derrière la télé malgré le décalage horaire. Cette médaille, elle est aussi pour eux. Le soir, je retrouve d'autres sportifs au Club France, dont David Douillet qui a remporté l'or la veille. Dès le lendemain matin, je reprends l'avion destination Denver pour continuer à m'entraîner en altitude pendant dix jours avant l'épreuve du contre-la-montre, le 3 août 1996. Je termine deuxième derrière la Russe Zulfija Zabirova, qui me devance seulement de vingt secondes. Je vous avoue que je ressens encore aujourd'hui une certaine amertume. Cette course, j'aurais pu la gagner car j'étais gonflée à bloc après ma première médaille d'or. Mais je suis partie trop vite et n'ai pas réussi à retrouver un bon rythme cardiaque. Je regrette d'avoir mal géré mon départ. Après ces jeux, j'aurais pu, à 38 ans, mettre un terme à ma carrière. Mais je me sens tellement en forme que je ne veux pas rater d'autres moments aussi intenses. Et puis je crains surtout que toute cette adrénaline, cette frénésie ne retombe comme des blancs d'œuf. Je n'y suis vraiment pas encore préparée.

Pour les Jeux d'Athènes en 2004, je perds encore mes bidons et je suis victime de déshydratation car cette fois-ci je n'ai pas le ravitaillement nécessaire. Quatre ans plus tard, aux Jeux de Pékin, je rate de très peu la médaille de bronze. Il faut reconnaître qu'à 50 ans c'était un sacré défi! Encore aujourd'hui,

je ressens une espèce d'amertume de ne pas avoir pu décrocher ma dernière médaille. Puis j'avais dans l'idée de terminer par les JO de Londres en 2012, mais la Fédération de cyclisme a tout fait pour que je ne sois pas sélectionnable. On m'a mis des bâtons dans les roues, en somme. [Rires.]

Je pense que je dérangeais certains du milieu de cyclisme car j'ai toujours été en avance sur l'équipement vestimentaire, sur la qualité de mes entraînements très spécifiques – particulièrement en altitude – et sur la nutrition: quand je commandais du riz complet avec des carottes et un filet d'huile d'olive, mes collègues hommes étaient les premiers à s'esclaffer. Il y a toujours eu un machisme décomplexé dans ce sport.

Féliciter une femme pour sa médaille olympique n'était pas toujours naturel chez quelques-uns. Mais je ne suis pas une revancharde. J'ai juste démontré à tous ces machos qu'une femme était capable d'exploits dans tous les domaines. J'ai aussi inspiré beaucoup de femmes qui se sont battues dans les années 1980-1990 pour s'imposer dans un milieu d'hommes: des chefs d'entreprise, des politiques... Leurs témoignages sont une merveilleuse récompense.

Aujourd'hui, je vis un peu comme une retraitée avec tous ses avantages. Je ne m'ennuie jamais car j'ai toujours quelque chose à faire. Je vis en montagne, entourée de mes animaux, et je suis encore cadre technique. Je me lève chaque matin sans la pression de la compétition, sans penser H24 aux Jeux olympiques, sans ce côté excessif de devoir faire attention à tout, tout le temps. C'est un repos du corps mais surtout de l'esprit. Cependant, je n'ai jamais arrêté l'activité physique. Je marche beaucoup et pratique régulièrement le cyclisme, parfois même des championnats du monde en amateur. Je m'entraîne gentiment, petitement, l'esprit léger.

Cette année, j'ai porté pour la première fois la flamme olympique, dans la Drôme. J'ai pu revivre cette indicible adrénaline des Jeux sans cette inéluctable pression de la compétition. ■



La championne en bref

Naissance

31 octobre 1958 à Annecy (Haute-Savoie)

Son gabarit

47 kilos pour 1,64 mètre

Son palmarès

Jeux olympiques: médaille d'argent à Barcelone, médaille d'or et médaille d'argent à Atlanta, médaille de bronze à Sidney

Championnats du monde: 13 titres de championne du monde chez les élites

60 titres nationaux, 3 Tours de France féminins et 38 records du monde

Sa vie en politique

1989-1995: adjointe du maire de Grenoble Alain Carignon

Jour de gloire

La semaine prochaine, pour le quatrième épisode de notre série, retrouvez l'ancien athlète **Guy Druet**.

Jour de gloire

LA LOGISTIQUE, DES STARTING-BLOCKS À LA LIGNE D'ARRIVÉE



Assurer la logistique du plus grand évènement sportif au monde est un défi unique.
Unis par leur expertise, les 160 000 collaborateurs du Groupe CMA CGM relèvent ce défi avec passion.
Ensemble, nous portons haut les valeurs d'excellence, d'engagement et d'esprit d'équipe.



PARTENAIRE OFFICIEL
EN SOLUTIONS LOGISTIQUES